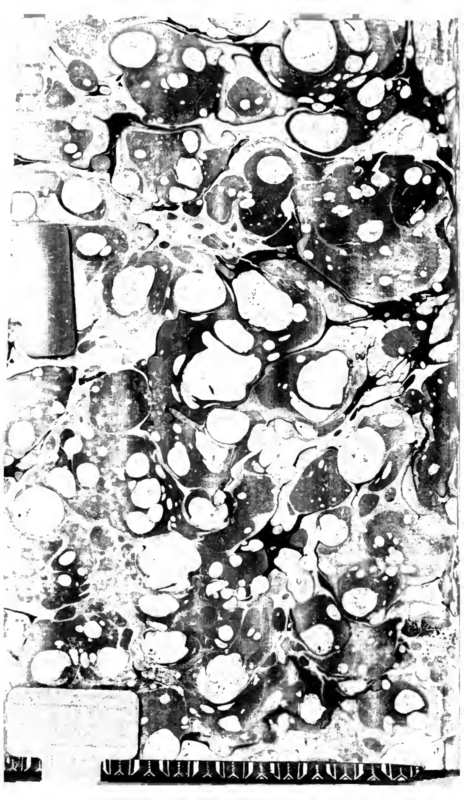
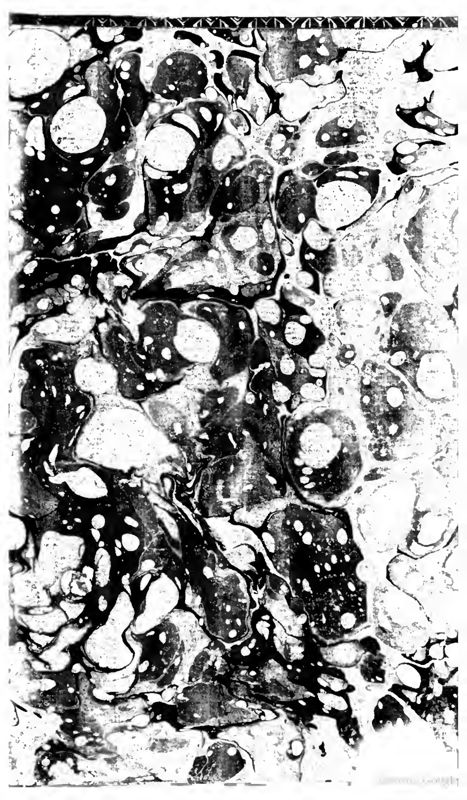
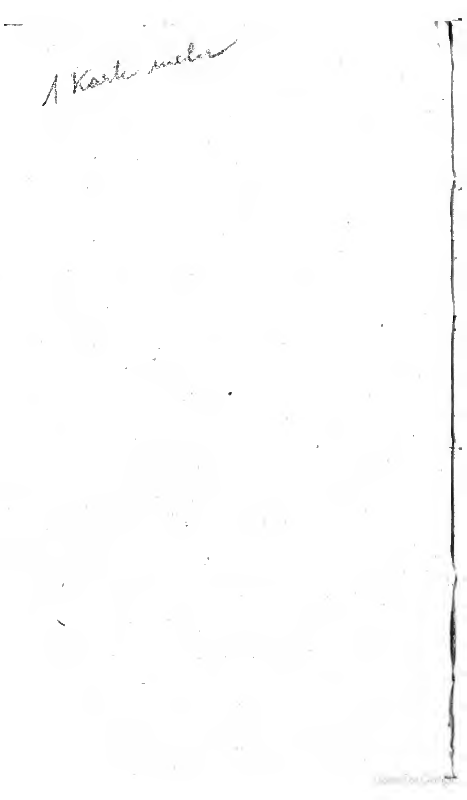







1 Karte

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



PIERRE I.

Peint d'apres Nature par L. Caravaque à Astracan
en 17[illegible]

Et Gravé par P. G. Langlois
en 1783

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



HISTOIRE

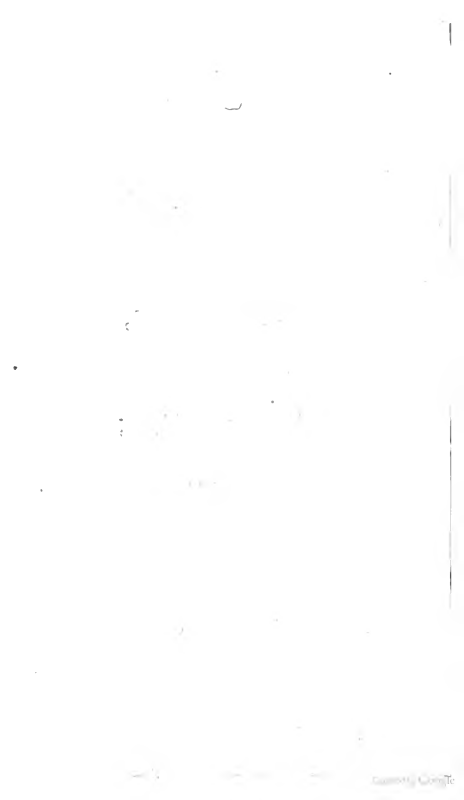
DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE LE GRAND;

DIVISÉE EN DEUX PARTIES.



PREFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

LORSQUE, vers le commencement du ſiècle où nous ſommes, le czar *Pierre* jetait les fondemens de Pétersbourg ou plutôt de ſon empire, perſonne ne prévoyait le ſuccès. Quiconque aurait imaginé alors qu'un ſouverain de Ruſſie pourrait envoyer des flottes victorieuſes aux Dardanelles, ſubjuguer la Crimée, chaſſer les Turcs de quatre grandes provinces, dominer ſur la mer Noire, établir la plus brillante cour de l'Europe, et faire fleurir tous les arts au milieu de la guerre, quiconque l'eût dit n'eût paſſé que pour un viſionnaire.

Mais un viſionnaire plus avéré eſt l'écrivain qui prédit, en 1762, dans je ne ſais quel contrat ſocial ou inſocial, que l'empire de Ruſſie allait tomber. Il dit en propres mots : *Les Tartares, ſes ſujets ou ſes voiſins, deviendront ſes maîtres et les nôtres : cela me paraît infaillible.*

C'eſt une étrange manie que celle d'un poliſſon qui parle en maître aux ſouverains, et qui prédit infailliblement la chute prochaine des empires, du fond du tonneau où il prêche, et

qu'il croit avoir appartenu autrefois à *Diogène*. (1) Les étonnans progrès de l'impératrice *Catherine II* et de la nation ruſſe, font une preuve aſſez forte que *Pierre le grand* a bâti ſur un fondement ferme et durable.

Il eſt même de tous les légiſlateurs, après *Mahomet*, celui dont le peuple s'eſt le plus ſignalé après lui. Les *Romulus* et les *Théſée* n'en approchent pas. (2)

(1) Nous ne croyons pas que jamais les Tartares ſe rendent les maîtres de l'Europe. Les lumières, dont il ne faut pas confondre les progrès avec la perfection des arts, de la poëſie, de l'éloquence, ne peuvent manquer de s'accroître et de ſe répandre; et elles oppoſent aux Tartares une barrière que la férocité ne peut vaincre.

Mais le célèbre *J. J.* avait pris le parti de ſoutenir que plus on était ignorant, plus on avait de raiſon et de vertu. Nous ſommes fâchés que dans ce paſſage et dans quelques autres M. de *Voltaire* ait paru refuſer à un homme libre le droit de parler avec liberté des ſouverains, et de juger leurs actions; mais ſi l'on examine ces paſſages, on verra que dans tous il défend un prince, qu'il regarde comme un homme ſupérieur, contre un écrivain qu'il n'eſtime point. Ce n'eſt donc pas à un citoyen qu'il refuſe le droit de juger les rois, c'eſt à un déclamateur qu'il refuſe celui de juger un grand homme. On peut croire qu'il s'eſt trompé dans ſon jugement ſur le mérite d'un philoſophe ou d'un hiſtorien, mais on ne doit pas l'accuſer d'avoir commis envers le genre humain le crime de s'être élevé contre un de ſes droits.

(2) Le czar *Pierre* avait des Etats immenſes, beaucoup d'hommes et de productions; il forma une armée et une flotte, et dès-lors il eut formé un puiſſant empire. Rome n'était qu'un village, et en quatre ſiècles de victoires continuelles elle forma un empire ſix fois plus peuplé que celui de Ruſſie et ſix fois plus grand, ſi on ne compte pas les déſerts pour des provinces.

Une preuve aſſez belle qu'on doit tout en Ruſſie à *Pierre le grand*, eſt ce qui arriva dans la cérémonie de l'action de grâces rendues à DIEU, ſelon l'uſage, dans la cathédrale de Péterſbourg, pour la victoire du comte d'*Orlof* qui brûla la flotte ottomane toute entière, en 1770.

Le prédicateur, nommé *Platon*, et digne de ce nom, paſſa, au milieu de ſon diſcours, de la chaire où il parlait, au tombeau de *Pierre le grand*, et embraſſant la ſtatue de ce fondateur : C'eſt toi, dit-il, qui as remporté cette victoire, c'eſt toi qui as conſtruit parmi nous le premier vaiſſeau, &c. &c. Ce trait que nous avons rapporté ailleurs, et qui charmera la poſtérité la plus reculée, eſt, comme la conduite de pluſieurs officiers ruſſes, un exemple du ſublime.

Un comte de *Shouvalof*, chambellan de l'impératrice *Eliſabeth*, l'homme de l'empire peut-être le plus inſtruit, voulut, en 1759, communiquer à l'hiſtorien de *Pierre* les documens authentiques néceſſaires, et on n'a écrit que d'après eux.

§. II.

Le public a quelques prétendues hiſtoires de *Pierre le grand*; la plupart ont été compoſées ſur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amſterdam, en quatre volumes, ſous le nom du boyard *Neſteſuranoy*, eſt une de ces fraudes

typographiques trop communes. Tels ſont les mémoires d'Eſpagne ſous le nom de dom *Juan de Colmenar*, l'hiſtoire de *Louis XIV* compoſée par le jéſuite *la Motte* ſur de prétendus mémoires d'un miniſtre d'Etat, et attribuée à *la Martinière;* telles ſont l'hiſtoire de l'empereur *Charles VI* et celle du prince *Eugène*, et tant d'autres.

C'eſt ainſi qu'on a fait ſervir le bel art de l'imprimerie au plus mépriſable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes ; et il ſe trouve malheureuſement des écrivains que la néceſſité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages ; de-là tous ces inſipides panégyriques et ces libelles diffamatoires dont le public eſt ſurchargé : c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiècle.

Jamais l'hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves authentiques que dans nos jours, où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'auteur qui donne au public l'hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous *Pierre le grand*, eſt le même qui écrivit, il y a trente ans, l'hiſtoire de *Charles XII*, ſur les mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient long-temps vécu auprès de ce monarque. La préſente hiſtoire eſt une confirmation et un ſupplément de la première.

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage, à Commerci; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le ſceau de ſon témoignage, la croyance que mérite l'hiſtorien; et que, ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands officiers d'en dreſſer un acte authentique. (*)

Cet acte envoyé à l'auteur lui cauſa une ſurpriſe d'autant plus agréable qu'il venait d'un roi auſſi inſtruit de tous ces événemens que *Charles XII* lui-même, et qui d'ailleurs eſt connu dans l'Europe par ſon amour pour le vrai, autant que par ſa bienfeſance.

On a une foule de témoignages auſſi inconteſtables ſur l'hiſtoire du *Siècle de Louis XIV*, ouvrage non moins vrai et non moins important, qui reſpire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet eſprit de patriotiſme n'a rien dérobé à la vérité, et n'a jamais ni outré le

(*) Il eſt imprimé au devant de l'hiſtoire de *Charles XII.*

bien, ni déguifé le mal; ouvrage compofé fans intérêt, fans crainte et fans efpérance, par un homme que fa fituation met en état de ne flatter perfonne.

Il y a peu de citations dans le *Siècle de Louis XIV*, parce que les événemens des premières années, connus de tout le monde, n'avaient befoin que d'être mis dans leur jour, et que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours fes garans dans l'hiftoire de l'empire de Ruffie, et le premier de ces témoins, c'eft *Pierre le grand* lui-même.

§. III.

On ne s'eft point fatigué dans cette hiftoire de *Pierre le grand*, à rechercher vainement l'origine de la plupart des peuples qui compofent l'empire immenfe de Ruffie, depuis le Kamskatka jufqu'à la mer Baltique. C'eft une étrange entreprife de vouloir prouver par des pièces authentiques que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, et que les Chinois eux-mêmes font une colonie d'Egyptiens. Je fais que des philofophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples; mais on a trop abufé de leurs doutes; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens ſont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'égyptien *Séſoſtris* alla juſqu'au Gange ; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui eſt très-loin du Gange ; donc il y alla ; donc alors la Chine n'était point peuplée ; il eſt donc clair que *Séſoſtris* la peupla. Les Egyptiens, dans leurs fêtes, allumaient des chandelles ; les Chinois ont des lanternes ; donc on ne peut douter que les Chinois ne ſoient une colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve ; les Chinois en ont un. Enfin il eſt évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte : car dans le nom de la famille *Yu*, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot *Menès*. Il eſt donc inconteſtable que l'empereur *Yu* prit ſon nom de *Menès* roi d'Egypte, et l'empereur *Ki* eſt évidemment le roi *Atoës*, en changeant *k* en *a* et *i* en *toës*.

Mais ſi un ſavant de Tobol ou de Pékin avait lu quelqu'un de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonſtrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, et comme il étonnerait ſon pays par ſes profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, et les plus reſpectés dans

le petit pays d'Occident, nommé France, font les romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains qui n'ont jamais menti : or plus de vingt de ces livres authentiques dépofent que *Francus*, fondateur de la monarchie des Francs, était le fils d'*Hector*; le nom d'*Hector* s'eft toujours confervé depuis dans la nation ; et même dans ce fiècle, un de fes plus grands généraux s'appelait *Hector de Villars*.

Les nations voifines ont reconnu fi unanimement cette vérité, que l'*Ariofte*, un des plus favans italiens, avoue, dans fon *Roland*, que les chevaliers de *Charlemagne* combattaient pour avoir le cafque d'*Hector*. Enfin, une preuve fans réplique, c'eft que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens, leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; et ces nouveaux Troyens ont toujours confervé une fi grande averfion pour les Grecs, leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de jéfuites chez eux ; et c'eft probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques jéfuites expliquaient autrefois *Homère* aux jeunes lettrés.

Il eft certain que de tels raifonnemens feraient un grand effet à Pékin et à Tobol :

mais auſſi un autre ſavant renverſerait cet édifice, en prouvant que les Pariſiens deſcendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier préſident d'un tribunal de Paris s'appelait *Achille de Harlay*. *Achille* vient certainement de l'*Achille* grec, et *Harlai* vient d'*Ariſtos*, en changeant *iſtos* en *lay*. Les champs élyſées qui ſont encore à la porte de la ville, et le mont Olympè qu'on voit encore près de Mezière, ſont des monumens contre leſquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes ſont conſervées dans Paris ; on y juge les tragédies et les comédies avec autant de légèreté qu'elles l'étaient par les Athéniens; on y couronne les généraux des armées ſur les théâtres comme dans Athènes; et en dernier lieu le maréchal de *Saxe* reçut publiquement des mains d'une actrice, une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Pariſiens ont des académies qui viennent de celles d'Athènes, une égliſe, une liturgie, des paroiſſes, des diocèſes, toutes inventions grecques, tous mots tirés du grec; les maladies des Pariſiens ſont grecques, *apoplexie*, *phthiſie*, *péripneumonie*, *cachexie*, *dyſſenterie*, *jalouſie*, *&c.*

Il faut avouer que ce ſentiment balancerait beaucoup l'autorité du ſavant perſonnage qui

a démontré tout à l'heure que nous ſommes une colonie troyenne. Ces deux opinions feraient encore combattues par d'autres profonds antiquaires ; les uns feraient voir que nous ſommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Iſis* fut établi au village d'Iſſy, ſur le chemin de Paris à Verſailles. D'autres prouveraient que nous ſommes des Arabes, comme le témoigne le mot d'*almanach*, d'*alembic*, d'*algèbre*, d'*amiral*. Les ſavans chinois et ſibériens feraient très-embarraſſés à décider, et nous laiſſeraient enfin pour ce que nous ſommes.

Il parait qu'il faut s'en tenir à cette incertitude ſur l'origine de toutes les nations. Il en eſt des peuples comme des familles ; pluſieurs barons allemands ſe font deſcendre en droite ligne d'*Arminius* : on compoſa pour *Mahomet* une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham* et d'*Agar*.

Ainſi la maiſon des anciens czars de Ruſſie venait du roi de Hongrie *Bela*; ce *Bela* d'*Attilla*; *Attila* de *Turck*, père des Huns; et *Turck* était fils de *Japhet*. Son frère *Ruſs* avait fondé le trône de Ruſſie; un autre frère, nommé *Camari*, établit ſa Puiſſance vers le Volga.

Tous ces fils de *Japhet* étaient, comme chacun ſait, les petits-fils de *Noé*, inconnus à toute la terre, excepté à un petit peuple très-

long-temps inconnu lui-même. Les trois enfans de ce *Noé* allèrent vîte s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de fe donner des fecours, et firent probablement avec leurs fœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.

Plufieurs graves perfonnages ont fuivi exactement ces filiations, avec la même fagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou. L'hiftoire a été long-temps écrite dans ce goût, qui n'eft pas celui du préfident de *Thou* et de *Rapin de Thoyras.*

§. IV.

S'il faut être un peu en garde contre les hiftoriens qui remontent à la tour de Babel et au déluge, il ne faut pas moins fe défier de ceux qui particularifent toute l'hiftoire moderne, qui entrent dans tous les fecrets des miniftres, et qui vous donnent audacieufement la relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'eft donné depuis le commencement du dernier fiècle près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle et de Pharfale : mais

très-peu de ces actions ayant eu de grandes fuites, elles font perdues pour la poftérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en fauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les fyllabes; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque foldat ferait connu, et fa généalogie pafferait à la dernière poftérité : mais dans cette longue fuite, à peine interrompue, de guerres fanglantes que fe font les princes chrétiens, les anciens intérêts, qui tous ont changé, font éffacés par les nouveaux; les batailles données il y a vingt ans font oubliées pour celles qu'on donne de nos jours; comme dans Paris les nouvelles d'hier font étouffées par celles d'aujourd'hui qui vont l'être à leur tour par celles de demain; et prefque tous les événemens font précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'eft une réflexion qu'on ne faurait trop faire; elle fert à confoler des malheurs qu'on effuie; elle montre le néant des chofes humaines. Il ne refte, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs et les lois des grands Etats; et c'eft à ce titre que l'hiftoire de *Pierre le grand* mérite d'être connue.

Si on s'eft trop appefanti fur quelques détails de combats et de prifes de villes qui reffemblent à d'autres combats et à d'autres fiéges, on en

demande pardon au lecteur philofophe ; et on n'a d'autre excufe finon que ces petits faits, étant liés aux grands, marchent néceffairement à leur fuite.

On a réfuté *Norberg* dans les endroits qui ont paru les plus importans, et on l'a laiffé fe tromper impunément fur les petites chofes.

§. V.

On a fait l'hiftoire de *Pierre le grand* la plus courte et la plus pleine qu'on a pu. Il y a des hiftoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes même de moines en plufieurs volumes in-folio : les mémoires d'un abbé (*) retiré quelques années en Efpagne, où il n'a prefque rien fait, contiennent huit tomes : un feul a fuffi pour la vie d'*Alexandre*.

Il fe peut qu'il y ait encore des hommes enfans qui aiment mieux les fables des *Ofiris*, des *Bacchus*, des *Hercule*, des *Théfée*, confacrées par l'antiquité, que l'hiftoire véritable d'un prince moderne, foit parce que ces noms antiques d'*Ofiris* et d'*Hercule* flattent plus l'oreille que celui de *Pierre*, foit parce que des géans et des lions terraffés plaifent plus à une imagination faible que des lois et des entreprifes utiles. Cependant il faut avouer que la défaite

(*) L'abbé de *Montgon*.

du géant d'Epidaure et du voleur *Sinnis* et le combat contre la truie de *Crommion*, ne valent pas les exploits du vainqueur de *Charles XII*, du fondateur de Pétersbourg, et du légiſlateur d'un empire redoutable.

Les anciens nous ont appris à penſer, il eſt vrai : mais il ſerait bien étrange de préférer le ſcythe *Anacharſis*, parce qu'il était ancien, au ſcythe moderne qui a policé tant de peuples.

Cette hiſtoire contient la vie publique du czar, laquelle a été utile, non ſa vie privée, ſur laquelle on n'a que quelques anecdotes d'ailleurs aſſez connues. Les ſecrets de ſon cabinet, de ſon lit et de ſa table ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, et ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un prince *Menzikoff*, un général *Sheremetof*, qui l'ont vu ſi long-temps dans ſon intérieur; ils ne l'ont pas fait; et tout ce qui aujourd'hui ne ſerait appuyé que ſur des bruits publics ne mériterait point de croyance. Les eſprits ſages aiment mieux voir un grand homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaſte empire, que d'apprendre d'une manière très-incertaine ce que ce grand homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de ſon pays. *Suétone* rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de

plus

plus fecret ; mais avait-il vécu familièrement avec douze *Céfars* ?

§. VI.

Quand il ne s'agit que de ftyle, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laiffer aboyer les petits fefeurs de brochures ; on fe rendrait prefqu'auffi ridicule qu'eux, fi on perdait fon temps à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaiffe à confondre même les menfonges des hommes méprifables : leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la baffeffe d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la juftice d'agir contre lui : c'eft par cette double raifon qu'on a été obligé d'impofer filence au coupable ignorant qui avait corrompu l'hiftoire du fiècle de *Louis XIV* par des notes auffi abfurdes que calomnieufes, dans lefquelles il outrageait brutalement une branche de la maifon de France et toute la maifon d'Autriche, et cent familles illuftres de l'Europe dont les antichambres lui étaient auffi inconnues que les faits qu'il ofait falfifier.

C'eft un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureufe de publier les impoftures et les calomnies.

Le prêtre de l'oratoire *le Vaſſor* et le jéſuite *la Motte*, l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'hiſtoire pour gagner du pain : l'un choiſit le roi de France *Louis XIII* pour l'objet de ſa ſatire; l'autre prit pour but *Louis XIV*. (*) Leur qualité de moines apoſtats ne devait pas leur concilier la créance publique; cependant c'eſt un plaiſir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils ſont chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent ſans ceſſe cette maxime, qu'il faut oſer dire tout ce qui eſt vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être inſtruit.

Leur maxime dans leur bouche eſt leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puiſqu'elle eſt devenue l'excuſe de toutes les ſatires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite ſans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuſe ſur un prince, ſi dans l'intérieur de ſon domeſtique il s'eſt livré, comme tant de particuliers, à des faibleſſes de l'humanité connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à perſonne? Je veux que vous ayez pénétré dans

(*) Voyez les notes ſur l'hiſtoire de *Louis XIII* et celle de *Louis XIV*.

ce myſtère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de ſe couvrir dans le ſecret de ſa maiſon? et par quelle raiſon publiez-vous ce ſcandale? Pour flatter la curioſité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre qui ſans cela ne ſerait pas lu. Vous n'êtes donc qu'un ſatirique, qu'un feſeur de libelles, qui vendez des médiſances, et non pas un hiſtorien.

Si cette faibleſſe d'un homme public, ſi ce vice ſecret que vous cherchez à faire connaître, a influé ſur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir eſt de démêler ce petit reſſort caché qui a produit de grands événemens; hors de-là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne ſoit cachée : c'eſt une maxime qui peut ſouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point : *Ne dites à la poſtérité que ce qui eſt digne de la poſtérité.*

§. VII.

Outre le menſonge dans les faits, il y a encore le menſonge dans les portraits. Cette fureur de charger une hiſtoire de portraits a commencé en France par les romans. C'eſt *Clélie* qui mit cette manie à la mode. *Sarrazin* dans

l'aurore du bon goût fit l'hiſtoire de la conſpiration de *Valſtein* qui n'avait jamais conſpiré ; il ne manque pas, en feſant le portrait de *Valſtein* qu'il n'avait jamais vu, de traduire preſque tout ce que *Salluſte* dit de *Catilina* que *Salluſte* avait beaucoup vu. C'eſt écrire l'hiſtoire en bel-eſprit ; et qui veut trop faire parade de ſon eſprit ne réuſſit qu'à le montrer, ce qui eſt bien peu de choſe.

Il convenait au cardinal de *Retz* de peindre les principaux perſonnages de ſon temps qu'il avait tous pratiqués, et qui avaient été ou ſes amis ou ſes ennemis ; il ne les a pas peints ſans doute de ces couleurs fades dont *Mainbourg* enlumine dans ſes hiſtoires romaneſques les princes des temps paſſés. Mais était-il un peintre fidèle ? la paſſion, le goût de la ſingularité n'égaraient-ils pas ſon pinceau ? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainſi ſur la reine mère de *Louis XIV* : *Elle avait de cette ſorte d'eſprit qui lui était néceſſaire pour ne pas paraître ſotte aux yeux de ceux qui ne la connaiſſaient pas ; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de déſintéreſſement, plus d'attachement que de paſſion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus*

d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que tout ce que dessus.

Il faut avouer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antithèses et de comparatifs, et le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire ne doivent pas plaire aux esprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine ; et les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur et du mépris que l'historien déploie en parlant d'une princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à six cents lieues de lui? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, et laisser à ceux qui ont approché long-temps de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On sesait dire à ses héros ce qu'ils auraient pu dire. Cette liberté, sur-tout, pouvait se prendre avec un personnage d'un

temps éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne ſont plus tolérées : on exige bien plus ; car ſi on mettait dans la bouche d'un prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'hiſtorien que comme un rhéteur.

Une troiſième eſpèce de menſonge, et la plus groſſière de toutes, mais qui fut long-temps la plus ſéduiſante, c'eſt le merveilleux : il domine dans toutes les hiſtoires anciennes, ſans en excepter une ſeule.

On trouve même encore quelques prédictions dans l'hiſtoire de *Charles XII* par *Norberg* : mais on n'en voit dans aucun de nos hiſtoriens ſenſés qui ont écrit dans ce ſiècle ; les ſignes, les prodiges, les apparitions ſont renvoyés à la fable. L'hiſtoire avait beſoin d'être éclairée par la philoſophie.

§. VIII.

Il y a un article important qui peut intéreſſer la dignité des couronnes. *Oléarius*, qui accompagnait en 1634 des envoyés de Holſtein en Ruſſie et en Perſe, rapporte, au livre troiſième de ſon hiſtoire, que le czar *Ivan Baſilovitz* avait relégué en Sibérie un ambaſſadeur de l'empereur : c'eſt un fait dont aucun autre hiſtorien, que je ſache, n'a jamais parlé : il n'eſt pas vraiſemblable que l'empereur eût

fouffert une violation du droit des gens fi extraordinaire et fi outrageante.

Le même *Oléarius* dit dans un autre endroit : ›› Nous partîmes le 13 février 1634 de compa- ›› gnie avec un certain ambaffadeur de France, ›› qui s'appelait *Charles de Tallerand*, prince de ›› Chalais , &c. *Louis* l'avait envoyé avec ›› *Jacques Rouffel* en ambaffade en Turquie et ›› en Mofcovie ; mais fon collègue lui rendit de ›› fi mauvais offices auprès du patriarche que ›› le grand-duc le relégua en Sibérie. ››

Au livre troifième, il dit que cet ambaffadeur, prince de Chalais , et le nommé *Rouffel* fon collègue qui était marchand , étaient envoyés de *Henri IV*. Il eft affez probable que *Henri IV*, mort en 1610 , n'envoya point d'ambaffade en Mofcovie en 1634. Si *Louis XIII* avait fait partir pour ambaffadeur un homme d'une maifon auffi illuftre que celle de *Tallerand* , il ne lui eût point donné un marchand pour collègue ; l'Europe aurait été informée de cette ambaffade ; et l'outrage fingulier fait au roi de France eût fait encore plus de bruit.

Ayant contefté ce fait incroyable, et voyant que la fable d'*Oléarius* avait pris quelque crédit, je me fuis cru obligé de demander des éclairciffemens au dépôt des affaires étrangères en

France. Voici ce qui a donné lieu à la méprife d'*Oléarius*.

Il y eut en effet un homme de la maifon de *Tallerand* qui, ayant la paffion des voyagès, alla jufqu'en Turquie, fans en parler à fa famille, et fans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand hollandais, nommé *Rouffel*, député d'une compagnie de négoce, et qui n'était pas fans liaifon avec le miniftère de France. Le marquis de *Tallerand* fe joignit avec lui pour aller voir la Perfe ; et s'étant brouillé en chemin avec fon compagnon de voyage, *Rouffel* le calomnia auprès du patriarche de Mofcou; on l'envoya en effet en Sibérie ; il trouva le moyen d'avertir fa famille, et au bout de trois ans, le fecrétaire d'Etat, M. des *Noyers*, obtint fa liberté de la cour de Mofcou.

Voilà le fait mis au jour : il n'eft digne d'entrer dans l'hiftoire qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieufe quantité d'anecdotes de cette efpèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs hiftoriques ; il y a des menfonges hiftoriques. Ce que rapporte *Oléarius* n'eft qu'une erreur; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambaffadeur fur fa tête, c'eft un menfonge. Qu'on fe trompe fur

le nombre et la force des vaiſſeaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'eſt qu'une erreur, et une erreur très-pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables, dans leſquelles l'origine de toutes les nations eſt enveloppée, peuvent être accuſés d'une faibleſſe commune à tous les auteurs de l'antiquité; ce n'eſt pas là mentir, ce n'eſt proprement que tranſcrire des contes.

L'inadvertance nous rend encore ſujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeler menſonges. Si dans la nouvelle géographie d'*Hubner* on trouve que les bornes de l'Europe ſont à l'endroit où le fleuve Oby ſe jette dans la mer Noire, et que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur inſtruit rectifie. Cette géographie vous préſente ſouvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne ſont plus que des bourgs preſque déſerts; il eſt aiſé alors de s'apercevoir que le temps a tout changé; l'auteur a conſulté des anciens; et ce qui était vrai de leur temps ne l'eſt plus aujourd'hui.

On ſe trompe encore en tirant des inductions. *Pierre le grand* abolit le patriarchat. *Hubner* ajoute qu'il ſe déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Ruſſie vont plus loin, et diſent qu'il officia pontificalement;

ainſi d'un fait avéré on tire des concluſions erronées, ce qui n'eſt que trop commun.

Ce que j'ai appelé menſonge hiſtorique eſt plus commun encore ; c'eſt ce que la flatterie, la ſatire ou l'amour inſenſé du merveilleux font inventer. L'hiſtorien qui, pour plaire à une famille puiſſante, loue un tyran eſt un lâche ; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince eſt un monſtre ; et le romancier, qui donne ſes imaginations pour la vérité, eſt mépriſé. Tel qui autrefois feſait reſpecter des fables par des nations entières ne ferait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des paſſages, ou qui ne les entendent pas, qui, inſpirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce ſont les ſerpens qui rongent la lime, il faut les laiſſer faire.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

DANS les premières années du fiècle où nous fommes, le vulgaire ne connaiffait dans le nord de héros que *Charles XII.* Sa valeur perfonnelle, qui tenait beaucoup plus d'un foldat que d'un roi, l'éclat de fes victoires et même de fes malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aifément ces grands événemens, et qui ne voient pas les travaux longs et utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprifes du czar *Pierre I* puffent fe foutenir; elles ont fubfifté, et fe font perfectionnées fous les impératrices *Anne* et *Elifabeth*, mais fur-tout fous *Catherine II* qui a porté fi loin la gloire de la Ruffie. Cet empire eft aujourd'hui compté parmi les plus floriffans Etats, et *Pierre* eft dans le rang des plus grands légiflateurs. Quoique fes entreprifes n'euffent pas befoin de fuccès aux yeux des fages, fes fuccès ont affermi pour jamais fa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII*

méritait d'être le premier soldat de *Pierre le grand*. L'un n'a laissé que des ruines, l'autre est un fondateur en tout genre. J'osai porter à peu près ce jugement, il y a trente années, lorsque j'écrivis l'histoire de *Charles*. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui sur la Russie me mettent en état de faire connaître cet empire, dont les peuples sont si anciens, et chez qui les lois, les mœurs et les arts sont d'une création nouvelle. L'histoire de *Charles XII* était amusante, celle de *Pierre I* est instructive.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Russie.

L'EMPIRE de Russie est le plus vaste de notre hémisphère; il s'étend d'Occident en Orient l'espace de plus de deux mille lieues communes de France, et il a plus de huit cents lieues du Sud au Nord dans sa plus grande largeur. Il confine à la Pologne et à la mer Glaciale; il touche à la Suède et à la Chine. Sa longueur de l'île de Dago à l'occident de la Livonie, jusqu'à ses bornes les plus orientales, comprend près de cent soixante et dix degrés; de sorte que, quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'orient de l'empire. Sa largeur est de trois mille six cents verstes du Sud au Nord, ce qui fait huit cents cinquante de nos lieues communes.

Nous connaissions si peu les limites de ce pays dans le siècle passé que, lorsqu'en 1689 nous apprîmes que les Chinois et les Russes étaient en guerre, et

que l'empereur *Cam-hi* d'un côté, et de l'autre les czars *Ivan* et *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différens, une ambaſſade à trois cents lieues de Pékin, ſur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de Ruſſie ou des Ruſſies eſt plus vaſte que tout le reſte de l'Europe et que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre*, car il contient plus de onze cents mille de nos lieues quarrées. L'empire romain et celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cents cinquante mille, et il n'y a pas un royaume en Europe qui ſoit la douzième partie de l'empire romain. Pour rendre la Ruſſie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encore des ſiècles et des czars tels que *Pierre le grand*.

Un ambaſſadeur anglais qui réſidait en 1733 à Pétersbourg, et qui avait été à Madrid, dit, dans ſa relation manuſcrite, que dans l'Eſpagne, qui eſt le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante perſonnes par chaque mille quarré, et que dans la Ruſſie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre ſecond ſi ce miniſtre ne s'eſt pas abuſé. Il eſt dit dans la *Dixme*, fauſſement attribuée au maréchal de *Vauban*, qu'en France chaque mille quarré contient à peu près deux cents habitans, l'un portant l'autre. Ces évaluations ne ſont jamais exactes, mais elles ſervent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route;

que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante; par les plaines des Calmouks et par le grand défert de Kobi; et il eſt à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, et de Pétersbourg aux extrémités de la France ſeptentrionale, en paſſant par Dantzick, Hambourg, Amſterdam, on ne voit pas ſeulement une colline un peu haute. Cette obſervation peut faire douter de la vérité du ſyſtême dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer, en ſuppoſant que tout ce qui eſt terre aujourd'hui a été mer très-long-temps. Mais comment les flots, qui dans cette ſuppoſition ont formé les Alpes, les Pyrénées et le Taurus, n'auraient-ils pas formé auſſi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un eſpace tortueux de trois mille lieues? La géographie ainſi conſidérée pourrait prêter des lumières à la phyſique, ou du moins donner des doutes.

Nous appelions autrefois la Ruſſie du nom de Moſcovie, parce que la ville de Moſcou, capitale de cet empire, était la réſidence des grands-ducs de Ruſſie : aujourd'hui l'ancien nom de Ruſſie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko juſqu'au-delà de Moſcou la Ruſſie blanche, et pourquoi *Hubner* la nomme noire, ni pour quelle raiſon la Kiovie doit être la Ruſſie rouge.

Il ſe peut encore que *Madiès* le ſcythe, qui fit une irruption en Aſie près de ſept ſiècles avant notre ère, ait porté ſes armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* et *Tamerlan*, et comme probablement

on avait fait long-temps avant *Madiès*. Toute antiquié ne mérite pas nos recherches ; celles des Chinois, des Indiens, des Perſes, des Egyptiens, ſont conſtatées par des monumens illuſtres et intéreſſans. Ces monumens en ſuppoſent encore d'autres très-antérieurs, puiſqu'il faut un grand nombre de ſiècles avant qu'on puiſſe ſeulement établir l'art de tranſmettre ſes penſées par des ſignes durables, et qu'il faut encore une multitude de ſiècles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui ſi policée ; l'art de l'écriture fut long-temps inconnu dans tout le Nord : le patriarche *Conſtantin*, qui a écrit en ruſſe l'hiſtoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'uſage de l'écriture au cinquième ſiècle.

Que d'autres examinent ſi des Huns, des Slaves et des Tartares ont conduit autrefois des familles errantes et affamées vers la ſource du Boryſthène. Mon deſſein eſt de faire voir ce que le czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien chaos. Il faut toujours ſe ſouvenir qu'aucune famille ſur la terre ne connaît ſon premier auteur, et que par conſéquent aucun peuple ne peut ſavoir ſa première origine.

Je me ſers du nom de *Ruſſes* pour déſigner les habitans de ce grand empire. Celui de *Roxelans*, qu'on leur donnait autrefois, ſerait plus ſonore, mais il faut ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes et d'autres mémoires depuis quelque temps emploient le mot de *Ruſſiens ;* mais comme ce mot approche trop de *Pruſſiens*, je m'en tiens à celui de *Ruſſes* que preſque tous nos auteurs leur ont donné ; et il m'a paru que le peuple le plus étendu de la

terre doit être connu par un terme qui le diftingue abfolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur fe faffe, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en feize grands gouvernemens, qui feront un jour fubdivifés, quand les contrées du Septentrion et de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels font ces feize gouvernemens, dont plufieurs renferment des provinces immenfes.

De la Livonie.

La province la plus voifine de nos climats eft celle de la Livonie. C'eft une des plus fertiles du Nord. Elle était païenne au douzième fiècle. Des négocians de Brème et de Lubec y commercèrent, et des religieux croifés, nommés *porte-glaives*, unis enfuite à l'ordre teutonique s'en emparèrent au treizième fiècle, dans le temps que la fureur des croifades armait les chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. *Albert* markgrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérans, fe fit fouverain de la Livonie et de la Pruffe brandebourgeoife, vers l'an 1514. Les Ruffes et les Polonais fe difputèrent dès-lors cette province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut long-temps ravagée par toutes ces puiffances. Le roi de Suède *Guftave-Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660 par la célèbre paix d'Oliva; et enfin le czar *Pierre* l'a conquife fur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette hiftoire.

La Courlande, qui tient à la Livonie, eft toujours vaffale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Ruffie. Ce font-là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

Plus au nord, fe trouve le gouvernement de Rével et

et de l'Estonie. Revel fut bâtie par les Danois, au treizième siècle. Les Suédois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suède, en 1561 ; et c'est encore une des conquêtes de *Pierre*.

Gouvernemens de Revel, de Pétersbourg et de Vibourg.

Au bord de l'Estonie est le golfe de Finlande. C'est à l'orient de cette mer, et à la jonction de la Néva, et du lac de Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle et la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar *Pierre*, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposaient à sa fondation.

Elle s'élève sur le golfe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivières qui divisent ses quartiers; un château occupe le centre de la ville, dans une île formée par le grand cours de la Néva : sept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galères, et plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes églises sont autant d'ornemens à la ville ; et parmi ces églises il y en a cinq pour les étrangers, soit catholiques romains, soit réformés, soit luthériens : ce sont cinq temples élevés à la tolérance, et autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais ; l'ancien, que l'on nomme celui d'été, situé sur la rivière de Néva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été, près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe ; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colléges impériaux, pour l'académie des sciences, la bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, sont autant de monumens magnifiques. La

maiſon de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vaſes ſont de porcelaine; le magaſin pour la cour, la fonderie, l'arſenal, les ponts, les marchés, les places, les caſernes pour la garde à cheval et pour les gardes à pied, contribuent à l'embelliſſement de la ville, autant qu'à ſa ſureté. On y compte actuellement quatre cents mille ames. Aux environs de la ville ſont des maiſons de plaiſance dont la magnificence étonne les voyageurs: il y en a une dont les jets-d'eau ſont très-ſupérieurs à ceux de Verſailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Pétersbourg eſt regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquiſe par *Pierre I;* Vibourg conquis par lui, et la partie de la Finlande, perdue et cédée par la Suède, en 1742, ſont un autre gouvernement.

Archangel. Plus haut, en montant au nord, eſt la province d'Archangel, pays entièrement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit ſon nom de St *Michel l'archange*, ſous la protection duquel il fut mis, long-temps après que les Ruſſes eurent reçu le chriſtianiſme, qu'ils n'ont embraſſé qu'au commencement du onzième ſiècle. Ce ne fut qu'au milieu du ſeizième que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglais, en 1533, cherchèrent un paſſage par les mers du Nord et de l'Eſt, pour aller aux Indes orientales. *Chancelor*, capitaine d'un des vaiſſeaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce déſert qu'un couvent avec la petite égliſe de St *Michel l'archange*.

De ce port ayant remonté la rivière de la Duina, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, et enfin à

la ville de Mofcou. Ils fe rendirent aifément les maîtres du commerce de la Ruffie, lequel, de la ville de Novogorod où il fe fefait par terre, fut tranfporté à ce port de mer. Il eft, à la vérité, inabordable fept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilége d'y commercer fans payer aucun droit, et c'eft ainfi que toutes les nations devraient peut-être négocier enfemble. Les Hollandais partagèrent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Long-temps auparavant, les Génois et les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Ruffes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appelée Tana : mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite ; celui d'Archangel a fubfifté avec de grands avantages pour les Anglais et les Hollandais, jufqu'au temps où *Pierre le grand* a ouvert la mer Baltique à fes Etats.

Laponie ruffe.

Gouvernement d'Archangel.

A l'occident d'Archangel, et dans fon gouvernement, eft la Laponie ruffe, troifième partie de cette contrée ; les deux autres appartiennent à la Suède et au Danemarck. C'eft un très-grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, et qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient confufément connus de l'antiquité, fous le nom de Troglodytes et de Pygmées feptentrionaux ; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, et qui habitent des cavernes : ils font tels

qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples feptentrionaux foient blancs; prefque tous petits, tandis que leurs voifins et les peuples d'Iflande, fous le cercle polaire, font d'une haute ftature; ils femblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramaffés, robuftes; la peau dure, pour mieux réfifter au froid; les cuiffes, les jambes déliées; les pieds menus, pour courir plus légèrement au milieu des rochers dont leur terre eft toute couverte; aimant paffionnément leur patrie, qu'eux feuls peuvent aimer; et ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, fur la foi d'*Olaüs*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, et qu'ils fe font retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choifi des terres moins au nord, où la vie eût été plus commode? pourquoi leur vifage, leur figure, leur couleur, tout diffère-t-il entièrement de leurs prétendus ancêtres? Il ferait peut-être auffi convenable de dire que l'herbe qui croît en Laponie vient de l'herbe du Danemarck, et que les poiffons particuliers à leurs lacs viennent des poiffons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons font indigènes, comme leurs animaux font une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expreffions de leurs voifins, ce qui arrive à tous les peuples: mais quand deux nations donnent aux chofes d'ufage, aux objets qu'elles voient fans ceffe, des noms abfolument différens, c'eft une grande préfomption qu'un de ces peuples n'eft pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *karu*; et les Lapons *muriet*: le foleil, en finlandais, fe

nommé *auringa*, en langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande et de la Laponie fuédoife ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac;* et depuis le temps de *Guftave-Adolphe*, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac.* Les Lapons mofcovites font aujourd'hui cenfés de l'Eglife grecque; mais ceux qui errent vers les montagnes feptentrionales du Cap nord, fe contentent d'adorer un Dieu fous quelques formes groffières, ancien ufage de tous les peuples nomades.

Cette efpèce d'hommes peu nombreufe a très-peu d'idées, et ils font heureux de n'en avoir pas davantage; car alors ils auraient de nouveaux befoins qu'ils ne pourraient fatisfaire; ils vivent contens et fans maladies, en ne buvant guère que de l'eau dans le climat le plus froid, et arrivent à une longue vieilleffe. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes et à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du fentiment de la fupériorité qu'ils reconnaiffaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils puffent fervir à corriger les défauts de leur race. C'était un ufage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jaloufie et les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes: mais les Lapons étaient prefque fans lois, et probablement n'étaient point jaloux.

Quand on a remonté la Duina, du nord au fud, on arrive au milieu des terres à Mofcou, la capitale de l'empire. Cette ville fut long-temps le centre des Mofcou.

Etats ruſſes, avant qu'on ſe fût étendu du côté de la Chine et de la Perſe.

Moſcou, ſitué par le 55e degré et demi de latitude dans un terrain moins froid et plus fertile que Pétersbourg, eſt au milieu d'une vaſte et belle plaine, ſur la rivière de Moska, (*a*) et de deux autres petites qui ſe perdent avec elle dans l'Occa, et vont enſuite groſſir le fleuve de Volga. Cette ville n'était, au treizième ſiècle, qu'un aſſemblage de cabanes peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-kan*.

Le Kremelin, (*b*) qui fut le ſéjour des grands ducs, n'a été bâti qu'au quatorzième ſiècle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Kremelin fut conſtruit par des architectes italiens, ainſi que pluſieurs égliſes, dans ce goût gothique qui était alors celui de toute l'Europe; il y en a deux du célèbre *Ariſtote* de Bologne, qui floriſſait au quinzième ſiècle; mais les maiſons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moſcou eſt *Oléarius* qui, en 1633, accompagna une ambaſſade d'un duc de Holſtein, ambaſſade auſſi vaine dans ſa pompe qu'inutile dans ſon objet. Un Holſtenois devait être frappé de l'immenſité de Moſcou, de ſes cinq enceintes, du vaſte quartier des czars, et d'une ſplendeur aſiatique qui régnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne; nulle ville à beaucoup près auſſi vaſte, auſſi peuplée.

Le comte de *Carliſle*, au contraire, ambaſſadeur de *Charles II*, en 1663, auprès du czar *Alexis*, ſe

(*a*) En ruſſe *Moskwa*.
(*b*) En ruſſe *Kremln*.

plaint dans sa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espèce. L'un jugeait comme un allemand du nord, l'autre comme un anglais; et tous deux par comparaison. L'anglais fut révolté de voir que la plupart des boyards avaient pour lit des planches ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples: les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge; point de pavé dans les rues, rien d'agréable et de commode, très-peu d'artisans, encore étaient-ils grossiers, et ne travaillaient-ils qu'aux ouvrages indispensables. Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été sobres.

Mais la cour, dans les jours de cérémonie, paraissait celle d'un roi de Perse. Le comte de *Carlisle* dit qu'il ne vit qu'or et pierreries sur les robes du czar et de ses courtisans: ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays; cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples industrieux, puisqu'on avait fondu à Moscou, long-temps auparavant, sous le règne du czar *Boris Godono*, la plus grosse cloche qui soit en Europe, et qu'on voyait dans l'église patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages, dirigés par des allemands et des italiens, étaient des efforts passagers; c'est l'industrie de tous les jours, et la multitude des arts continuellement exercés, qui font une nation florissante. La Pologne alors, et tous les pays voisins des Russes, ne leur étaient pas supérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne;

les beaux arts n'y étaient guère plus connus au milieu du dix-feptième fiècle.

Quoique Mofcou n'eût rien alors de la magnificence et des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant fon circuit de vingt mille pas, la partie appelée la ville chinoife, où les raretés de la Chine s'étalaient; le vafte quartier du Kremelin, où eft le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées et fingulières, et enfin le nombre de fes habitans qui monte à près de cinq cents mille; tout cela fefait de Mofcou une des plus confidérables villes de l'univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le grand*, commença à policer Mofcou. Il fit conftruire plufieurs grandes maifons de pierre, quoique fans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de fa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, et leur fourniffant des matériaux. C'eft à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, et quelques embelliffemens utiles. *Pierre*, qui a tout fait, a eu foin de Mofcou, en conftruifant Pétersbourg; il l'a fait paver, il l'a orné et enrichi par des édifices, par des manufactures : enfin, un chambellan (*c*) de l'impératrice *Elifabeth*, fille de *Pierre*, y a été l'inftituteur d'une univerfité depuis quelques années. C'eft le même qui m'a fourni tous les mémoires fur lefquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de compofer cette hiftoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit fait foi que ce n'eft que par modeftie qu'il m'a laiffé le foin de cet ouvrage.

Smolensko. A l'occident du duché de Mofcou, eft celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européane.

(*c*) M. de *Schouvalof*.

Les duchés de Moſcovie et de Smolensko compoſaient la Ruſſie blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenait d'abord aux grands ducs de Ruſſie, fut conquiſe par le grand duc de Lithuanie, au commencement du quinzième ſiècle, repriſe cent ans après par ſes anciens maîtres. Le roi de Pologne, *Sigiſmond III*, s'en empara en 1611. Le czar *Alexis*, père de *Pierre*, la recouvra en 1654; et depuis ce temps elle a fait toujours partie de l'empire de Ruſſie. Il eſt dit dans l'éloge du czar *Pierre*, prononcé à Paris dans l'académie des ſciences, que les Ruſſes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident et au midi: il eſt évident qu'on s'eſt trompé.

Gouvernemens de Novogorod, et de Kiovie ou Ukraine.

Entre Pétersbourg et Smolensko eſt la province de Novogorod. On dit que c'eſt dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établiſſement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'eſt étendue dans le nord-eſt de l'Europe? *Sla* ſignifie un chef; et *eſclave*, appartenant au chef. Tout ce qu'on ſait de ces anciens Slaves, c'eſt qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, ſituée ſur une rivière navigable dès ſa ſource, laquelle jouit long-temps d'un floriſſant commerce, et fut une puiſſante alliée des villes aſiatiques. Le czar *Ivan Baſilovitz* (*d*) la conquit en 1467, et en emporta toutes les richeſſes qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moſcou, preſqu'inconnue juſqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui eſt la petite Ruſſie, la Ruſſie rouge ou l'Ukraine, traverſée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé Boryſthène. La différence

(*d*) En ruſſe *Iwan Waſſiliewitſch.*

de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, fert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudeffe de tous les anciens peuples du Nord, et les grâces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kifovie, fut bâtie par les empereurs de Conftantinople, qui en firent une colonie: on y voit encore des infcriptions grecques de douze cents années: c'eft la feule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de fiècles fans bâtir des murailles. Ce fut là que les grands ducs de Ruffie firent leur réfidence dans l'onzième fiècle, avant que les Tartares afferviffent la Ruffie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Cofaques, font un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée fefait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome et Conftantinople, qui ont dominé fur tant de nations, foient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'y efforce de faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas fecondé la nature, vivant des fruits que produit une terre auffi inculte que féconde, et vivant encore plus de rapines; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté; et cependant ayant fervi tour à tour la Pologne et la Turquie. Enfin ils fe donnèrent à la Ruffie, en 1654, fans trop fe foumettre, et *Pierre* les a foumis.

Les autres nations font diftinguées par leurs villes et leurs bourgades. Celle-ci eft partagée en dix régimens. A la tête de ces dix régimens était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *hetman* ou *itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir fuprême. C'eft aujourd'hui un feigneur de

la cour que les ſouverains de Ruſſie leur donnent pour *hetman;* c'eſt un véritable gouverneur de province, ſemblable à nos gouverneurs de ces pays d'Etats qui ont encore quelques priviléges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des païens et des mahométans; ils ont été baptiſés chrétiens de la communion romaine, quand ils ont ſervi la Pologne; et ils ſont aujourd'hui baptiſés chrétiens de l'Egliſe grecque depuis qu'ils ſont à la Ruſſie.

Parmi eux ſont compris ces Coſaques Zaporaviens, qui ſont à peu-près ce qu'étaient nos flibuſtiers, des brigands courageux. Ce qui les diſtinguait de tous les autres peuples, c'eſt qu'ils ne ſouffraient jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les amazones ne ſouffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur ſervaient à peupler demeuraient dans d'autres îles du fleuve: point de mariage, point de famille: ils enrôlaient les enfans mâles dans leur milice, et laiſſaient les filles à leurs mères. Souvent le frère eut des enfans de ſa ſœur, et le père de ſa fille. Point d'autres lois chez eux que les uſages établis par les beſoins: cependant ils eurent quelques prêtres du rite grec. On a conſtruit depuis quelque temps le fort Sainte-Eliſabeth ſur le Boryſthène pour les contenir. Ils ſervent dans les armées comme troupes irrégulières, et malheur à qui tombe dans leurs mains.

Gouvernemens de Belgorod, de Véronife et de Niſchgorod.

Si vous remontez au nord-eſt de la province de Kiovie, entre le Boryſthène et le Tanaïs, c'eſt le gouvernement de Belgorod qui ſe préſente: il eſt auſſi grand que celui de Kiovie. C'eſt une des plus fertiles provinces de la Ruſſie; c'eſt elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuſe de ce gros bétail

qu'on connaît ſous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces ſont à l'abri des incurſions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Boryſthène au Tanaïs, garnies de forts et de redoutes.

Remontez encore au nord, paſſez le Tanaïs, vous entrez dans le gouvernement de Véroniſe qui s'étend juſqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véroniſe, (*e*) à l'embouchure de la rivière de ce nom qui ſe jette dans le Tanaïs, *Pierre le grand* a fait conſtruire ſa première flotte; entrepriſe dont on n'avait point encore d'idée dans tous ces vaſtes Etats. Vous trouverez enſuite le gouvernement de Niſchgorod fertile en grains, traverſé par le Volga.

Aſtracan. De cette province vous entrez, au midi, dans le royaume d'Aſtracan. Ce pays commence au quarante-troiſième degré et demi de latitude, ſous le plus beau des climats, et finit vers le cinquantième, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; bordé d'un côté par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, et s'avançant encore au-delà de la mer Caſpienne, le long du mont Caucaſe; arroſé du grand fleuve Volga, du Jaïk et de pluſieurs autres rivières entre leſquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais *Perri*, tirer des canaux qui, en ſervant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, et augmenteraient la fertilité de la terre. Mais à la droite et à la gauche du Volga et du Jaïk, ce beau pays était infeſté plutôt qu'habité

(*e*) En Ruſſie on écrit et on prononce *Voroneſich*.

par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, et qui ont toujours vécu comme étrangers fur la terre.

L'ingénieur *Perri*, employé par *Pierre le grand* dans ces quartiers, y trouva de vaftes déferts couverts de pâturages, de légumes, de cerifiers, d'amandiers. Des moutons fauvages d'une nourriture excellente paiffaient dans ces folitudes. Il fallait commencer par dompter, et par civilifer les hommes de ces climats, pour y feconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Aftracan eft une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-kan*, et enfuite par *Tamerlan;* ces tartares dominèrent jufqu'à Mofcou. Le czar *Jean Bafilidès*, petit-fils *d'Ivan Bafilovitz*, et le plus grand conquérant d'entre les Ruffes, délivra fon pays du joug tartare, au feizième fiècle, et ajouta le royaume d'Aftracan à fes autres conquêtes, en 1554.

Aftracan eft la borne de l'Afie et de l'Europe, et peut faire le commerce de l'une et de l'autre, en tranfportant par le Volga les marchandifes apportées par la mer Cafpienne. C'était encore un des grands projets de *Pierre le grand :* il a été exécuté en partie. Tout un faubourg d'Aftracan eft habité par des indiens.

Au fud-eft du royaume d'Aftracan eft un petit pays nouvellement formé, qu'on appelle Orembourg : la ville de ce nom a été bâtie, en 1734, fur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays eft hériffé des branches du mont Caucafe. Des forteresses élevées de diftance en diftance défendent les paffages des montagnes et des rivières qui en defcendent. C'eft dans cette région auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Perfans viennent dépofer et cacher à la rapacité des brigands **Orembourg.**

leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg eſt devenue le refuge des Perſans et de leurs fortunes, et s'eſt accrue de leurs calamités; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer; elle devient l'entrepôt de l'Aſie.

Gouvernemens de Caſan et de la grande Permie.

Au-delà du Volga et du Jaïk, vers le ſeptentrion, eſt le royaume de Caſan qui, comme Aſtracan, tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-kan*, et enſuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Baſilidès*. Il eſt encore peuplé de beaucoup de tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend juſqu'à la Sibérie: il eſt conſtant qu'elle a été floriſſante et riche autrefois; elle a conſervé encore quelque opulence. Une province de ce royaume appelée la grande Permie, et enſuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandiſes de la Perſe et des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnaie au coin des premiers califes, et quelques idoles des Tartares; (*f*) mais ces monumens d'anciennes richeſſes ont été trouvés au milieu de la pauvreté, et dans les déſerts: il n'y avait plus aucune trace de commerce; ces révolutions n'arrivent que trop vîte et trop aiſément dans un pays ingrat, puiſqu'elles ſont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre priſonnier ſuèdois, *Stralemberg*, qui mit ſi bien à profit ſon malheur, et qui examina tous ces vaſtes pays avec tant d'attention, eſt le premier qui a rendu vraiſemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* et *Pomponius-Mela* rapportent que du temps d'*Auguſte*, un roi des Suèves

(*f*) Mémoires de *Stralemberg* confirmés par mes mémoires ruſſes.

fit préfent à *Metellus Celer* de quelques indiens jetés par la tempête fur les côtes voifines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé fur les mers germaniques ? Cette aventure a paru fabuleufe à tous nos modernes, fur-tout depuis que le commerce de notre hémifphère a changé par la découverte du Cap de Bonne-efpérance : mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un indien trafiquer dans les pays feptentrionaux de l'Occident que de voir un romain paffer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perfe, s'embarquaient fur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui eft le Volga, allaient jufqu'à la grande Permie par la Kama, et de là pouvaient aller s'embarquer fur la mer du Nord ou fur la Baltique. Il y a eu de tout temps des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus furprenans voyages.

Si après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaftes provinces, vous jetez la vue fur l'Orient, c'eft là que les limites de l'Europe et de l'Afie fe confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens divisèrent en Europe, Afie et Afrique, leur univers connu ; ils n'en avaient pas vu la dixième partie ; c'eft ce qui fait que quand on a paffé les Palus-Méotides, on ne fait plus où l'Europe finit, et où l'Afie commence ; tout ce qui eft au-delà du mont Taurus était défigné par le mot vague de Scythie, et le fut enfuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ferait convenable peut-être d'appeler terres arctiques ou terres du Nord, tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jufqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres auftrales à la partie du monde non moins

vaſte, ſituée ſous le pôle antarctique, et qui fait le contre-poids du globe.

Gouvernemens de la Sibérie, des Samoïèdes, des Oſtiaks.

Des frontières des provinces d'Archangel, de Réſan, d'Aſtracan, s'étend à l'Orient la Sibérie avec les terres ultérieures jusqu'à la mer du Japon; elle touche au midi de la Ruſſie par le mont Caucaſe; de là au pays de Kamshatka, on compte environ douze cents lieues de France; et de la Tartarie méridionale, qui lui ſert de limite, jusqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cents; ce qui eſt la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures, et c'eſt ce qui ſervit à en faire la découverte, en 1563. Ce ne fut pas ſous le czar *Fœdor Ivanovitz*, mais ſous *Ivan Baſilidès*, au ſeizième ſiècle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anika*, homme riche pour ſon état et pour ſon pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière jusqu'alors inconnue dans ce canton, et parlant une langue que perſonne n'entendait, deſcendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, (*g*) et venaient apporter au marché des martres et des renards noirs qu'ils troquaient pour des clous et des morceaux de verre, comme les premiers ſauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Eſpagnols; il les fit ſuivre par ſes enfans et par ſes valets jusque dans leur pays. C'étaient des Samoïèdes, peuples qui paraiſſent ſemblables aux Lapons, mais qui ne ſont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'uſage du pain; ils ont comme eux le ſecours des rangifères ou rennes

(*g*) Mémoires envoyés de Péterſbourg.

qu'ils

qu'ils attèlent à leurs traînaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges : (*h*) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette eſpèce d'hommes et celle des Lapons des différences très-marquées. On m'aſſure leur mâchoire ſupérieure plus avancée au niveau de leur nez ; leurs oreilles ſont plus rehauſſées. Les hommes et les femmes n'ont de poil que ſur la tête ; le mamelon eſt d'un noir d'ébène. Les Lapons et les Laponnes ne ſont marqués à aucun de ces ſignes. On m'a averti, par des mémoires envoyés de ces contrées ſi peu connues, qu'on s'eſt trompé dans la belle hiſtoire naturelle du jardin du roi, lorſqu'en parlant de tant de choſes curieuſes concernant la nature humaine, on a confondu l'eſpèce des Lapons avec l'eſpèce des Samoïèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne penſe. Celles des Samoïèdes et des Hottentots paraiſſent les deux extrêmes de notre continent : et ſi l'on fait attention aux mamelles noires des femmes Samoïèdes, et au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, qui deſcend, dit-on, à la moitié de leurs cuiſſes, on aura quelque idée des variétés de notre eſpèce animale, variétés ignorées dans nos villes, où preſque tout eſt inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoïèdes ont dans leur morale des ſingularités auſſi grandes qu'en phyſique : ils ne rendent aucun culte à l'Etre ſuprême ; ils approchent du manichéiſme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce ſeul point qu'ils reconnaiſſent un bon et un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils

(*h*) Mémoires envoyés de Péterſbourg.

habitent femble en quelque manière excufer cette croyance fi ancienne chez tant de peuples et fi naturelle aux ignorans et aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres ; étant prefque fans paffion, ils font fans injuftice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice et la vertu. Leur extrême fimplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abftraites ; le fentiment feul les dirige ; et c'eft peut-être une preuve inconteftable que les hommes aiment la juftice par inftinct, quand leurs paffions funeftes ne les aveuglent pas.

On perfuada quelques-uns de ces fauvages de fe laiffer conduire à Mofcou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'empereur comme leur Dieu, et fe foumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby et de l'Irtis; (*i*) on y bâtit même des fortereffes. Un cofaque fut envoyé dans le pays en 1595, et le conquit pour les czars avec quelques foldats et quelque artillerie, comme *Cortez* fubjugua le Mexique ; mais il ne conquit guère que des déferts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol, (*k*) capitale de la Sibérie, aujourd'hui confidérable. Qui croirait que cette contrée a été long-temps le féjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jufqu'à Rome fous *Attila*, et que ces Huns venaient du nord

(*i*) En ruffe, *Irtifch*.

(*k*) En ruffe, *Tobolskoy*.

de la Chine? Les Tartares usbecks ont succédé aux Huns, et les Russes aux Usbecks. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, sur-tout vers le Midi : on en juge par des tombeaux et par des ruines.

Toute cette partie du monde, depuis le soixantième degré ou environ jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne ressemble en rien aux régions de la zone tempérée ; ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la terre, ni les mêmes poissons dans les lacs et dans les rivières.

Au-dessous de la contrée des Samoïèdes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoïèdes, sinon qu'ils sont, comme eux et comme tous les premiers hommes, chasseurs, pasteurs et pêcheurs; les uns sans religion, parce qu'ils ne sont pas rassemblés; les autres, qui composent des hordes, ayant une espèce de culte, fesant des vœux au principal objet de leurs besoins; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur est plus nécessaire que ce bétail ; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choisissaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Ostiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle est plus chaude que celle de mouton; il se peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Ostiaks ont aussi d'autres idoles dont ni l'origine ni le culte ne méritent pas plus notre attention

que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques chrétiens, vers l'an 1712 ; ceux-là font chrétiens, comme nos payfans les plus groffiers, fans favoir ce qu'ils font. Plufieurs auteurs prétendent que ce peuple eft originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie eft prefque déferte : pourquoi fes habitans fe feraient-ils établis fi loin et fi mal ? Ces obfcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'eft fur-tout chez ces Oftiaks, chez les Burates et les Jakutes leurs voifins, qu'on trouve fouvent dans la terre de cet ivoire dont on n'a jamais pu favoir l'origine : les uns le croient un ivoire foffile ; les autres, les dents d'une efpèce d'éléphant dont la race eft détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent, et qui confondent la philofophie ?

Plufieurs montagnes de ces contrées font remplies de cet amiante, de ce lin incombuftible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une efpèce de papier.

Au midi des Oftiaks font les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu chrétien. A l'eft il y a plufieurs hordes qu'on n'a pu entièrement foumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaiffance du calendrier. Ils comptent par neiges et non par la marche apparente du foleil : comme il neige régulièrement et long-temps chaque hiver, ils difent, je fuis âgé de tant de neiges ; comme nous difons, j'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier fuédois *Stralemberg* qui, ayant été pris à Pultava, paffa

quinze ans en Sibérie, et la parcourut toute entière; il dit qu'il y a encore des reftes d'un ancien peuple dont la peau eft bigarrée et tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race; et ce fait m'a été confirmé par des ruffes nés à Tobol. Il femble que la variété des efpèces humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races fingulières que probablement les autres ont exterminées: par exemple, il y a très-peu de ces maures blancs ou de ces albinos dont un a été préfenté à l'académie des fciences de Paris, et que j'ai vu. Il en eft ainfi de plufieurs animaux dont l'efpèce eft très-rare.

Quant aux Borandiens, dont il eft parlé fouvent dans la favante hiftoire du jardin du roi de France, mes mémoires difent que ce peuple eft abfolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées eft peuplé de nombreufes hordes de tartares. Les anciens Turcs font fortis de cette Tartarie pour aller fubjuguer tous les pays dont ils font aujourd'hui en poffeffion. Les Calmouks, les Monguls font ces mêmes Scythes qui, conduits par *Madiès*, s'emparèrent de la haute Afie, et vainquirent le roi des Mèdes, *Cyaxarès*. Ce font eux que *Gengis-kan* et fes enfans menèrent depuis jufqu'en Allemagne, et qui formèrent l'empire du Mogol fous *Tamerlan*. Ces peuples font un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, font devenues vaffales de la Ruffie.

Telle eft une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie et la mer Cafpienne. C'eft là qu'on a trouvé, en 1720, une maifon fouterraine de pierres,

des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue équeſtre d'un prince oriental portant un diadême ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits envoyé par *Pierre le grand* à l'académie des inſcriptions de Paris, et reconnu pour être en langue du Thibet: tous témoignages ſinguliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, et preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le grand* plus d'une fois, que les arts avaient fait le tour du monde.

Du Kamshatka.

La dernière province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourrures; les habitans s'en revêtaient l'hiver, et marchaient nus l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoïèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'empire de Ruſſie il y a plus de différentes eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'île d'une eſpèce d'être ſupérieur qu'ils appellent *Kouthou.* Ces mémoires diſent qu'ils ne lui rendent aucun culte, qu'ils ne l'aiment ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une mythologie, et ils n'ont point de religion; cela pourrait être vrai, et n'eſt guère vraiſemblable: la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités

ils diftinguent des chofes permifes et des chofes défendues : ce qui eft permis, c'eft de fatisfaire toutes fes paffions ; ce qui eft défendu, c'eft d'aiguifer un couteau ou une hache quand on eft en voyage, et de fauver un homme qui fe noie. Si en effet c'eft un péché parmi eux de fauver la vie à fon prochain, ils font en cela différens de tous les hommes, qui courent par inftinct au fecours de leurs femblables, quand l'intérêt ou la paffion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il femble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action fi commune et fi néceffaire qu'elle n'eft pas même une vertu, que par une philofophie également fauffe et fuperftitieufe, qui perfuaderait qu'il ne faut pas s'oppofer à la providence, et qu'un homme deftiné par le ciel à être noyé ne doit pas être fecouru par un homme : mais les barbares font bien loin d'avoir même une fauffe philofophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui fignifie *purification;* mais de quoi fe purifient-ils, fi tout leur eft permis ? et pourquoi fe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur dieu *Kouthou* ?

Il y a fans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de prefque tous les peuples ; les leurs font un défaut d'efprit, et les nôtres en font un abus ; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raifonné.

Comme ils ont une efpèce de dieu, ils ont auffi des démons ; enfin, il y a parmi eux des forciers, ainfi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce font les vieilles qui font forcières

dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la saine physique nous éclairât. C'est donc par-tout l'apanage de l'esprit humain d'avoir des idées absurdes, fondées sur notre curiosité et sur notre faiblesse. Les Kamshatkales ont aussi des prophètes qui expliquent les songes ; et il n'y a pas long-temps que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Russie a assujetti ces peuples en bâtissant cinq forteresses dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme russe très-instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puisque le pain et le vin sont nécessaires à nos mystères, et qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations ; je n'en ferai qu'une : c'est que, si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le Nord, depuis la Laponie jusqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'est pas au-dessus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier cosaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka, en 1701, par ordre de *Pierre* qui, après la malheureuse journée de Nerva, étendait encore ses soins d'un bord du continent à l'autre. Ensuite en 1725, quelque temps avant que la mort le surprît au milieu de ses grands projets, il envoya le capitaine *Béring*, danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka sur les terres de l'Amérique si cette entreprise était praticable. *Béring*, ne put réussir dans sa première navigation. L'impératrice

Anne l'y envoya encore en 1733. *Spengenberg*, capitaine de vaiſſeau, aſſocié à ce voyage, partit le premier du Kamshatka ; mais il ne put ſe mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de temps pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y conſtruire des vaiſſeaux, pour les agréer et les fournir des choſes néceſſaires. *Spengenberg* pénétra juſqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue ſuite d'îles, et revint ſans avoir découvert que ce paſſage.

En 1741, *Béring* courut cette mer accompagné de l'aſtronome de *Liſle de la Croyère*, de cette famille de *Liſle* qui a produit de ſi ſavans géographes ; un autre capitaine allait de ſon côté à la découverte. *Béring* et lui atteignirent les côtes de l'Amérique, au nord de la Californie. Ce paſſage, ſi long-temps cherché par les mers du Nord, fut donc enfin découvert ; mais on ne trouva nul ſecours ſur ces côtes déſertes. L'eau douce manqua ; le ſcorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit, l'eſpace de cent milles, les rivages ſeptentrionaux de la Californie ; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes ſemblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une île à laquelle il donna ſon nom. L'autre capitaine, ſe trouvant plus près de la Californie, fit deſcendre à terre dix hommes de ſon équipage ; ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendu inutilement, et de *Liſle* expira en deſcendant à terre. Ces déſaſtres ſont la deſtinée de preſque toutes les premières tentatives ſur les mers ſeptentrionales. On ne ſait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes ſi pénibles et ſi dangereuſes.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Ruſſie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers temps, comme dans tous les autres royaumes du monde. Des Scythes, des Huns, des Maſſagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, ſont aujourd'hui les ſujets des czars : les Ruſſes proprement dits ſont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres Etats ſont ainſi compoſés. La France eſt un aſſemblage de Goths, de Danois appelés normands, de Germains ſeptentrionaux appelés bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome et dans l'Italie beaucoup de familles deſcendues des peuples du Nord, et l'on n'en connaît aucune des anciens Romains. Le ſouverain pontife eſt ſouvent le rejeton d'un lombard, d'un goth, d'un teuton ou d'un cimbre. Les Eſpagnols ſont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Viſigoths, de Vandales incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations ſe ſont ainſi mêlées, elles ſont long-temps à ſe civiliſer et même à former leur langage : les unes ſe policent plus tôt, les autres plus tard. La police et les arts s'établiſſent ſi difficilement, les révolutions ruinent ſi ſouvent l'édifice commencé, que ſi l'on doit s'étonner, c'eſt que la plupart des nations ne vivent pas en tartares.

CHAPITRE II.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, finances, armées, uſages, religion. Etat de la Ruſſie avant Pierre le grand.

PLUS un pays eſt civiliſé, plus il eſt peuplé. Ainſi la Chine et l'Inde ſont les plus peuplés de tous les empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois et les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaiſſions. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité; ce qui ſuppoſe, comme on l'a dit, des eſſais et des efforts tentés dans des ſiècles précédens. Les Ruſſes ſont venus tard, et ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il eſt arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'eſt pas peuplé à proportion de ſon étendue, il s'en faut de beaucoup; mais tel qu'il eſt, il poſsède autant de ſujets qu'aucun Etat chrétien.

Je puis, d'après les rôles de la capitation, et du dénombrement des marchands, des artiſans, des payſans mâles, aſſurer qu'aujourd'hui la Ruſſie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions, d'hommes la plupart

ſont des ſerfs, comme dans la Pologne, dans pluſieurs provinces de l'Allemagne, et autrefois dans preſque toute l'Europe. On compte en Ruſſie et en Pologne les richeſſes d'un gentilhomme et d'un eccléſiaſtique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs eſclaves.

Voici ce qui réſulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers	16500.
Payſans incorporés avec les marchands et les ouvriers.	1950.
Payſans appelés *odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice.	430220.
Autres qui n'y contribuent pas. . . .	26080.
Ouvriers de différens métiers, dont les parens ſont inconnus.	1000.
Autres qui ne ſont point incorporés dans les claſſes des métiers.	4700.
Payſans dépendans immédiatement de la couronne, environ.	555000.
Employés aux mines de la couronne, tant chrétiens que mahométans et païens.	64000.
Autres payſans de la couronne travaillant aux mines et aux fabriques des particuliers	24200.
Nouveaux convertis à l'Egliſe grecque. .	57000.
Tartares et Oſtiaks païens.	241000.
	1619650.

Ci-contre.	1619650.
Mourfes, Tartares, Morduates et autres, foit païens, foit grecs, employés aux travaux de l'amirauté.	7800.
Tartares contribuables appelés *tepteris* et *bobilitz*, &c.	28900.
Serfs de plufieurs marchands et autres privilégiés, lefquels fans poffèder de terres peuvent avoir des efclaves. . .	9100.
Payfans des terres deftinées à l'entretien de la cour.	418000.
Payfans des terres appartenantes en propre à fa majefté, indépendamment du droit de la couronne.	60500.
Payfans des terres confifquées à la couronne.	13600.
Serfs des gentilshommes.	3550000.
Serfs appartenans à l'affemblée du clergé et qui défrayent fes dépenfes. . . .	37500.
Serfs des évêques.	116400.
Serfs des couvens que *Pierre* avait beaucoup diminués.	721500.
Serfs des églifes cathédrales et paroiffiales.	23700.
Payfans travaillans aux ouvrages de l'amirauté ou aux autres ouvrages publics, environ.	4000.
Travailleurs aux mines et fabriques des particuliers.	16000.
	6626650.

De l'autre part.	6626650.
Payſans des terres données aux principaux manufacturiers.	14500.
Travailleurs aux mines de la couronne.	3000.
Bâtards élevés par des prêtres. . . .	40.
Sectaires appelés *raskolniky*.	2200.
	6646390.

Voilà en nombre rond ſix millions ſix cents quarante mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans et les vieillards ſont comptés ; mais les filles et les femmes ne le ſont point, non plus que les garçons qui naiſſent depuis l'établiſſement d'un cadaſtre juſqu'à la confection d'un autre cadaſtre. Triplez ſeulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes et les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cents cinquante mille hommes. Ni la nobleſſe de tout l'empire, ni les eccléſiaſtiques, qui ſont au nombre de deux cents mille, ne ſont ſoumis à cette capitation. Les étrangers dans l'empire ſont tous exempts, de quelque profeſſion et de quelque pays qu'ils ſoient. Les habitans des provinces conquiſes, ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, la Carélie, et une partie de la Finlande ; l'Ukraine et les Coſaques du Tanaïs, les Calmouks et d'autres tartares, les Samoïèdes, les Lapons, les Oſtiaks et tous les peuples

idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne font pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eft impoffible que le total des habitans de la Ruffie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitans en 1759, lorfqu'on m'envoya de Pétersbourg ces mémoires tirés des archives de l'empire. A ce compte il y a huit perfonnes par mille quarré. L'ambaffadeur anglais dont j'ai parlé n'en donne que cinq; mais il n'avait pas fans doute des mémoires auffi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruffie eft donc, proportion gardée, précifément cinq fois moins peuplé que l'Efpagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans : il eft à peu-près auffi peuplé que la France et que l'Allemagne : mais en confidérant fa vafte étendue, le nombre des peuples y eft trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire fur ce dénombrement; c'eft que de fix millions fix cents quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cents mille appartenans au clergé de la Ruffie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis ni celui de l'Ukraine et de la Sibérie.

Ainfi fur fept perfonnes contribuables le clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en poffédant ce feptième, ils jouiffent de la feptième partie des revenus de l'Etat, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la feptième partie de toutes les richeffes; car leurs payfans payaient une capitation au fouverain; et il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Ruffie, dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation eſt très-différente de celle de tous les écrivains qui ont fait mention de la Ruſſie; les miniſtres étrangers, qui ont envoyé des mémoires à leurs ſouverains, s'y ſont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il eſt très-vraiſemblable que la Ruſſie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les temps où la petite vérole venue du fond de l'Arabie, et l'autre venue d'Amérique, n'avaient point encore fait de ravages dans ces climats où elles ſe ſont enracinées. Ces deux fléaux, par qui le monde eſt plus dépeuplé que par la guerre, ſont dus l'un à *Mahomet*, l'autre à *Chriſtophe Colomb*. La peſte, originaire d'Afrique, approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les peuples du Nord, depuis les Sarmates juſqu'aux Tartares qui ſont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaſte étendue de pays, on compte environ ſept mille quatre cents moines, et cinq mille ſix cents religieuſes, malgré le ſoin que prit *Pierre le grand* de les réduire à un plus petit nombre; ſoin digne d'un légiſlateur dans un empire où ce qui manque principalement eſt l'eſpèce humaine. Ces treize mille perſonnes cloîtrées et perdues pour l'Etat avaient, comme le lecteur a pu le remarquer, ſept cents vingt mille ſerfs pour cultiver leurs terres, et c'eſt évidemment beaucoup trop. Cet abus ſi commun et ſi funeſte à tant d'Etats, n'a été corrigé que par l'impératrice *Catherine II*. Elle a oſé venger la nature et la religion en ôtant au clergé et aux moines des richeſſes odieuſes; elle les a payés du tréſor public,

et

et a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts et tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait foixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette fomme modique fuffifait alors pour entretenir trois cents trente-neuf mille cinq cents hommes, tant fur terre que fur mer. Les revenus et les troupes ont augmenté depuis.

Les ufages, les vêtemens, les mœurs en Ruffie avaient toujours plus tenu de l'Afie que de l'Europe chrétienne: telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambaffadeurs dans leurs routes et dans leur féjour, et celle de ne fe préfenter ni dans l'églife ni devant le trône avec une épée, coutume orientale oppofée à notre ufage ridicule et barbare d'aller parler à DIEU, aux rois, à fes amis et aux femmes avec une longue arme offenfive qui defcend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie femblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de peliffe avec une longue fimarre enrichie de pierreries, dans les jours folennels, et ces efpèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus impofans aux yeux que les perruques et le juftaucorps, et plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre et moins commode pour les travaux. Prefque tous les autres ufages étaient groffiers; mais il ne faut pas fe figurer

que les mœurs fuſſent auſſi barbares que le diſent tant d'écrivains. *Albert Krants* parle d'un ambaſſadeur italien à qui un czar fit clouer ſon chapeau ſur la tête, parce qu'il ne ſe découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventure à un tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambaſſadeur français.

Olearius prétend que le czar *Michel Fédérovitz* relégua en Sibérie un marquis d'*Exideuil*, ambaſſadeur du roi de France *Henri IV;* mais jamais aſſurément ce monarque n'envoya d'ambaſſadeur à Moſcou. (*l*) C'eſt ainſi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'exiſte pas; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble qui à peine eſt habitée; ils ont eu de longues converſations avec des ſamoïèdes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'eſt ni vrai ni utile, ces ouvrages et le public y gagneraient.

Le gouvernement reſſemblait à celui des Turcs par la milice des ſtrélitz qui, comme celle des janiſſaires, diſpoſa quelquefois du trône, et troubla l'Etat preſque toujours autant qu'elle le ſoutint. Ces ſtrélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient diſperſés dans les provinces ſubſiſtaient de brigandages; ceux de Moſcou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne ſervaient point, et pouſſaient à l'excès l'inſolence. Pour établir l'ordre en Ruſſie, il fallait les caſſer; rien n'était ni plus néceſſaire, ni plus dangereux.

L'Etat ne poſſédait pas, au dix-ſeptième ſiècle, cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de

(*l*) Voyez la préface.

France) de revenu. C'était assez quand *Pierre* parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité ; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en sortir, et pour se rendre considérable en Europe : mais aussi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées selon l'usage des Turcs : usage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

Quant au titre de czar, il se peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Casan. Quand le souverain de Russie, *Jean* ou *Ivan Basilidès*, eut, au seizième siècle, conquis ce royaume subjugué par son aïeul, mais perdu ensuite, il en prit le titre qui est demeuré à ses successeurs. Avant *Ivan Basilidès*, les maîtres de la Russie portaient le nom de *veliki knès*, *grand prince*, *grand seigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduisent par celui de grand duc. Le czar *Michel Fédérovitz* prit avec l'ambassade holstenoise les titres de *grand seigneur et grand knès*, *conservateur de tous les Russes*, *prince de Volodimer*, *Moscou*, *Novogorod*, &c. *tzar de Casan*, *tzar d'Astracan*, *tzar de Sibérie*. Ce nom des *tzars* était donc le titre de ces princes orientaux ; il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *Thsas* de Perse que des *Césars* de Rome, dont probablement les tzars sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby. Titre de czar.

Un titre quel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur*, qui ne signifiait que *général d'armée*, devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd'hui aux souverains des Russes, à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si l'on considère l'étendue et la puissance de leur domination.

Religion. La religion de l'Etat fut toujours, depuis le onzième fiècle, celle qu'on nomme grecque par oppofition à la latine : mais il y avait plus de pays mahométans et de païens que de chrétiens. La Sibérie jufqu'à la Chine était idolâtre; et dans plus d'une province toute efpèce de religion était inconnue.

L'ingénieur *Perri* et le baron de *Stralemberg*, qui ont été fi long-temps en Ruffie, difent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi et de probité dans les païens que dans les autres; ce n'eft pas le paganifme qui les rendait plus vertueux; mais menant une vie paftorale, éloignés du commerce des hommes, et vivant comme dans ces temps qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes paffions, ils étaient néceffairement plus gens de bien.

Le chriftianifme ne fut reçu que très-tard dans la Ruffie, ainfi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une princeffe nommée *Olha* l'y introduifit, à la fin du dixième fiècle, comme *Clotilde*, nièce d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs; la femme d'un *Micijlas*, duc de Pologne, chez les Polonais; et la fœur de l'empereur *Henri II*, chez les Hongrois. C'eft le fort des femmes d'être fenfibles aux perfuafions des miniftres de la religion, et de perfuader les autres hommes.

Cette princeffe *Olha*, ajoute-t-on, fe fit baptifer à Conftantinople : on l'appela *Hélène;* et dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur *Jean Zimifcès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princeffe *Olha* ou *Olga* ne fit pas d'abord un grand nombre de profélytes; fon fils, qui régna

long-temps, (*m*) ne pensa point du tout comme sa mère; mais son petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant assassiné son frère pour régner, et ayant recherché l'alliance de l'empereur de Constantinople, *Basile* ne l'obtint qu'à condition qu'il se ferait baptiser. C'est à cette époque de l'année 987 que la religion grecque commença en effet à s'établir en Russie. Un patriarche de Constantinople, nommé *Chrysoberge*, envoya un évêque baptiser *Volodimer*, pour ajouter à son patriarchat cette partie du monde. (*n*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son aïeule. Un grec fut premier métropolitain de Russie ou patriarche. C'est de-là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec; ils y auraient gagné, si le fonds de leur langue, qui est la slavone, n'était toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie et leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au divan, et étant venu à Moscou demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les églises russes, et sacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588.

Depuis ce temps l'Eglise russe fut aussi indépendante que son empire. Il était en effet dangereux, honteux et ridicule que l'Eglise russe dépendît d'une Eglise grecque esclave des Turcs. Le patriarche de Russie fut dès-lors sacré par les évêques russes, non par le patriarche de Constantinople. Il eut rang dans l'Eglise grecque après celui de Jérusalem; mais il fut

(*m*) On l'appelait *Sowastoslaw*.

(*n*) Tiré d'un manuscrit particulier intitulé : *Du gouvernement ecclésiastique de Russie*.

en effet le feul patriarche libre et puiffant, et par conféquent le feul réel. Ceux de Jérufalem, de Conftantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne font que les chefs mercenaires et avilis d'une Eglife efclave des Turcs. Ceux-mêmes d'Antioche et de Jérufalem ne font plus regardés comme patriarches, et n'ont pas plus de crédit que les rabbins des fynagogues établies en Turquie.

C'eft d'un homme devenu patriarche de toutes les Ruffies que defcendait *Pierre le grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent partager l'autorité des czars. C'était peu que le fouverain marchât nue tête une fois l'an devant le patriarche, en conduifant fon cheval par la bride. Ces refpects extérieurs ne fervent qu'à irriter la foif de la domination. Cette fureur de dominer caufa de grands troubles, comme ailleurs.

Le patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un faint, et qui fiégeait du temps d'*Alexis*, père de *Pierre le grand*, voulut élever fa chaire au-deffus du trône; non-feulement il ufurpait le droit de s'affeoir dans le fénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix fans fon confentement. Son autorité, foutenue par fes richeffes et par fes intrigues, par le clergé et par le peuple, tenait fon maître dans une efpèce de fujétion. Il ofa excommunier quelques fénateurs qui s'oppofèrent à fes excès; et enfin *Alexis*, qui ne fe fentait pas affez puiffant pour le dépofer par fa feule autorité, fut obligé de convoquer un fynode de tous les évêques. On l'accufa d'avoir reçu de l'argent des Polonais; on le dépofa; on le confina pour le refte

de ses jours dans un cloître, et les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toujours, depuis la naissance du christianisme en Russie, quelques sectes, ainsi que dans les autres Etats; car les sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi-bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand Etat chrétien où la religion n'ait pas excité des guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La secte de ces *raskolniky*, composée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, et de laquelle il est fait mention dans le dénombrement, (*o*) est la plus ancienne; elle s'établit, dès le douzième siècle, par des zélés qui avaient quelque connaissance du nouveau testament; ils eurent et ont encore la prétention de tous les sectaires, celle de le suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point souffrir qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie, confère le baptême, assurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, et sur-tout qu'un fidèle peut se tuer pour l'amour de son sauveur. C'est, selon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois; il ne faut le dire que deux, et ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle société d'ailleurs, n'est ni plus réglée, ni plus sévère dans ses mœurs : ils vivent comme les quakers, mais ils n'admettent point, comme eux, les autres chrétiens dans leurs assemblées; c'est ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les païens accusèrent les premiers galiléens, dont ceux-ci chargèrent les gnostiques,

(*o*) Page 62.

dont les catholiques ont chargé les proteſtans. On leur a ſouvent imputé d'égorger un enfant, de boire ſon ſang, et de ſe mêler enſemble dans leurs cérémonies ſecrètes ſans diſtinction de parenté, d'âge, ni même de ſexe. Quelquefois on les a perſécutés : ils ſe ſont alors enfermes dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maiſons, et ſe ſont jetés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le ſeul parti qui puiſſe les ramener, celui de les laiſſer vivre en paix.

Au reſte, il n'y a dans un ſi vaſte empire que vingt-huit ſiéges épiſcopaux; et du temps de *Pierre*, on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raiſons qui avaient tenu l'Egliſe ruſſe en paix. Cette Egliſe d'ailleurs était ſi peu inſtruite, que le czar *Fœdor*, frère de *Pierre le grand*, fut le premier qui introduiſit le plain-chant chez elle.

Fœdor, et ſur-tout *Pierre*, admirent indifféremment dans leurs armées et dans leurs conſeils ceux du rite grec, latin, luthérien, calviniſte : ils laiſsèrent à chacun la liberté de ſervir DIEU ſuivant ſa conſcience, pourvu que l'Etat fût bien ſervi. Il n'y avait dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune égliſe latine. Seulement lorſque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Aſtracan, il y eut environ ſoixante familles catholiques dirigées par des capucins; mais quand les jéſuites voulurent s'introduire dans ſes Etats, il les en chaſſa par un édit, au mois d'avril 1718. Il ſouffrait les capucins comme des moines ſans conſéquence, et regardait les jéſuites comme des politiques dangereux. Ces jéſuites s'étaient établis en Ruſſie, en 1685; ils furent expulſés quatre ans après : ils revinrent encore, et furent encore chaſſés.

L'Eglife grecque eft flattée de fe voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu fur-tout conferver dans tous les temps leur égalité avec ceux du rite latin, et ont toujours craint le zèle de l'Eglife de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Eglife romaine, très-refferrée dans notre hémifphère, et fe difant univerfelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Ruffie d'établiffement pour les juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe, depuis Conftantinople jufqu'à Rome. Les Ruffes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes et par les nations établies chez eux. De toutes les Eglifes grecques, la leur eft la feule qui ne voie pas des fynagogues à côté de fes temples.

Suite de l'état où était la Ruffie avant *Pierre le grand.*

La Ruffie, qui doit uniquement à *Pierre le grand* fa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire fur la mer Noire ce que les Normands fefaient fur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du temps d'*Héraclius* quarante mille petites barques, fe préfenter pour affiéger Conftantinople, impofer un tribut aux céfars grecs. Mais le grand knès *Volodimer*, occupé du foin d'introduire chez lui le chriftianifme, et fatigué des troubles inteftins de fa maifon, affaiblit encore fes Etats en les partageant entre fes enfans. Ils furent prefque tous la proie des Tartares, qui affervirent la Ruffie pendant deux cents années. *Ivan Bafilidès* la délivra et l'agrandit : mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en fallait beaucoup avant *Pierre le grand* que la Ruſſie fût auſſi puiſſante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de ſujets, autant de revenus que de nos jours. Elle ne poſſédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : et la Livonie ſeule vaut mieux que n'a valu long-temps toute la Sibérie. Les Coſaques n'étaient point ſoumis; les peuples d'Aſtracan obéiſſaient mal ; le peu de commerce que l'on feſait était déſavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Aſoph, et la mer Caſpienne étaient entièrement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaiſſeau, et qui même, dans ſa langue, manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-deſſus des Tartares et des peuples du Nord juſqu'à la Chine, la Ruſſie jouiſſait de cet avantage; mais il fallait s'égaler aux nations policées, et ſe mettre en état d'en ſurpaſſer un jour pluſieurs. Une telle entrepriſe paraiſſait impraticable, puiſqu'on n'avait pas un ſeul vaiſſeau ſur les mers, qu'on ignorait abſolument ſur terre la diſcipline militaire, que les manufactures les plus ſimples étaient à peine encouragées, et que l'agriculture même, qui eſt le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention et des encouragemens, et c'eſt ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs blés un tréſor ſupérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts néceſſaires montre aſſez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent néceſſaires à leur tour quand on a tout le reſte. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'inſtruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs et de la religion s'y oppoſait; une loi même

d'Etat et de religion, également facrée et pernicieufe, défendait aux Ruffes de fortir de leur patrie, et femblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils poffédaient les plus vaftes Etats de l'univers, et tout y était à faire. Enfin *Pierre* naquit, et la Ruffie fut formée.

Heureufement de tous les grands légiflateurs du monde, *Pierre* eft le feul dont l'hiftoire foit bien connue. Celles des *Théfée*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres Etats policés font mêlées de fables abfurdes, et nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui pafferaient pour des fables fi elles n'étaient atteftées.

CHAPITRE III.

Des ancêtres de Pierre le grand.

LA famille de *Pierre* était fur le trône depuis l'an 1613. La Ruffie, avant ce temps, avait effuyé des révolutions qui éloignaient encore la réforme et les arts. C'eft le fort de toutes les fociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran *Boris Godonou* fit affaffiner, en 1597, l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, et ufurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le prince échappé aux affaffins; et fecouru des Polonais et d'un grand parti que les tyrans ont toujours contre eux, il chaffa l'ufurpateur, et ufurpa lui-même la couronne. On reconnut fon impofture dès qu'il fut maître, parce qu'on fut mécontent de lui; il fut affaffiné. Trois

autres faux *Démétrius* s'élevèrent l'un après l'autre. Cette suite d'impoſtures ſuppoſait un pays tout en déſordre. Moins les hommes ſont civiliſés, plus il eſt aiſé de leur en impoſer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confuſion et le malheur public. Les Polonais, qui avaient commencé les révolutions en établiſſant le premier faux *Démétri*, furent ſur le point de régner en Ruſſie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, et prétendirent auſſi au trône ; l'Etat était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une aſſemblée compoſée des principaux boyards élut pour ſouverain, en 1613, un jeune homme de quinze ans; ce qui ne paraiſſait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano*, (*p*) grand-père du czar *Pierre*, fils de l'archevêque de Roſtou, ſurnommé *Philarète*, et d'une religieuſe, allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut ſavoir que cet archevêque était un ſeigneur puiſſant que le tyran *Boris* avait forcé de ſe faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut auſſi contrainte de prendre le voile: c'était un ancien uſage des tyrans occidentaux chrétiens latins : celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran *Démétri* donna à *Philarète*, l'archevêché de Roſtou, et l'envoya ambaſſadeur en Pologne. Cet ambaſſadeur était priſonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruſſes; tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant ſa détention que le jeune *Romano*,

(*p*) Les Ruſſes écrivent *Romanow* : les Français ne ſe ſervent point du w. On prononce auſſi *Romanof*.

fils de cet archevêque, fut élu czar. On échangea ſon père contre des priſonniers polonais, et le jeune czar créa ſon père patriarche : ce vieillard fut ſouverain en effet ſous le nom de ſon fils.

Si un tel gouvernement paraît ſingulier aux étrangers, le mariage du czar *Michel Romano* le ſemble davantage. Les monarques des Ruſſies ne prenaient plus des épouſes dans les autres Etats, depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Caſan et Aſtracan, ils ſuivirent preſqu'en tout les coutumes aſiatiques, et principalement celle de ne ſe marier qu'à leurs ſujettes.

Ce qui reſſemble encore plus aux uſages de l'ancienne Aſie, c'eſt que pour marier un czar, on feſait venir à la cour les plus belles filles des provinces; la grande maîtreſſe de la cour les recevait chez elle, les logeait ſéparément, et les feſait manger toutes enſemble. Le czar les voyait ou ſous un nom emprunté, ou ſans déguiſement. Le jour du mariage était fixé, ſans que le choix fût encore connu ; et le jour marqué, on préſentait un habit de noce à celle ſur qui le choix ſecret était tombé : on diſtribuait d'autres habits aux prétendantes qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'eſt de cette manière que *Michel Romano* épouſa *Eudoxe*, fille d'un pauvre gentilhomme, nommé *Streshneu*. Il cultivait ſes champs lui-même avec ſes domeſtiques, lorſque des chambellans, envoyés par le czar avec des préſens, lui apprirent que ſa fille était ſur le trône. Le nom de cette princeſſe eſt encore cher à la Ruſſie. Tout cela eſt éloigné de nos mœurs, et n'en eſt pas moins reſpectable.

Il eſt néceſſaire de dire qu'avant l'élection de *Romano*, un grand parti avait élu le prince *Ladiſlas*, fils du roi de Pologne, *Sigiſmond III.* Les provinces voiſines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Guſtave-Adolphe :* ainſi la Ruſſie était dans la même ſituation où l'on a vu ſi ſouvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une ſource de guerres civiles. Mais les Ruſſes n'imitèrent point les Polonais qui font un contrat avec le roi qu'ils éliſent. Quoiqu'ils euſſent éprouvé la tyrannie, ils ſe ſoumirent à un jeune homme ſans rien exiger de lui.

La Ruſſie n'avait jamais été un royaume électif : mais la race maſculine des anciens ſouverains ayant manqué, ſix czars ou prétendans ayant péri malheureuſement dans les derniers troubles, il fallut, comme on l'a vu, élire un monarque ; et cette élection cauſa de nouvelles guerres avec la Pologne et la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Ruſſie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle, ne ſe ſoutiennent jamais long-temps. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés juſqu'à Moſcou, et après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces temps-là, conclurent une trève de quatorze ans. La Pologne, par cette trève, demeura en poſſeſſion du duché de Smolensko, dans lequel le Boryſthène prend ſa ſource. Les Suédois firent auſſi la paix ; ils reſtèrent en poſſeſſion de l'Ingrie, et privèrent les Ruſſes de toute communication avec la mer Baltique, de ſorte que cet empire reſta plus que jamais ſéparé du reſte de l'Europe.

Michel Romano, depuis cette paix, régna tranquille, et il ne ſe fit dans ſes Etats aucun changement qui

corrompît ni qui perfectionnât l'adminiftration. Après fa mort, arrivée en 1645, fon fils, *Alexis Michaelovitz*, ou fils de *Michel*, âgé de feize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient facrés par le patriarche fuivant quelques rites de Conftantinople, à cela près que le patriarche de Ruffie était affis fur la même eftrade avec le fouverain, et affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir fuprême.

Alexis Michaelovitz, fils de Michel.

Alexis fe maria comme fon père, et choifit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il époufa une des deux filles du boyard *Miloflauski*, en 1647, et enfuite une *Nariskin*, en 1671. Son favori *Morofou* époufa l'autre. On ne peut donner à ce *Morofou* un titre plus convenable que celui de vifir, puifqu'il était defpotique dans l'empire, et que fa puiffance excita des révoltes parmi les ftrélitz et le peuple, comme il eft arrivé fouvent à Conftantinople.

Le règne d'*Alexis* fut troublé par des féditions fanglantes, par des guerres inteftines et étrangères. Un chef des cofaques du Tanaïs, nommé *Stenko-Rafin*, voulut fe faire roi d'Aftracan; il infpira long-temps la terreur; mais enfin vaincu et pris, il finit par le dernier fupplice, comme tous fes femblables, pour lefquels il n'y a jamais que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de fes partifans furent pendus, dit-on, fur le grand chemin d'Aftracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les fupplices; et de ces fupplices affreux naiffaient la fervitude et la fureur fecrète de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuſe, et terminée par une paix qui lui aſſura la poſſeſſion de Smolensko, Kiovie et l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois, et les bornes de l'empire étaient toujours très-reſſerrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient ſur la Pologne, et menaçaient les pays du czar, voiſins de la Tartarie crimée, l'ancienne Cherſonèſe taurique. Ils prirent, en 1671, la ville importante de Kaminiek, et tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les coſaques de l'Ukraine, qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne ſavaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne ou à la Ruſſie. Le ſultan *Mahomet IV*, vainqueur des Polonais, et qui venait de leur impoſer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un ottoman et d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il poſſédait en Ukraine, et fut refuſé avec la même fierté. On ne ſavait point alors déguiſer l'orgueil par les dehors de la bienſéance. Le ſultan, dans ſa lettre, ne traitait le ſouverain des Ruſſies que de *hoſpodar chrétien*, et s'intitulait *très-glorieuſe majeſté, roi de tout l'univers*. Le czar répondit *qu'il n'était pas fait pour ſe ſoumettre à un chien de mahométan, et que ſon cimeterre valait bien le ſabre du grand ſeigneur.*

Alexis alors forma un deſſein qui ſemblait annoncer l'influence que la Ruſſie devait avoir un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambaſſadeurs au pape et à preſque tous les grands ſouverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte ottomane. Ses ambaſſadeurs ne réuſſirent dans Rome qu'à ne point baiſer les pieds du pape, et n'obtinrent ailleurs que des

vœux

vœux impuiſſans; les querelles des princes chrétiens, et les intérêts qui naiſſent de ces querelles mêmes, les mettant toujours hors d'état de ſe réunir contre l'ennemi de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de ſubjuguer la Pologne, qui refuſait de payer le tribut. Le czar *Alexis* la ſecourut du côté de la Crimée, et le général de la couronne, *Jean Sobieski*, lava la honte de ſon pays dans le ſang des Turcs, à la célèbre bataille de Chotzin qui lui fraya le chemin au trône. *Alexis* diſputa ce trône, et propoſa d'unir ſes vaſtes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus ſon offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau royaume par la manière dont il gouvernait les ſiens. C'eſt lui qui le premier fit rédiger un code de lois quoiqu'imparfait; il introduiſit des manufactures de toile et de ſoie, qui, à la vérité, ne ſe ſoutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déſerts vers le Volga et la Kama de familles lithuaniennes, polonaiſes et tartares, priſes dans ſes guerres. Tous les priſonniers auparavant étaient eſclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; *Alexis* en fit des cultivateurs: il mit autant qu'il put la diſcipline dans ſes armées; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le grand;* mais il n'eut le temps de perfectionner rien de ce qu'il entreprit; une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-ſix ans, au commencement de 1677, ſelon notre calendrier, qui avance toujours de onze jours ſur celui des Ruſſes. 1674.

Après *Alexis*, fils de *Michel*, tout retomba dans la confuſion. Il laiſſait, de ſon premier mariage, deux princes et ſix princeſſes. L'aîné, *Fœdor*, monta ſur le *Fœdor Alexiovitz.*

trône, âgé de quinze ans ; prince d'un tempérament faible et valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faibleffe de fon corps. *Alexis*, fon père, l'avait fait reconnaître pour fon fucceffeur un an auparavant. C'eft ainfi qu'en usèrent les rois de France depuis *Hugues-Capet* jufqu'à *Louis le jeune*, et tant d'autres fouverains.

Le fecond des fils d'*Alexis* était *Ivan* ou *Jean*, encore plus maltraité par la nature que fon frère *Fœdor ;* prefque privé de la vue et de la parole, ainfi que de fanté, et attaqué fouvent de convulfions. Des fix filles nées de ce premier mariage, la feule célèbre en Europe fut la princeffe *Sophie*, diftinguée par les talens de fon efprit, mais malheureufement plus connue encore par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le grand*.

Alexis, de fon fecond mariage avec une autre de fes fujettes, fille du boyard *Nariskin*, laiffa *Pierre* et la princeffe *Nathalie*. *Pierre*, né le 30 mai 1672, et fuivant le nouveau ftyle, 10 juin, avait à peine quatre ans et demi quand il perdit fon père. On n'aimait pas les enfans d'un fecond lit, et on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'efprit de la famille de *Romano* fut toujours de policer l'Etat ; tel fut encore le caractère de *Fœdor*. Nous avons déjà remarqué, en parlant de Mofcou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir plufieurs maifons de pierre. Il agrandit cette capitale ; on lui doit quelques règlemens de police générale. Mais en voulant réformer les boyards, il les indifpofa tous. D'ailleurs il n'était ni affez inftruit, ni affez actif, ni affez déterminé pour ofer concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la

Crimée, qui continuait, toujours avec des ſuccès balancés, ne permettait pas à un prince d'une ſanté faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épouſa, comme ſes autres prédéceſſeurs, une de ſes ſujettes, originaire des frontières de Pologne; et l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour ſeconde femme, en 1682, *Marthe Mateona*, fille du ſecrétaire *Apraxin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, et ne laiſſa point d'enfant. Comme les czars ſe mariaient ſans avoir égard à la naiſſance, ils pouvaient auſſi choiſir (du moins alors) un ſucceſſeur ſans égard à la primogéniture. Il ſemblait que le rang de femme et d'héritier du ſouverain dût être uniquement le prix du mérite; et en cela l'uſage de cet empire était bien ſupérieur aux coutumes des Etats les plus civiliſés.

Fœdor, avant d'expirer, voyant que ſon frère *Ivan*, Avril 1682. trop diſgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Ruſſies ſon ſecond frère, *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, et qui feſait déjà concevoir de grandes eſpérances.

Si la coutume d'élever les ſujettes au rang de czarine était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure: les filles des czars ſe mariaient alors rarement; la plupart paſſaient leur vie dans un monaſtère.

La princeſſe *Sophie*, la troiſième des filles du premier lit du czar *Alexis*, princeſſe d'un eſprit auſſi ſupérieur que dangereux, ayant vu qu'il reſtait à ſon frère *Fœdor* peu de temps à vivre, ne prit point le parti du couvent; et, ſe trouvant entre ſes deux autres frères qui ne pouvaient gouverner, l'un par ſon incapacité, l'autre par ſon enfance, elle conçut le deſſein

de ſe mettre à la tête de l'empire : elle voulut, dans les derniers temps de la vie du czar *Fœdor*, renouveler le rôle que joua autrefois *Pulcherie* avec l'empereur *Théodoſe*, ſon frère.

CHAPITRE IV.

IVAN ET PIERRE.

Horrible ſédition de la milice des ſtrélitz.

A PEINE *Fœdor* fut-il expiré (*q*) que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'excluſion de l'aîné, et les intrigues de la princeſſe *Sophie*, leur ſœur, excitèrent dans le corps des ſtrélitz une des plus ſanglantes révoltes. Les janiſſaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais ſi barbares. D'abord deux jours après les obsèques du czar *Fœdor*, ils courent en armes au krémelin; c'eſt, comme on ſait, le palais des czars à Moſcou : ils commencent par ſe plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les avaient pas aſſez exactement payés. Le miniſtère eſt obligé de caſſer les colonels, et de donner aux ſtrélitz l'argent qu'ils demandent. Ces ſoldats ne ſont pas contens; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, et les condamnent, à la pluralité des voix, au ſupplice qu'on appelle des *batogues* : voici comme on inflige ce ſupplice.

(*q*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moſcou et de Péterſbourg.

On dépouille nu le patient; on le couche fur le ventre, et deux bourreaux le frappent fur le dos avec des baguettes jufqu'à ce que le juge dife : *C'eſt aſſez.* Les colonels, ainfi traités par leurs foldats, furent encore obligés de les remercier, felon l'ufage oriental des criminels qui, après avoir été punis, baifent la main de leurs juges; ils ajoutèrent à leurs remercîmens une fomme d'argent, ce qui n'était pas d'ufage.

Tandis que les ftrélitz commençaient ainfi à fe faire craindre, la princeffe *Sophie*, qui les animait fous main pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une affemblée des princeffes du fang, des généraux d'armée, des boyards, du patriarche, des évêques et même des pricipaux marchands: elle leur repréfentait que le prince *Ivan*, par fon droit d'aîneffe et par fon mérite, devait avoir l'empire, dont elle efpérait en fecret tenir les rênes. Au fortir de l'affemblée, elle fait promettre aux ftrélitz une augmentation de paye et des préfens. Ses émiffaires excitent fur-tout la foldatefque contre la famille des *Nariskin*, et principalement contre les deux *Nariskin*, frères de la jeune czarine douairière, mère de *Pierre I.* On perfuade aux ftrélitz qu'un de ces frères, nommé *Jean*, a pris la robe du czar, qu'il s'eft mis fur le trône, et qu'il a voulu étouffer le prince *Ivan;* on ajoute qu'un malheureux médecin hollandais, nommé *Daniel Vangad*, a empoifonné le czar *Fœdor*. Enfin *Sophie* fait remettre entre leurs mains une lifte de quarante feigneurs qu'elle appelle leurs ennemis et ceux de l'Etat, et qu'ils doivent maffacrer. Rien ne reffemble plus aux profcriptions de *Sylla* et des triumvirs de Rome. *Chriſtiern II* les avait renouvelées en Danemarck

et en Suède. On voit par-là que ces horreurs ſont de tout pays dans les temps de trouble et d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès *Dolgorouki* et *Maſſeu :* (*r*) les ſtrélitz les reçoivent ſur la pointe de leurs piques, les dépouillent et les traînent ſur la grande place; auſſitôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du czar *Pierre*, *Athanaſe Nariskin*, frère de la jeune czarine; ils le maſſacrent de la même manière; ils forcent les portes d'une égliſe voiſine où trois proſcrits s'étaient réfugiés; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent et les aſſaſſinent à coups de couteau.

Leur fureur était ſi aveugle que, voyant paſſer un jeune ſeigneur de la maiſon de *Soltikof* qu'ils aimaient, et qui n'était point ſur la liſte des proſcrits, quelques-uns d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent ſur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces temps-là, c'eſt qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à ſon père pour l'enterrer, et le père malheureux, loin d'oſer ſe plaindre, leur donna des récompenſes pour lui avoir rapporté le corps ſanglant de ſon fils. Sa femme, ſes filles et l'épouſe du mort lui reprochèrent ſa faibleſſe. *Attendons le temps de la vengeance*, leur dit le vieillard. Quelques ſtrélitz entendirent ces paroles, ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux, et l'égorgent à la porte de ſa maiſon.

D'autres ſtrélitz vont chercher par-tout le médecin hollandais *Vangad;* ils rencontrent ſon fils, ils lui

(*r*) Ou *Mathoff;* c'eſt *Matthieu* dans notre langue.

demandent où eſt ſon père ; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, et ſur cette réponſe il eſt égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand : „ Tu es médecin, lui diſent-ils ; ſi tu n'as pas empoi- „ ſonné notre maître *Fædor*, tu en as empoiſonné „ d'autres ; tu mérites bien la mort ; „ et ils le tuent.

Enfin ils trouvent le hollandais qu'ils cherchaient ; il s'était déguiſé en mendiant ; ils le traînent devant le palais ; les princeſſes qui aimaient ce bon homme, et qui avaient confiance en lui, demandent ſa grâce aux ſtrélitz, en les aſſurant qu'il eſt un fort bon médecin, et qu'il a très-bien traité leur frère *Fædor*. Les ſtrélitz répondent que non-ſeulement il mérite la mort comme médecin, mais auſſi comme ſorcier, et qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud ſéché et une peau de ſerpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abſolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il eſt ſurement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu ſi on ne leur donne leür victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres princeſſes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le patriarche le confeſſe, lui donne le viatique et l'extrême-onction, après quoi il prend une image de la Vierge qui paſſait pour miraculeuſe ; il mène par la main le jeune homme, et s'avance aux ſtrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent ; mais les ſoldats l'arrachent des mains des princeſſes, ils le traînent au bas des eſcaliers avec *Vangad :* alors ils forment entre eux une eſpèce de tribunal ; ils

appliquent à la queſtion *Nariskin* et le médecin. Un d'entre eux, qui ſavait écrire, dreſſe un procès-verbal; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pièces; c'eſt un ſupplice uſité à la Chine et en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Après avoir ainſi traité *Nariskin* et *Vangad*, ils expoſent leurs têtes, leurs pieds et leurs mains ſur les pointes de fer d'une baluſtrade.

Pendant qu'ils aſſouviſſaient leur fureur aux yeux des princeſſes, d'autres maſſacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou ſuſpects à *Sophie*.

Juin 1682. Cette exécution horrible finit par proclamer ſouverains les deux princes *Ivan* et *Pierre*, en leur aſſociant leur ſœur *Sophie* en qualité de co-régente. Alors elle approuva tous leurs crimes et les récompenſa, confiſqua les biens des proſcrits, et les donna aux aſſaſſins; elle leur permit même d'élever un monument, ſur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient maſſacrés comme traîtres à la patrie; elle leur donna enfin des lettres patentes par leſquelles elles les remerciait de leur zèle et de leur fidélité.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle ſingulière de religion. Conſpiration.

VOILA par quels degrés la princeſſe *Sophie* (*s*) monta en effet ſur le trône de Ruſſie ſans être déclarée czarine, et voilà les premiers exemples qu'eut *Pierre I* devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une ſouveraine; ſon buſte ſur les monnaies, la ſignature pour toutes les expéditions, la première place au conſeil, et ſur-tout la puiſſance ſuprême. Elle avait beaucoup d'eſprit, fefait même des vers dans ſa langue, écrivait et parlait bien : une figure agréable relevait encore tant de talens, ſon ambition ſeule les ternit.

Elle maria ſon frère *Ivan* ſuivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maiſon de ce même *Soltikof* que les ſtrélitz avaient aſſaſſiné, fut choiſie au milieu de la Sibérie, où ſon père commandait dans une fortereſſe, pour être préſentée au czar *Ivan* à Moſcou. Sa beauté l'emporta ſur les brigues de toutes ſes rivales. *Ivan* l'épouſa, en 1684. Il ſemble à chaque mariage d'un czar qu'on liſe l'hiſtoire d'*Aſſuérus* ou celle du ſecond *Théodoſe*.

(*s*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Péterſbourg.

Au milieu des fêtes de ce mariage, les ſtrélitz excitèrent un nouveau ſoulèvement; et, qui le croirait? c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que ſoldats, ils ne ſeraient pas devenus controverſiſtes; mais ils étaient bourgeois de Moſcou. Du fond des Indes juſqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque ſe trouve ou ſe met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une ſecte; et c'eſt ce qu'on a vu dans tous les temps, ſur-tout depuis que la fureur du dogme eſt devenue l'ame des audacieux et le joug des imbécilles.

On avait déjà eſſuyé quelques ſéditions en Ruſſie, dans les temps où l'on diſputait ſi la bénédiction devait ſe donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain *Abakum*, archiprêtre, avait dogmatiſé à Moſcou ſur le
16 juillet 1682. N. ſt. SAINT-ESPRIT, qui ſelon l'évangile doit illuminer tout fidèle; ſur l'égalité des premiers chrétiens, ſur ces paroles de JESUS: *Il n'y aura ni premier ni dernier.* Pluſieurs citoyens, pluſieurs ſtrélitz embraſsèrent les opinions d'*Abakum*: le parti ſe fortifia: un certain *Raſpop* en fut le chef. Les ſectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le patriarche et ſon clergé officiaient: ils le chaſsèrent lui et les ſiens à coups de pierres, et ſe mirent dévotement à leur place pour recevoir le SAINT-ESPRIT. Ils appelaient le patriarche *loup raviſſeur dans le bercail*, titre que toutes les communions ſe ſont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princeſſe *Sophie* et les deux czars de ces déſordres; on fit dire aux autres ſtrélitz qui ſoutenaient la bonne cauſe, que les czars et l'Egliſe étaient en danger. Le parti des ſtrélitz et bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des *Abakumiſtes*;

mais le carnage fut fufpendu dès qu'on parla de convoquer un concile. Auffitôt un concile s'affemble dans une falle du palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche et un évêque difputèrent contre *Rafpop*, et au fecond fyllogifme on fe jeta des pierres au vifage. Le concile finit par couper le cou à *Rafpop* et à quelques-uns de fes fidèles difciples, qui furent exécutés fur les feuls ordres des trois fouverains, *Sophie*, *Ivan* et *Pierre*.

Dans ce temps de trouble il y avait un knès, *Chovanskoi*, qui, ayant contribué à l'élévation de la princeffe *Sophie*, voulait pour prix de fes fervices partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion et des *rafpopites* perfécutés ; il fouleva encore une partie des ftrélitz et du peuple au nom de DIEU : la confpiration fut plus férieufe que l'enthoufiafme de *Rafpop*. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un fimple fanatique. *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l'empire ; et pour n'avoir déformais rien à craindre, il réfolut de maffacrer et les deux czars, et *Sophie*, et les autres princeffes, et tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars et les princeffes furent obligés de fe retirer au monaftère de la Trinité, à douze lieues de Mofcou. C'était à la fois un couvent, un palais et une fortereffe, comme Mont-Caffin, Corbie, Fulde, Kempten et tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce monaftère de la Trinité appartient aux moines bafiliens ; il eft entouré de larges foffés et de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreufe. Les moines poffédaient quatre lieues de pays à la ronde.

La famille czarienne y était en fureté, plus encore par la force que par la fainteté du lieu. De là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, et
1682. lui fit trancher la tête, ainfi qu'à un de fes fils et à trente-fept ftrélitz qui l'accompagnaient.

Le corps des ftrélitz, à cette nouvelle, s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité; il menace de tout exterminer : la famille czarienne fe fortifie; les boyards arment leurs vaffaux; tous les gentilshommes accourent; une guerre civile fanglante commençait. Le patriarche apaifa un peu les ftrélitz : les troupes qui venaient contre eux de tous côtés les intimidèrent : ils pafsèrent enfin de la fureur à la crainte, et de la crainte à la plus aveugle foumiffion; changement ordinaire à la multitude. Trois mille fept cents des leurs, fuivis de leurs femmes et de leurs enfans, fe mirent une corde au cou, et marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux fe rendirent devant le monaftère, portant deux à deux un billot et une hache; ils fe proftemèrent à terre, et attendirent leur fupplice; on leur pardonna. Il s'en retournèrent à Mofcou en béniffant leurs maîtres, et prêts fans le favoir à renouveler tous leurs attentats à la première occafion.

Après ces convulfions l'Etat reprit un extérieur tranquille; *Sophie* eut toujours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à fon incapacité, et tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter fa puiffance, elle la partagea avec le prince *Bafile Gallitzin*, qu'elle fit généraliffime, adminiftrateur de l'Etat et garde des fceaux; homme fupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans

cette cour orageuſe, poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun ruſſe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, poſſédant même la langue latine preſque totalement ignorée en Ruſſie; homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiècle, et capable de changer la Ruſſie s'il en avait eu le temps et le pouvoir comme il en avait la volonté. C'eſt l'éloge que fait de lui *la Neuville*, envoyé pour lors de la Pologne en Ruſſie; et les éloges des étrangers ſont moins ſuſpects.

Ce miniſtre contint la milice des ſtrélitz en diſtribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Caſan, en Sibérie. C'eſt ſous ſon adminiſtration que la Pologne, long-temps rivale de la Ruſſie, céda, en 1686, toutes ſes prétentions ſur les grandes provinces de Smolensko et de l'Ukraine. C'eſt lui qui le premier fit envoyer, en 1687, une ambaſſade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute ſa gloire par les conquêtes et les nouveaux établiſſemens de *Louis XIV*, par ſa magnificence et ſur-tout par la perfection des arts, ſans leſquels on n'a que de la grandeur et point de gloire véritable. La France n'avait eu encore aucune correſpondance avec la Ruſſie, on ne la connaiſſait pas; et l'académie des inſcriptions célébra par une médaille cette ambaſſade, comme ſi elle fût venue des Indes: mais, malgré la médaille, l'ambaſſadeur *Dolgorouki* échoua; il eſſuya même de violens dégoûts par la conduite de ſes domeſtiques: on eût mieux fait de tolérer leurs fautes; mais la cour de *Louis XIV* ne pouvait prévoir alors que la Ruſſie et la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au dedans, toujours resserré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne sa nouvelle alliée, continuellement en alarmes vers la Tartarie Crimée, et en mésintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, et ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encore à une administration vigoureuse et régulière, c'est que le kan des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée est cette même Chersonèse taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs et plus encore par leurs fables; contrée fertile et toujours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers kans qui s'appelaient *crim* avant les conquêtes
1687. des enfans de *Gengis*. C'est pour s'affranchir et se
1688. venger de la honte d'un tel tribut que le premier ministre *Gallitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui; point de discipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier; une milice, à la vérité, endurcie au travail et à la disette, mais une profusion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions et des vivres dans des pays dévastés et dans des déserts, nuisit aux entreprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes sur la rivière de Samare sans magasins. *Gallitzin* fit dans ces déserts ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs: il employa

trente mille hommes à bâtir ſur la Samare une ville qui pût ſervir d'entrepôt pour la campagne prochaine ; elle fut commencée dès cette année, et achevée en trois mois, l'année ſuivante, toute de bois, à la vérité, avec deux maiſons de briques et des remparts de gazon, mais munie d'artillerie et en état de défenſe.

C'eſt tout ce qui ſe fit de ſingulier dans cette expédition ruineuſe. Cependant *Sophie* régnait : *Ivan* n'avait que le nom de czar ; et *Pierre*, âgé de dix-ſept ans, avait déjà le courage de l'être. L'envoyé de Pologne, *la Neuville*, réſidant alors à Moſcou, et témoin oculaire de ce qui ſe paſſa, prétend que *Sophie* et *Gallitzin* engagèrent le nouveau chef des ſtrélitz à leur ſacrifier leur jeune czar : il paraît au moins que ſix cents de ces ſtrélitz devaient s'emparer de ſa perſonne. Les mémoires ſecrets que la cour de Ruſſie m'a confiés aſſurent que le parti était près de tuer *Pierre I* : le coup allait être porté, et la Ruſſie était privée à jamais de la nouvelle exiſtence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encore obligé de ſe ſauver au couvent de la Trinité, refuge ordinaire de la cour menacée de la ſoldateſque. Là il convoque les boyards de ſon parti, aſſemble une milice, fait parler aux capitaines des ſtrélitz, appelle à lui quelques allemands établis dans Moſcou depuis long-temps, tous attachés à ſa perſonne, parce qu'il favoriſait déjà les étrangers. *Sophie* et *Ivan*, reſtés dans Moſcou, conjurent le corps des ſtrélitz de leur demeurer fidèle ; mais la cauſe de *Pierre*, qui ſe plaint d'un attentat médité contre ſa perſonne et contre ſa mère, l'emporte ſur celle d'une princeſſe et d'un czar dont le ſeul aſpect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une

févérité à laquelle le pays était alors auffi accoutumé qu'aux attentats : quelques-uns furent décapités, après avoir éprouvé le fupplice du knout ou des batoques. Le chef des ftrélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on foupçonnait. Le prince *Gallitzin*, qui avait un de fes parens auprès du czar *Pierre*, obtint la vie ; mais, dépouillé de tous fes biens qui étaient immenfes, il fut relégué fur le chemin d'Archangel. *La Neuville*, préfent à toute cette cataftrophe, dit qu'on prononça la fentence à *Gallitzin* en ces termes : *Il t'eft ordonné par le très-clément czar de te rendre à Karga, ville fous le pôle, et d'y refter le refte de tes jours. La bonté extrême de fa majefté t'accorde trois fous par jour.*

Il n'y a point de ville fous le pôle. Karga eft au foixante et deuxième degré de latitude, fix degrés et demi feulement plus au nord que Mofcou. Celui qui aurait prononcé cette fentence eût été mauvais géographe : on prétend que *la Neuville* a été trompé par un rapport infidèle.

1689. Enfin la princeffe *Sophie* fut reconduite dans fon monaftère de Mofcou, après avoir régné long-temps : ce changement était un affez grand fupplice.

De ce moment *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir fon nom dans les actes publics; il mena une vie privée, et mourut en 1696.

CHAPITRE.

CHAPITRE VI.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIERRE LE GRAND avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices et à tous les travaux; son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talens; et cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre et à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie: l'intérêt de la princesse *Sophie* avait été sur-tout de le laisser dans l'ignorance, et de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume et son rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, et il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel *Lapuchin*; mais étant En juin
jeune, et n'ayant eu pendant quelque temps d'autre 1689.
prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers attirés à Moscou par le ministre *Gallitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur: cependant, malgré les mauvais exemples, et même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire et au gouvernement:

on devait déjà reconnaître en lui le germe d'un grand homme.

On s'attendait encore moins qu'un prince qui était faifi d'un effroi machinal, qui allait jufqu'à la fueur froide et à des convulfions, quand il fallait paffer un ruiffeau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en fe jetant dans l'eau malgré fon horreur pour cet élément; l'averfion fe changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le fefait rougir. Il apprit de lui-même, et prefque fans maîtres, affez d'allemand et de hollandais pour s'expliquer, et pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands et les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis; puifque les uns exerçaient déjà dans Mofcou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans fon empire, et les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus néceffaire.

Telles étaient fes difpofitions malgré les penchans de fa jeuneffe. Cependant il avait toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des ftrélitz à réprimer, et une guerre prefque continuelle contre les Tartares de la Crimée à foutenir. Cette guerre avait fini, en 1689, par une trève qui ne dura que peu de temps.

Dans cet intervalle *Pierre* fe fortifia dans le deffein d'appeler les arts dans fa patrie.

Son père *Alexis* avait eu déjà les mêmes vues; mais ni la fortune ni le temps ne le fecondèrent: il tranfmit fon génie à fon fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais

le (*t*) conftructeur *Bothler*, patron de vaiffeau, avec des charpentiers et des matelots, qui bâtirent fur la Volga une grande frégate et un yacht : ils defcendirent le fleuve jufqu'à Aftracan : on devait les employer avec des navires qu'on allait conftruire pour trafiquer avantageufement avec la Perfe par la mer Cafpienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Rafin*. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conferver pour fon intérêt; il maffacra le capitaine ; le refte de l'équipage fe fauva en Perfe, et de là gagna les terres de la compagnie hollandaife des Indes. Un maître charpentier, bon conftructeur, refta dans la Ruffie, et y fut long-temps ignoré.

Un jour *Pierre*, fe promenant à Ifmaël-of, une des maifons de plaifance de fon aïeul, aperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe anglaife qu'on avait abfolument abandonnée : il demanda à l'allemand *Timmerman*, fon maître de mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conftruit que ceux qu il avait vus fur la Moska ? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles et à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve ; mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même conftructeur *Brant;* il était retiré à Mofcou : il mit en état la chaloupe, et la fit voguer fur la rivière d'Yauza qui baigne les faubourgs de la ville.

Pierre fit tranfporter fa chaloupe fur un grand lac dans le voifinage du monaftère de la Trinité ; il fit bâtir par *Brant* deux frégates et trois yachts, et en fut lui-même le pilote. Enfin long-temps après, en 1694, il alla

(*t*) Memoires de Péteribourg et de Mofcou.

à Archangel, et ayant fait conftruire un petit vaiffeau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua fur la mer Glaciale qu'aucun fouverain ne vit jamais avant lui : il était efcorté d'un vaiffeau de guerre hollandais commandé par le capitaine *Jolfon*, et fuivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déjà il apprenait la manœuvre, et malgré l'empreffement des courtifans à imiter leur maître, il était le feul qui l'apprît.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées et difciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers effais de marine fur un lac, avant fon voyage d'Archangel, femblèrent feulement des amufemens de l'enfance d'un homme de génie ; et fes premières tentatives pour former des troupes ne parurent auffi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie ;* et fi l'on eût foupçonné ce jeu d'être férieux, il eût pu lui être funefte.

Il donna fa confiance à un étranger ; c'eft ce célèbre *le Fort*, d'une noble et ancienne famille de Piémont, tranfplantée depuis près de deux fiècles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui feul a rendu confidérable cette ville autrefois connue uniquement par la controverfe.

Son génie, qui le portait à de plus grandes chofes, le fit quitter la maifon paternelle dès l'âge de quatorze ans ; il fervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marfeille ; de là il paffa en Hollande, fervit quelque temps volontaire, et fut bleffé au fiége de Grave fur la Meufe, ville affez forte que le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reprit fur *Louis XIV*, en 1674. Cherchant enfuite fon avancement par-tout

où l'efpérance le guidait, il s'embarqua, en 1675, avec un colonel allemand nommé *Verftin*, qui s'était fait donner par le czar *Alexis*, père de *Pierre*, une commiffion de lever quelques foldats dans les Pays-Bas, et de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva après avoir effuyé tous les périls de la mer, le czar *Alexis* n'était plus; le gouvernement avait changé; la Ruffie était troublée; le gouverneur d'Archangel laiffa long-temps *Verftin*, *le Fort* et toute fa troupe dans la plus grande misère, et les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie: chacun fe fauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Mofcou, et fe préfenta au réfident de Danemarck, nommé de *Horn*, qui le fit fon fecrétaire; il y apprit la langue ruffe; quelque temps après il trouva le moyen d'être préfenté au czar *Pierre*. L'aîné *Ivan* n'était pas ce qu'il lui fallait; *Pierre* le goûta, et lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *le Fort* avait-il fervi; il n'était point favant; il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; fa conformité avec le czar était de devoir tout à fon génie: il favait d'ailleurs le hollandais et l'allemand que *Pierre* apprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à fes deffeins. Tout le rendit agréable à *Pierre*; il s'attacha à lui; les plaifirs commencèrent fa faveur, et les talens la confirmèrent: il fut confident du plus dangereux deffein que pût former un czar, celui de fe mettre en état de caffer un jour fans péril la milice féditieufe et barbare des ftrélitz. Il en avait coûté la vie au grand fultan ou padisha *Ofman*, pour avoir voulu réformer les janiffaires. *Pierre*, tout jeune qu'il était, s'y prit

avec plus d'adreſſe qu'*Oſman*. Il forma d'abord dans ſa maiſon de campagne, Préobazinsky, une compagnie de cinquante de ſes plus jeunes domeſtiques; quelques enfans de boyards furent choiſis pour en être officiers: mais, pour apprendre à ces boyards une ſubordination qu'ils ne connaiſſaient pas, il les fit paſſer par tous les grades, et lui-même en donna l'exemple, ſervant d'abord comme tambour, enſuite ſoldat, ſergent et lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile : les Ruſſes avaient toujours fait la guerre comme nous la feſions du temps du gouvernement féodal, lorſque des ſeigneurs ſans expérience menaient au combat des vaſſaux ſans diſcipline et mal armés ; méthode barbare, ſuffiſante contre des armées pareilles, impuiſſante contre des troupes régulières.

Cette compagnie, formée par le ſeul *Pierre*, fut bientôt nombreuſe, et devint depuis le régiment des gardes préobazinsky. Une autre compagnie formée ſur ce modèle devint l'autre régiment des gardes ſemenousky.

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes ſur lequel on pouvait compter, formé par le général *Gordon*, écoſſais, et compoſé preſque tout entier d'étrangers. *Le Fort*, qui avait porté les armes peu de de temps, mais qui était capable de tout, ſe chargea de lever un régiment de douze mille hommes, et il en vint à bout; cinq colonels furent établis ſous lui; il ſe vit tout d'un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les ſtrélitz, autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer, (*u*) et ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes et ſes ſuites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'eſt que le tiers de cette armée, appelée régiment, fut compoſé de français réfugiés. *Le Fort* exerça ſa nouvelle troupe, comme s'il n'avait jamais eu d'autre profeſſion.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'uſage commençait à s'introduire en temps de paix. On conſtruiſit un fort, qu'une partie de ſes nouvelles troupes devait défendre, et que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp et les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, (*x*) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des ſoldats de tués et beaucoup de bleſſés. *Le Fort*, qui commandait l'attaque, reçut une bleſſure conſidérable. Ces jeux ſanglans devaient aguerrir les troupes; cependant il fallut de longs travaux, et même de longs malheurs pour en venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerrières aux ſoins qu'il ſe donnait pour la marine; et comme il avait fait *le Fort* général de terre ſans qu'il eût encore commandé, il le fit amiral ſans qu'il eût jamais conduit un vaiſſeau: mais il le voyait digne de l'un et de l'autre. Il eſt vrai que cet amiral était ſans flotte, et que ce général n'avait d'armée que ſon régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boyards qui amenaient à l'armée les milices de leurs payſans: c'était le véritable

(*u*) Manuſcrits du général *le Fort*.

(*x*) *Ibidem*.

gouvernement des Francs, des Huns, des Goths et des Vandales, peuples vainqueurs de l'empire romain dans sa décadence, et qui eussent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral *le Fort* n'eut pas tout à fait un vain titre; il fit construire par des hollandais et des vénitiens des barques longues, et même deux vaisseaux d'environ trente pièces de canon, à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs; ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, et tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvelaient tous les jours. Le czar avait à choisir, en 1689, entre la Turquie, la Suède et la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, et quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE VII.

Congrès et traité avec les Chinois. (*y*)

On doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'empire chinois et de l'empire russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, et qu'on a laissé loin au midi cent hordes de tartares, calmouks blancs, calmouks noirs, monguls mahométans, monguls nommés idolâtres, on avance vers le cent trentième

(*y*) Tiré des mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg et des lettres rapportées dans l'histoire de la Chine compilée par du *Halde*.

degré de longitude, et au cinquante-deuxième de latitude fur le fleuve d'Àmur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve eft une grande chaîne de montagnes qui s'étend jufqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve, qui coule, l'efpace de cinq cents lieues, dans la Sibérie et dans la Tartarie chinoife, va fe perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On affure qu'à fon embouchure dans cette mer on pêche quelquefois un poiffon monftrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, et dont la mâchoire eft d'un ivoire plus dur et plus parfait. On prétend que cet ivoire fefait autrefois un objet de commerce, qu'on le tranfportait par la Sibérie, et que c'eft la raifon pour laquelle on en trouve encore plufieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'eft cet ivoire foffile dont nous avons déjà parlé; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphans en Sibérie, que des tartares vainqueurs des Indes amenèrent dans la Sibérie plufieurs de ces animaux dont les os fe font confervés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour eft nommé le fleuve Noir par les Tartares mantchoux, et le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était (1) dans ces pays fi long-temps inconnus que la Chine et la Ruffie fe difputaient les limites de leurs empires. La Ruffie poffédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hoftilités entre les Chinois et les Ruffes, au fujet de ces forts : enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts ; l'empereur

(1) Mémoires des jéfuites *Pereira* et *Gerbillon*.

Cam-hi préféra la paix et le commerce à une guerre inutile. Il envoya fept ambaffadeurs à Nipchou, l'un de ces établiffemens. Ces ambaffadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur efcorte. C'était-là le fafte afiatique; mais ce qui eft très-remarquable, c'eft qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire d'une ambaffade vers une autre puiffance : ce qui eft encore unique, c'eft que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois fubjugués par les Tartares, qui les attaquèrent et qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt fubjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes fans aucun traité. Ainfi cette nation fi renommée pour la morale ne connaiffait point ce que nous appelons *droit des gens*, c'eft-à-dire, ces règles incertaines de la guerre et de la paix, ces droits des miniftres publics, ces formules de traités, les obligations qui en réfultent, les difputes fur la préféance et le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Ruffes au milieu des déferts? Deux jéfuites, l'un portugais, nommé *Pereira*, l'autre français, nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les ambaffadeurs chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, et furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en latin avec un allemand de l'ambaffade ruffe, qui favait cette langue. Le chef de l'ambaffade ruffe était *Gallovin*, gouverneur de Sibérie; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, et par-là donna une noble idée de fon empire à ceux qui s'étaient crus les feuls puiffans fur la terre. Les deux

jésuites réglèrent les limites des deux dominations ; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites ; on jura une paix éternelle ; et après quelques contestations, les Russes et les Chinois la jurèrent (*aa*) au nom du même Dieu en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la pensée secrète de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule, commune à des chinois et à des chrétiens, peut faire connaître deux choses importantes ; la première que le gouvernement chinois n'est ni athée ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires ; la seconde, que tous les peuples qui cultivent leur raison reconnaissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura ; et les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On observa un autre usage des nations asiatiques et des premiers âges du monde connu ; le traité fut gravé sur deux gros marbres qui furent posés pour servir de bornes aux deux empires. Trois ans après, le czar envoya le danois *Ilbrand Ide*

(*aa*) 1689, 8 septembre, n. st. Mémoires de la Chine ; les colonnes ne furent point élevées, si l'on en croit l'auteur de la nouvelle histoire de Russie.

en ambaſſade à la Chine, et le commerce établi a ſubſiſté depuis avec avantage jusqu'à une rupture entre la Ruſſie et la Chine, en 1722; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE VIII.

EXPEDITION VERS LES PALUS-MÉOTIDES. CONQUÊTE D'AZOPH.

Le czar envoie des jeunes gens s'inſtruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas ſi aiſé d'avoir la paix avec les Turcs: le temps même paraiſſait venu de s'élever ſur leurs ruines. Veniſe, accablée par eux, commençait à ſe relever. Le même *Moroſini*, qui avait rendu Candie aux Turcs, leur prenait le Péloponèſe; et cette conquête lui mérita le ſurnom de *péloponéſiaque*, honneur qui rappelait le temps de la république romaine. L'empereur d'Allemagne, *Léopold*, avait quelques ſuccès contre l'empire turc en Hongrie; et les Polonais repouſſaient au moins les courſes des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonſtances pour aguerrir ſes troupes, et pour ſe donner, s'il pouvait, l'empire de la mer Noire. Le général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Azoph, avec ſon grand régiment de

cinq mille hommes; le général *le Fort* avec le ſien de douze mille, un corps de ſtrélitz commandé par *Sheremeto* (*bb*) et *Shein*, originaires de Pruſſe, un corps de coſaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition. 1694.

Cette grande armée s'avance ſous les ordres du maréchal *Sheremeto*, au commencement de l'été 1695, vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, et à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-temps apprendre avant de commander. Pendant la marche on prit d'aſſaut deux tours que les Turcs avaient bâties ſur les deux bords du fleuve.

L'entrepriſe était difficile; la place, aſſez bien fortifiée, était défendue par une garniſon nombreuſe. Des barques longues, ſemblables aux ſaïques turques, conſtruites par des vénitiens, et deux petits vaiſſeaux de guerre hollandais, ſortis de la Véroniſe, ne furent pas aſſez tôt prêts, et ne purent entrer dans la mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obſtacles. Les Ruſſes n'avaient point encore fait de ſiége régulier. Cet eſſai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob*, natif de Dantzick, dirigeait l'artillerie ſous le commandement du général *Shein*; car on n'avait guère que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs, comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des batoques par ſon général *Shein*, pruſſien. Le commandement alors ſemblait affermi par ces rigueurs. Les Ruſſes s'y

(*bb*) *Sheremetow* ou *Sheremetof*, ou ſuivant une autre orthographe *Czeremetoff*.

foumettaient, malgré leur penchant pour les féditions, et après ces châtimens ils fervaient comme à l'ordinaire. Le dantzickois penfait autrement ; il voulut fe venger ; il encloua le canon, fe jeta dans Azoph, embraffa la religion mufulmane, et défendit la place avec fuccès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Ruffie eft préférable aux anciennes cruautés, et retient mieux dans le devoir les hommes qui, avec une éducation heureufe, ont pris des fentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors néceffaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice *Elifabeth* a achevé, par la clémence, l'ouvrage que fon père commença par les lois. Cette indulgence a été même pouffée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'hiftoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant fon règne perfonne ne ferait puni de mort, et a tenu fa promeffe. Elle eft la première fouveraine qui ait ainfi refpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics ; leurs châtimens font devenus utiles à l'Etat : inftitution non moins fage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne fait que tuer un criminel avec appareil, fans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreffion peut-être fur des méchans, pour la plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment et d'un travail pénible qui renaiffent tous les jours.

Pour revenir au fiége d'Azoph, foutenu déformais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un affaut, et après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le fiége.

La conſtance dans toute entrepriſe formait le caractère de *Pierre*. Il conduiſit une armée plus conſidérable encore devant Azoph, au printemps de 1676. Le czar *Ivan* ſon frère venait de mourir. Quoique ſon autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienſéances. Les dépenſes de la maiſon d'*Ivan* retournaient, par ſa mort, à l'entretien de l'armée ; c'était un ſecours pour un Etat qui n'avait pas alors d'auſſi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'empereur *Léopold*, aux états généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à ſa ſolde des calmouks dont la cavalerie eſt très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le ſuccès le plus flatteur pour le czar fut celui de ſa petite flotte, qui fut enfin complète et bien gouvernée. Elle battit les ſaïques turques envoyées de Conſtantinople, et en prit quelques-unes. Le ſiége fut pouſſé régulièrement par tranchées, non pas tout à fait ſelon notre méthode ; les tranchées étaient trois fois plus profondes, et les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les aſſiégés rendirent la place, le 28e 1696.
juillet, n. ſt., ſans aucun honneur de la guerre, ſans emporter ni armes ni munitions, et ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux aſſiégeans.

Le czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creuſant un port capable de contenir les plus gros vaiſſeaux, ſe rendre maître du détroit de Caffa, de ce Boſphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laiſſa

trente-deux faïques armées devant Azoph, (*cc*) et prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaiſſeaux de ſoixante pièces de canon, et de quarante et un, portant depuis trente jufqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands ſeigneurs, les plus riches négocians contribuaſſent à cet armement: et croyant que les biens des eccléſiaſtiques devaient ſervir à la cauſe commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il feſait pour l'honneur de ſa patrie et pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par des coſaques des bateaux légers auxquels ils ſont accoutumés, et qui peuvent côtoyer aiſément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté ſur les Palus-Méotides. Le projet était de chaſſer pour jamais les Tartares et les Turcs de la Crimée, et d'établir enſuite un grand commerce aiſé et libre avec la Perſe par la Géorgie. C'eſt le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, et dans cette Cherſonèſe taurique que le czar ſemblait devoir ſoumettre.

Vainqueur des Turcs et des Tartares, il voulut accoutumer ſon peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moſcou ſon armée ſous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice et de tout ce qui put embellir cette fête. Les ſoldats qui avaient combattu ſur les faïques vénitiennes contre les Turcs, et qui formaient une troupe ſéparée, marchèrent les premiers. Le maréchal *Sheremeto*, les généraux *Gordon*

(*cc*) Mémoires de *le Fort*.

et

et *Shein*, l'amiral *le Fort*, les autres officiers généraux précédèrent dans cette pompe le souverain, qui disait n'avoir point encore de rang dans l'armée, et qui, par cet exemple, voulait faire sentir à toute la noblesse qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe semblait tenir en quelque chose des anciens Romains ; il leur ressembla sur-tout en ce que les triomphateurs exposaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, et les livraient quelquefois à la mort : les esclaves faits dans cette expédition suivaient l'armée ; et ce *Jacob* qui l'avait trahi était mené dans un chariot sur lequel on avait dressé une potence, à laquelle il fut ensuite attaché après avoir souffert le supplice de la roue.

On frappa alors la première médaille en Russie. La légende russe est remarquable : *Pierre I, empereur de Moscovie, toujours auguste*, Sur le revers est Azoph avec ces mots : *vainqueur par les flammes et les eaux.*

Pierre était affligé dans ce succès de ne voir ses vaisseaux et ses galères de la mer d'Azoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encore autant d'envie d'avoir un port sur la mer Baltique que sur le Pont-Euxin.

Il envoya, au mois de mars 1697, soixante jeunes russes du régiment de *le Fort* en Italie, la plupart à Venise, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine et la construction des galères ; il en fit partir quarante autres (*dd*) pour s'instruire en Hollande de la fabrique et de la manœuvre des grands vaisseaux : d'autres furent envoyés en Allemagne,

(*dd*) Manuscrits du général *le Fort.*

pour servir dans les armées de terre, et pour se former à la discipline allemande. Enfin il résolut de s'éloigner quelques années de ses Etats, dans le dessein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait résister au violent désir de s'instruire par ses yeux, et même par ses mains, de la marine et des arts qu'il voulait établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise et à Rome. Il n'y eut que la France et l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan; l'Espagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés, et la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faste, et que la hauteur de *Louis XIV*, qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la simplicité avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France et avec Rome. Il se souvenait encore avec quelque dépit du peu d'égard que *Louis XIV* avait eu pour l'ambassade de 1687, qui n'eut pas autant de succès que de célébrité; et enfin il prenait déjà le parti d'*Auguste*, électeur de Saxe, à qui le prince de *Conti* disputait la couronne de Pologne.

CHAPITRE IX.

Voyage de Pierre le grand.

Le deſſein étant pris de voir tant d'Etats et tant de cours, en ſimple particulier, il ſe mit lui-même à la ſuite de trois ambaſſadeurs, comme il s'était mis à la ſuite de ſes généraux, à ſon entrée triomphante dans Moſcou.

(*ee*) Les trois ambaſſadeurs étaient le général *le Fort*, le boyard *Alexis Gollovin*, commiſſaire général des guerres et gouverneur de la Sibérie, le même qui avait ſigné le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine ſur les frontières de cet empire, et *Vonitſin*, diak ou ſecrétaire d'Etat, long-temps employé dans les cours étrangères. Quatre premiers ſecrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambaſſadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment préobazinsky, compoſaient la ſuite principale de cette ambaſſade ; il y avait en tout deux cents perſonnes : et le czar, ſe réſervant pour tous domeſtiques un valet de chambre, un homme de livrée et un nain, ſe confondait dans la foule. C'était une choſe inouie dans l'hiſtoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ſes royaumes pour mieux régner. Sa victoire ſur les Turcs et les Tartares, l'éclat de ſon entrée triomphante à Moſcou, les nombreuſes

(*ee*) Mémoires de Pétersbourg et Mémoires de *le Fort*.

troupes étrangères affectionnées à ſon ſervice, la mort d'*Ivan*, ſon frère, la clôture de la princeſſe *Sophie*, et plus encore le reſpect général pour ſa perſonne, devaient lui répondre de la tranquillité de ſes Etats pendant ſon abſence. Il confia la régence au boyard *Strechnef* et au knès *Romadonoski*, leſquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boyards.

Les troupes formées par le général *Gordon* reſtèrent à Moſcou pour aſſurer la tranquillité de la capitale. Les ſtrélitz, qui pouvaient la troubler, furent diſtribués ſur les frontières de la Crimée, pour conſerver la conquête d'Azoph, et pour réprimer les incurſions des Tartares. Ayant ainſi pourvu à tout, il ſe livrait à ſon ardeur de voyager et de s'inſtruire.

Ce voyage ayant été l'occaſion ou le prétexte de la ſanglante guerre qui traverſa ſi long-temps le czar dans tous ſes grands projets, et enfin les ſeconda; qui détrôna le roi de Pologne, *Auguſte*; donna la couronne à *Staniſlas*, et la lui ôta; qui fit du roi de Suède, *Charles XII*, le premier des conquérans pendant neuf années, et le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il eſt néceſſaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de repréſenter ici en quelle ſituation était alors l'Europe.

Le ſultan *Muſtapha II* régnait en Turquie. Sa faible adminiſtration ne feſait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne, *Léopold*, dont les armes étaient heureuſes en Hongrie, ni contre le czar qui venait de lui enlever Azoph, et qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Veniſe qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèſe.

Jean Sobieski, roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Choczin, et par la délivrance de Vienne était mort, le 17 juin 1696; et cette couronne était déjà difputée par *Augufte*, électeur de Saxe, qui l'emporta, et par *Armand*, prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suède venait de perdre, et regrettait peu *Charles XI*, premier fouverain véritablement abfolu Avril 1697. dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, et avec lequel s'eft éteint le defpotifme. Il laiffait fur le trône *Charles XII*, fon fils, âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir fur le golfe de Finlande et vers la Livonie. Ce n'était pas affez d'inquiéter les Turcs fur la mer Noire; des établiffemens fur les Palus-Méotides et vers la mer Cafpienne ne fuffifaient pas à fes projets de marine, de commerce et de puiffance; la gloire même, que tout réformateur défire ardemment, n'était ni en Perfe ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternife les grands talens en tout genre. Enfin *Pierre* ne voulait introduire dans fes Etats ni les mœurs turques, ni les perfanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie et avec la France, ayant pour fes alliés l'Efpagne, l'Angleterre et la Hollande contre le feul *Louis XIV*, était prête à conclure la paix, et les plénipotentiaires étaient déjà affemblés au château de Ryfvick, auprès de la Haie.

Ce fut dans ces circonftances que *Pierre* et fon ambaffade prirent leur route, au mois d'avril 1697, par la grande Novogorod. De là on voyagea par

l'Eſtonie et par la Livonie, provinces autrefois conteſtées entre les Ruſſes, les Suédois et les Polonais, et acquiſes enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la ſituation de Riga ſa capitale, pouvaient tenter le czar; il eut du moins la curioſité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'*Alberg*, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage; il lui refuſa cette ſatisfaction, et parut témoigner peu d'égard pour l'ambaſſade. Cette conduite ne ſervit pas à refroidir dans le cœur du czar le déſir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Pruſſe brandebourgeoiſe, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Pruſſe polonaiſe avait été compriſe dans la Sarmatie d'Europe; la brandebourgeoiſe était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui ſe fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle et ruineuſe. Il ſe piqua de recevoir l'ambaſſade dans ſa ville de Kœnigsberg avec un faſte royal. On ſe fit de part et d'autre les préſens les plus magnifiques. Le contraſte de la parure françaiſe que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes aſiatiques des Ruſſes, leurs bonnets rehauſſés de perles et de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet ſingulier. Le czar était vêtu à l'allemande. Un prince de Géorgie qui était avec lui, vêtu à la mode des Perſans, étalait une autre ſorte de magnificence : c'eſt le même qui fut pris à la journée de Nerva, et qui eſt mort en Suède.

Pierre mépriſait tout ce faſte; il eût été à déſirer qu'il eût également mépriſé ces plaiſirs de table dans

lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. (*ff*) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son favori *le Fort;* mais il témoigna autant de regret de cet emportement passager qu'*Alexandre* en eut du meurtre de *Clytus.* Il demanda pardon à *le Fort :* il disait qu'il voulait réformer sa nation, et qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. Le général *le Fort*, dans son manuscrit, loue encore plus le fond du caractère du czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'ambassade passe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déjà puissante, mais non pas aussi opulente et aussi sociable qu'elle l'est devenue depuis. On tourne vers Minden ; on passe la Vestphalie, et enfin on arrive par Clèves dans Amsterdam.

Le czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambassade ; il logea d'abord dans la maison de la compagnie des Indes, mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche et plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau, et à le munir de tous ses

(*ff*) Mémoires manuscrits de *le Fort.*

agrès, et cette quantité incroyable de magafins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le czar commença par acheter une barque à laquelle il fit de fes mains un mât brifé; enfuite il travailla à toutes les parties de la conftruction d'un vaiffeau, menant la même vie que les artifans de Sardam, s'habillant, fe nourriffant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieufe borde le village, et dans lefquels on fcie le fapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il fe fit infcrire dans le nombre des charpentiers fous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appelait communément *maître Pierre*, (*Peterbas*) et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un fouverain pour compagnon, s'y acoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas et la hache, on lui confirma la nouvelle de la fciffion de la Pologne, et de la double nomination de l'électeur *Augufte* et du prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit auffitôt trente mille hommes au roi *Augufte*. Il donnait de fon attelier des ordres à fon armée d'Ukraine affemblée contre les Turcs.

Juillet 1696. Ses troupes, commandées par le général *Shein* et par le prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Azoph fur les Tartares, et même fur un corps de janiffaires que le fultan *Muftapha* leur avait envoyé. Pour lui il perfiftait à s'inftruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amfterdam travailler chez le célèbre anatomifte *Ruyfch*; il fefait des opérations de chirurgie, qui, en un befoin, pouvaient le rendre utile à fes officiers ou à lui-même.

Il s'inſtruiſait de la phyſique naturelle dans la maiſon du bourgmeſtre *Vitſen*, citoyen recommandable à jamais par ſon patriotiſme, et par l'emploi de ſes richeſſes immenſes qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaiſſeaux à ſes dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne ſuſpendit ſes travaux que pour aller voir ſans cérémonie, à Utrecht et à la Haie, *Guillaume*, roi d'Angleterre et ſtathouder des Provinces-Unies. Le général *le Fort* était ſeul en tiers avec les deux monarques. Il aſſiſta enſuite à la cérémonie de l'entrée de ſes ambaſſadeurs et à leur audience; ils préſentèrent en ſon nom aux députés des Etats ſix cents des plus belles martres zibelines; et les Etats, outre le préſent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or et d'une médaille, leur donnèrent trois carroſſes magnifiques. Ils reçurent les premières viſites de tous les ambaſſadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Ryſvick, excepté des Français à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-ſeulement parce que le czar prenait le parti du roi *Auguſte* contre le prince de *Conti*, mais parce que le roi *Guillaume*, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amſterdam, il y reprit ſes premières occupations, et acheva de ſes mains un vaiſſeau de ſoixante pièces de canon qu'il avait commencé, et qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port ſur les mers de l'Océan. Non-ſeulement il ſeſait engager à ſon ſervice des réfugiés français, des

fuiffes, des allemands, mais il fefait partir des artifans de toute efpèce pour Mofcou, et n'envoyait que ceux qu'il avait vu travailler lui-même. Il eft très-peu de métiers et d'arts qu'il n'approfondît dans les détails : il fe plaifait fur-tout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hafard toutes les pofitions des villes et des fleuves de fes Etats peu connus On a confervé la carte fur laquelle il traça la communication de la mer Cafpienne et de la mer Noire, qu'il avait déjà projetée, et dont il avait chargé un ingénieur allemand, nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan et de la Méditerranée exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Azoph et la Cafpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établiffemens dans ce pays lui paraiffaient d'autant plus convenables que fes fuccès lui donnaient de nouvelles efpérances.

11 augufte 1697. Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares affez près d'Azoph, et même quelques mois après elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons *Précop*. Ce fuccès fervit à le faire refpecter davantage de ceux qui blâmaient un fouverain d'avoir quitté fes Etats pour exercer des métiers dans Amfterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne fouffraient pas des travaux du philofophe voyageur et artifan.

Il continua dans Amfterdam fes occupations ordinaires de conftructeur de vaiffeaux, d'ingénieur, de géographe, de phyficien pratique, jufqu'au milieu de janvier 1698, et alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la fuite de fa propre ambaffade.

Le roi *Guillaume* lui envoya fon yacht et deux

vaiſſeaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était preſcrite dans Amſterdam, et dans Sardam. Il ſe logea près du grand chantier à Deptford, et ne s'occupa guère qu'à s'inſtruire. Les conſtructeurs hollandais ne lui avaient enſeigné que leur méthode et leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre ; les vaiſſeaux s'y bâtiſſaient ſuivant des proportions mathématiques. Il ſe perfectionna dans cette ſcience, et bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla ſelon la méthode anglaiſe à la conſtruction d'un vaiſſeau, qui ſe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déjà perfectionné à Londres, attira ſon attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur *Perri*, qui le ſuivit de Londres en Ruſſie, dit que depuis la fonderie des canons juſqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obſervât, et auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver ſon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artiſans il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé ſi aiſément à Amſterdam, des mathématiciens. *Ferguſſon*, écoſſais, bon géomètre, ſe mit à ſon ſervice : c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante et fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous ſervons que par les arabes, au

neuvième siècle ; l'empire de Russie ne les a reçus que mille ans après : c'est le sort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent *Fergusson*, et ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il observait et calculait les éclipses avec *Fergusson*. L'ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que *Pierre* s'était instruit dans l'astronomie : il connaissait bien les mouvemens des corps célestes, et même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, et avant le grand *Newton* si inconnue, par laquelle toutes les planètes pèsent les unes sur les autres, et qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissait de tourbillons chimériques, et que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de son côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluses. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caspienne et la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête desquels se mit le marquis de *Carmarthen* amiral, lui donnèrent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le patriarche, par une sévérité mal entendue, avait proscrit cet objet de commerce; l'Eglise russe défendait le tabac comme un péché. *Pierre*, mieux instruit, et qui parmi tous les changemens projetés méditait la réforme de l'Eglise, introduisit ce commerce dans ses Etats.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, et qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hollande, nommé le *royal tranſport*, auſſi bien conſtruit que magnifique. *Pierre* retourna ſur ce vaiſſeau en Hollande, à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaiſſeau de guerre, vingt-cinq patrons de vaiſſeau, nommés auſſi capitaines, quarante lieutenans, trente chirurgiens, deux cents cinquante canonniers, et plus de trois cents artiſans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre paſſa de Hollande à Archangel ſur le *royal tranſport*, et de là fut répandue dans les endroits où leurs ſervices étaient néceſſaires. Ceux qui furent engagés à Amſterdam prirent la route de Nerva qui appartenait à la Suède.

Pendant qu'il feſait ainſi tranſporter les arts d'Angleterre et de Hollande dans ſon pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome et en Italie engageaient auſſi quelques artiſtes. Son général *Sheremetof*, qui était à la tête de ſon ambaſſade en Italie, allait de Rome à Naples, à Veniſe, à Malthe; et le czar paſſa à Vienne avec les autres ambaſſadeurs. Il avait à voir la diſcipline guerrière des Allemands après les flottes anglaiſes et les atteliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'inſtruction. L'empereur était l'allié néceſſaire du czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognito. Les deux monarques

s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans ſon ſéjour à Vienne que l'ancienne fête de l'*hôte* et de l'*hôteſſe*, que *Léopold* renouvela pour lui, et qui n'avait point été en uſage pendant ſon règne. Cette fête, qui ſe nomme *Wurtchafft*, ſe célèbre de cette manière. L'empereur eſt l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des Romains, les archiducs, les archiducheſſes ſont d'ordinaire les aides, et reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays ; ceux qui ſont appelés à la fête tirent au ſort des billets. Sur chacun eſt écrit le nom de la nation et de la condition qu'on doit repréſenter. L'un a un billet de mandarin chinois ; l'autre de mirza tartare, de ſatrape perſan ou de ſénateur romain ; une princeſſe tire un billet de jardinière ou de laitière ; un prince eſt payſan ou ſoldat. On forme des danſes convenables à tous ces caractères. L'hôte, l'hôteſſe et ſa famille ſervent à table. Telle eſt l'ancienne inſtitution : (*gg*) mais dans cette occaſion le roi des Romains, *Joſeph*, et la comteſſe de *Traun* repréſentèrent les anciens Egyptiens ; l'archiduc *Charles* et la comteſſe de *Valſtein* figuraient les Flamands du temps de *Charles-Quint*. L'archiducheſſe *Marie-Eliſabeth* et le comte de *Traun* étaient en tartares ; l'archiducheſſe *Joſéphine* avec le comte de *Vorkla* étaient à la perſane ; l'archiducheſſe *Marianne* et le prince *Maximilien* de Hanovre, en payſan de la Nord-Hollande. *Pierre* s'habilla en payſan de Friſe, et on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du

(*gg*) Manuſcrits de Péterſbourg et de *le Fort*.

grand czar de Ruſſie. Ce ſont de très-petites particularités ; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt à partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes Etats.

CHAPITRE X.

CONJURATION PUNIE.

Milice des ſtrélitz abolie. Changemens dans les uſages, dans les mœurs, dans l'Etat et dans l'Egliſe.

IL avait pourvu à tout en partant, et même aux moyens de réprimer une rebellion. Ce qu'il feſait de grand et d'utile pour ſon pays fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux boyards, à qui les anciennes coutumes étaient chères ; des prêtres, à qui les nouvelles paraiſſaient des ſacriléges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la princeſſe *Sophie* ſe réveilla. Une de ſes ſœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monaſtère, ne ſervit pas peu à exciter les eſprits : on repréſentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinſſent inſtruire la nation. (*hh*) Enfin qui le croirait ? la permiſſion que le czar avait donnée de vendre du tabac dans ſon empire, malgré

(*hh*) Manuſcrits de *le Fort*.

le clergé, fut un des grands motifs des féditieux. La fuperftition, qui dans toute la terre eft un fléau fi funefte et fi cher aux peuples, paffa du peuple ruffe aux ftrélitz répandus fur les frontières de la Lithuanie: ils s'affemblèrent, ils marchèrent vers Mofcou, dans le deffein de mettre *Sophie* fur le trône, et de fermer le retour à un czar qui avait violé les ufages en ofant s'inftruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* et par *Gordon*, mieux difcipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Mofcou; mais cette fupériorité d'un général étranger fur l'ancienne milice, dans laquelle plufieurs bourgeois de Mofcou étaient enrôlés, irrita encore la nation.

Septembre 1698. Pour étouffer ces troubles, le czar part fecrètement de Vienne, paffe par la Pologne, voit incognito le roi *Augufte*, avec lequel il prend déjà des mefures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Mofcou, et furprend tout le monde par fa préfence: il récompenfe les troupes qui ont vaincu les ftrélitz: les prifons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut auffi. Leurs chefs, plufieurs officiers et quelques prêtres furent condamnés à la mort; (*ii*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, et on fit périr dans d'autres fupplices deux mille ftrélitz; (*kk*) leurs corps reftèrent deux jours expofés fur les grands chemins, et fur-tout autour du monaftère où réfidaient les princeffes *Sophie* et *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre où le

(*ii*) Mémoires du capitaine et ingénieur *Perri*, employé en Ruffie par *Pierre le grand*. Manufcrits de *le Fort*.

(*kk*) Manufcrits de *le Fort*.

crime et le châtiment furent graves. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes et leurs enfans à Mofcou furent difperfés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Aftracan, dans le pays d'Azoph : par là du moins leur punition fut utile à l'Etat; ils fervirent à défricher et à peupler des terres qui manquaient d'habitans et de culture.

Peut-être fi le czar n'avait pas eu befoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des ftrélitz qu'il fit exécuter, et qui furent perdus pour lui et pour l'Etat; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, furtout dans un pays où la population demandait tous les foins d'un légiflateur : il crut devoir étonner et fubjuguer pour jamais l'efprit de la nation par l'appareil et par la multitude des fupplices. Le corps entier des ftrélitz, qu'aucun de fes prédéceffeurs n'aurait ofé feulement diminuer, fut caffé à perpétuité, et leur nom aboli. Ce grand changement fe fit fans la moindre réfiftance, parce qu'il avait été préparé. Le fultan des Turcs, *Ofman*, comme on l'a déjà remarqué, fut dépofé dans le même fiècle et égorgé, pour avoir laiffé feulement foupçonner aux janiffaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, ayant mieux pris fes mefures. Il ne refta de toute cette grande milice des ftrélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, et qui cependant, confervant encore leur ancien efprit, fe révoltèrent dans Aftracan, en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant *Pierre* avait déployé de févérité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit, quelque temps après, fon favori *le Fort*, qui 12 mars 1699. N. ft.

mourut d'une mort prématurée, à l'âge de quarante-ſix ans. Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands ſouverains. Il aſſiſta lui-même au convoi, une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du général, enſeignant à la fois à ſa nobleſſe à reſpecter le mérite et les grades militaires.

On connut après la mort de *le Fort* que les changemens préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans ſes projets par les converſations avec *le Fort*, mais il les avait tous conçus, et il les exécuta ſans lui.

Dès qu'il eut détruit les ſtrélitz, il établit des régimens réguliers ſur le modèle allemand ; ils eurent des habits courts et uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant : l'exercice fut plus régulier.

Les gardes préobazinsky étaient déjà formées : ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le czar, jeune encore, avait exercée dans la retraite de Préobazinsky, du temps que ſa ſœur *Sophie* gouvernait l'Etat ; et l'autre régiment des gardes était auſſi établi.

Comme il avait paſſé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ſes boyards et de ſes knès commençaſſent par être ſoldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres ſur ſa flotte à Véroniſe et vers Azoph, et il fallut qu'ils fiſſent l'apprentiſſage de matelot. On n'oſait refuſer un maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais et les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à conſtruire des écluſes, à établir des chantiers où l'on pût carener

les vaiſſeaux à ſec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs et du Volga, abandonné par l'allemand *Brakel*. Dès-lors les réformes dans ſon conſeil d'Etat, dans les finances, dans l'Egliſe, dans la ſociété même furent commencées.

Les finances étaient à peu-près adminiſtrées comme en Turquie. Chaque boyard payait pour ſes terres une ſomme convenue qu'il levait ſur ſes payſans ſerfs; le czar établit pour ſes receveurs des bourgeois, des bourgmeſtres qui n'étaient pas aſſez puiſſans pour s'arroger le droit de ne payer au tréſor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle adminiſtration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il fallut eſſayer de plus d'une méthode avant de ſe fixer.

La réforme dans l'Egliſe, qu'on croit par-tout difficile et dangereuſe, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du trône, ainſi que les ſtrélitz; *Nicon* avec audace, *Joachim*, un des ſucceſſeurs de *Nicon*, avec ſoupleſſe. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives et à la mort, droit contraire à l'eſprit de la religion et au gouvernement: cette uſurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche *Adrien* étant mort à la fin du ſiècle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie; les grands biens affectés au patriarchat, furent réunis aux finances publiques qui en avaient beſoin. Si le czar ne ſe fit pas chef de l'Egliſe ruſſe, comme les rois de la Grande Bretagne le ſont de l'Egliſe anglicane, il en fut en effet le maître abſolu, parce que les ſynodes n'oſaient ni déſobéir à

un fouverain defpotique, ni difputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux fur le préambule de l'édit de fes réglemens eccléfiaftiques, donné en 1721, pour voir qu'il agiffait en légiflateur et en maître. *Nous nous croirions coupable d'ingratitude envers le Très-Haut, fi, après avoir réformé l'ordre militaire et le civil, nous négligions l'ordre fpirituel, &c. A ces caufes, fuivant l'exemple des plus anciens rois dont la piétié eft célèbre, nous avons pris fur nous le foin de donner de bons réglemens au clergé.* Il eft vrai qu'il établit un fynode pour faire exécuter fes lois eccléfiaftiques; mais les membres du fynode devaient commencer leur miniftère par un ferment dont lui-même avait écrit et figné la formule : ce ferment était celui de l'obéiffance : en voici les termes : *Je jure d'être fidèle et obéiffant ferviteur et fujet à mon naturel et véritable fouverain, aux auguftes fucceffeurs qu'il lui plaira de nommer, en vertu du pouvoir inconteftable qu'il en a. Je reconnais qu'il eft le juge fuprême de ce collége fpirituel; je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends et que j'explique ce ferment dans toute la force et le fens que les paroles préfentent à ceux qui le lifent ou qui l'écoutent.* Ce ferment eft encore plus fort que celui de fuprématie en Angleterre. Le monarque ruffe n'était pas, à la vérité, un des pères du fynode, mais il dictait leurs lois; il ne touchait point à l'encenfoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que, dans fes Etats, qui avaient befoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature et au bien public. L'ancien ufage de l'Eglife ruffe eft que les prêtres féculiers fe marient au moins une fois; ils y

font même obligés : et autrefois, quand ils avaient perdu leur femme, ils cessaient d'être prêtres : mais une multitude de jeunes gens et de jeunes filles, qui font vœu dans un cloître d'être inutiles et de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereuse ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'est-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend presque jamais, et il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce règlement a été aboli depuis lui, lorsqu'on a cru devoir plus de condescendance aux monastères : mais, pour la dignité de patriarche, elle n'a jamais été rétablie, les grands revenus du patriarchat ayant été employés au paiement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'antechrist, parce qu'il ne voulait point de patriarche : et l'art de l'imprimerie, que le czar encourageait, servit à faire imprimer contre lui des libelles ; mais aussi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechrist, parce que le nombre de 666 ne se trouvait pas dans son nom, et qu'il n'avait point le signe de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre*, en effet, donna bien plus à son Eglise qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier et plus savant. Il a fondé à Moscou trois colléges, où l'on apprend les langues, et où ceux qui se destinaient à la prêtrise étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus nécessaires était l'abolition ou du moins l'adoucissement de quatre grands carêmes ; ancien assujettissement de l'Eglise grecque,

auffi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, et fur-tout pour les foldats, que le fut l'ancienne fuperftition des Juifs de ne point combattre le jour du fabbat. Auffi le czar difpenfa-t-il au moins fes troupes et fes ouvriers de ces carêmes, dans lefquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'ufage de s'enivrer. Il les difpenfa même de l'abftinence les jours maigres; les aumôniers de vaiffeau et de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, et le donnèrent fans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion; non-feulement à caufe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'aftronomie n'était guère connue que des prêtres. L'année commençait au premier de feptembre chez les Ruffes; il ordonna que déformais l'année commencerait au premier de janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700, à l'ouverture du fiècle, qu'il fit célébrer par un jubilé et par de grandes folennités. La populace admirait comment le czar avait pu changer le cours du foleil. Quelques obftinés, perfuadés que DIEU avait créé le monde en feptembre, continuèrent leur ancien ftyle: mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, et bientôt dans tout l'empire. *Pierre* n'adoptait pas le calendrier grégorien que les mathématiciens anglais rejetaient, et qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquième fiècle, temps auquel on avait connu l'ufage des lettres, on écrivait fur des rouleaux, foit d'écorce, foit de parchemin, et enfuite fur du papier. Le czar fut obligé de donner un édit par

lequel il était ordonné de n'écrire que felon notre ufage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages fe fefaient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perfe, où l'on ne voit celle qu'on époufe que lorfque le contrat eft figné, et qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet ufage eft bon chez des peuples où la polygamie eft établie, et où les femmes font renfermées; il eft mauvais pour les pays où l'on eft réduit à une femme, et où le divorfe eft rare.

Le czar voulut accoutumer fa nation aux mœurs, et aux coutumes des nations chez lefquelles il avait voyagé, et dont il avait tiré tous les maîtres qui inftruifaient alors la fienne.

Il était utile que les Ruffes ne fuffent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enfeignaient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, et trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie, qui tenait alors du polonais, du tartare et de l'ancien hongrois, était, comme on l'a dit, très-noble; mais l'habit des bourgeois et du bas peuple reffemblait à ces jaquettes pliffées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations; ce vêtement demandait moins de façon et moins d'art : on laiffait croître fa barbe par la même raifon. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations, et la coutume de fe rafer à fa cour : mais le peuple fut plus difficile; on fut obligé d'impofer une taxe fur les habits longs et fur les barbes. On fufpendait aux portes de la ville des

modèles de juſtaucorps : on coupait les robes et les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, et cette gaieté même prévint les ſéditions.

L'attention de tous les légiſlateurs fut toujours de rendre les hommes ſociables; mais pour l'être, ce n'eſt pas aſſez d'être raſſemblés dans une ville, il faut ſe communiquer avec politeſſe : cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie. Le czar introduiſit les *aſſemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces aſſemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des règlemens pour ces petites fêtes de la ſociété. Ainſi, juſqu'à la civilité de ſes ſujets, tout fut ſon ouvrage et celui du temps.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *eſclave*, dont les Ruſſes ſe ſervaient quand ils voulaient parler aux czars, et quand ils préſentaient des requêtes; il ordonna qu'on ſe ſervît du mot de *raad* qui ſignifie *ſujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéiſſance, et devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établiſſement ou un changement nouveau. Il porta l'attention juſqu'à faire placer ſur le chemin de Moſcou à Véroniſe des poteaux peints qui ſervaient de colonnes milliaires de verſte en verſte, c'eſt-à-dire, à la diſtance de ſept cents cinquante pas, et fit conſtruire des eſpèces de caravanſerails de vingt verſtes en vingt verſtes.

En étendant ainſi ſes ſoins ſur le peuple, ſur les marchands, ſur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans ſa cour, haïſſant le faſte dans

ſa perſonne, et le croyant néceſſaire aux autres. Il inſtitua l'ordre de Saint-André (*ll*) à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe ſont remplies. *Gollovin*, ſucceſſeur de *le Fort* dans la dignité de grand amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompenſe. C'eſt un avertiſſement qu'on porte ſur ſoi d'être reſpecté par le peuple; cette marque d'honneur ne coûte rien à un ſouverain, et flatte l'amour-propre d'un ſujet, ſans le rendre puiſſant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudiſſement de la plus ſaine partie de la nation, et les plaintes des partiſans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raiſonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de ſes Etats, une trève avantageuſe avec l'empire turc le mettait en liberté d'étendre ſes frontières d'un autre côté. *Muſtapha II*, vaincu par le prince *Eugène* à la bataille de Zenta, en 1697, ayant perdu la Morée conquiſe par les Vénitiens, et n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ſes vainqueurs; elle fut conclue à Carlovitz entre Petervaradin et Salankemen, lieux devenus célèbres par ſes défaites. Témiſvar fut la borne des poſſeſſions allemandes et des domaines ottomans. Kaminieck fut rendu aux Polonais; la Morée et quelques villes de la Dalmatie priſes par les Vénitiens leur reſtèrent pour quelque temps; et *Pierre I* demeura maître

26 janvier 1699.

(*ll*) 10 ſeptembre 1698. On ſuit toujours le nouveau ſtyle.

d'Azoph et de quelques forts conftruits dans les environs. Il n'était guère poffible au czar de s'agrandir du côté des Turcs dont les forces, auparavant divifées, et maintenant réunies, feraient tombées fur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établiffemens fur la mer Cafpienne ne comportaient pas une flotte guerrière : il tourna donc fes deffeins vers la mer Baltique, fans abandonner la marine du Tanaïs et du Volga.

CHAPITRE XI.

Guerre contre la Suède. Bataille de Nerva.

1700. Il s'ouvrait alors une grande fcène vers les frontières de la Suède. Une des principales caufes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie jufqu'à Drefde, et qui défolèrent tant d'Etats pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir fuprême dans *Charles XI*, roi de Suède, père de *Charles XII*. On ne peut trop répéter ce fait ; il importe à tous les trônes et à tous les peuples. Prefque toute la Livonie avec l'Eftonie entière avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suède, *Charles XI*, qui fuccéda à *Charles X*, précifément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'eft l'ufage, fous la réferve de tous fes priviléges. *Charles XI*, les refpecta peu. *Jean Reginold Patkul*, gentilhomme livonien, vint à Stockholm en 1692, à la tête de fix députés de la province, porter aux pieds du trône des plaintes refpectueufes

et fortes : (*mm*) pour toute réponse on mit les six 1700.
députés en prison, et on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur et la vie :* il ne perdit ni l'un ni l'autre; il s'évada, et resta quelque temps dans le pays de Vaud en Suisse. Lorsque depuis, il apprit qu'*Auguste*, électeur de Saxe, avait promis, à son avénement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dresde représenter la facilité de reprendre la Livonie, et de se venger sur un roi de dix-sept ans des conquêtes de ses ancêtres.

Dans le même temps, le czar *Pierre* pensait à se saisir de l'Ingrie et de la Carélie. Les Russes avaient autrefois possédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans le temps des faux *Démétrius :* ils les avaient conservées par des traités. Une nouvelle guerre et de nouveaux traités pouvaient les donner à la Russie. *Patkul* alla de Dresde à Moscou; et animant deux monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, et hâta leurs préparatifs pour saisir tout ce qui est à l'orient et au midi de la Finlande.

Précisément dans le même temps, le nouveau roi de Danemarck, *Fréderic IV*, se liguait avec le czar et le roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui semblait devoir succomber. *Patkul* eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, et de presser le siége en qualité de général major.

(*mm*) *Norberg*, chapelain et confesseur de *Charles XII*, dit, dans son histoire, *qu'il eut l'insolence de se plaindre des vexations, et qu'on le condamna à perdre l'honneur et la vie.* C'est parler en prêtre du despotisme. Il eût dû savoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

Septembre. 1700. Le czar fit marcher environ foixante mille hommes vers l'Ingrie. Il eft vrai que dans cette grande armée il n'y avait guère que douze mille foldats bien aguerris qu'il avait difciplinés lui-même, tels que fes deux régimens des gardes et quelques autres; le refte était des milices mal armées; il y avait quelques cofaques et des tartares circaffiens : mais il traînait après lui cent quarante-cinq pièces de canon. Il mit le fiége devant Nerva, petite ville en Ingrie qui a un port commode; et il était très-vraifemblable que la place ferait bientôt emportée.

Toute l'Europe fait comment *Charles XII*, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous fes ennemis l'un après l'autre, defcendit dans le Danemarck, finit la guerre de Danemarck en moins de fix femaines, envoya du fecours à Riga, en fit lever le fiége, et marcha aux Ruffes devant Nerva, au milieu des glaces, au mois de novembre.

18 novemb. Le czar, comptant fur la prife de la ville, était allé à Novogorod, amenant avec lui fon favori *Menzikoff*, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment préobanzinsky, devenu depuis feld-maréchal et prince, homme dont la fingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue.

Pierre laiffa fon armée et fes inftructions pour le fiége au prince de *Croi*, originaire de Flandre, qui depuis peu était paffé à (*nn*) fon fervice. Le prince *Dolgorouki* fut le commiffaire de l'armée. La jaloufie entre ces deux chefs, et l'abfence du czar, furent en partie caufe de la défaite inouie de Nerva. *Charles XII*,

(*nn*) Voyez l'hiftoire de *Charles XII*.

ayant débarqué à Pernaw en Livonie avec ses troupes, 1700.
au mois d'octobre, s'avance au nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé des Russes. Il marche et en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Nerva, et y portent l'épouvante. Cependant on était déjà au mois de novembre. Nerva, quoique mal assiégée, était près de se rendre. Le jeune roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, et ne pouvait opposer que dix pièces d'artillerie à cent quarante-cinq canons, dont les retranchemens des Russes étaient bordés. Toutes les relations de ce temps-là, tous les historiens, sans exception, font monter l'armée russe devant Nerva à quatre vingt mille combattans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir, disent soixante; d'autres quarante mille: quoi qu'il en soit, il est certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, et que cette journée est une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont souvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer, avec sa petite 30 novemb.
troupe, cette armée si supérieure; et profitant d'un vent violent et d'une grosse neige que ce vent portait contre les Russes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques pièces de canon avantageusement postées. Les Russes n'eurent pas le temps de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, et n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le duc de *Croi* voulut donner des ordres, et le prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les officiers

1700. ruſſes ſe ſoulèvent contre les officiers allemands ; ils maſſacrent le ſecrétaire du duc, le colonel *Lyon* et pluſieurs autres. Chacun quitte ſon poſte ; le tumulte, la confuſion, la terreur panique ſe répandent dans toute l'armée. Les troupes ſuédoiſes n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent ſe jeter dans la rivière de Nerva, et une foule de ſoldats y fut noyée ; les autres abandonnaient leurs armes et ſe mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc de *Croi*, le général *Allard*, les officiers allemands, qui craignaient plus les Ruſſes ſoulevés contre eux que les Suédois, vinrent ſe rendre au comte *Steinbock ;* le roi de Suède, maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ſes pieds, jetant les armes, défilant devant lui nue tête. Le knès *Dolgorouki* et tous les autres généraux moſcovites ſe rendent à lui comme les généraux allemands ; et ce ne fut qu'après s'être rendus qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les priſonniers ſe trouva le fils du roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockholm ; on l'appelait *Mittelleski, Czarovitz*, fils du czar ; ce qui eſt une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point ſon origine des céſars romains.

Du côté de *Charles XII* il n'y eut guère que douze cents ſoldats de tués dans cette bataille. Le journal du czar, qu'on m'a envoyé de Péterſbourg, dit qu'en comptant les ſoldats qui périrent au ſiége de Nerva et dans la bataille, et qui ſe noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que ſix mille hommes. L'indiſcipline et la terreur firent donc tout dans cette journée. Les priſonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux

que les vainqueurs; et si on en croit *Norberg*, (*oo*) 1700.
le comte *Piper*, qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l'armée suédoise. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait soixante-douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable et singulier, c'est que le roi de Suède permit à la moitié des soldats russes de s'en retourner désarmés, et à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes qui, étant enfin disciplinées, devinrent redoutables. (*pp*)

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII* les eut, magasins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou pris, tout le pays à la discrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Nerva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskow, le czar parut sans ressource pour soutenir la guerre; et le roi de Suède, vainqueur en moins d'une année des monarques de Danemarck, de Pologne et de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'osent encore prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans son caractère avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

(*oo*) Page 439, tome premier, édition in-4°. à la Haie.

(*pp*) Le chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Nerva le grand turc écrivit aussitôt une lettre de félicitation au roi de Suède en ces termes: *Le sultan bassa par la grâce de Dieu au roi Charles XII*, &c. La lettre est datée de l'ère de la création du monde.

1700. Un évêque de Russie composa une prière (*qq*) à St *Nicolas*, au sujet de cette défaite; on la récita dans la Russie. Cette pièce, qui fait voir l'esprit du temps et de quelle ignorance *Pierre* a tiré son pays, disait que les enragés et épouvantables Suédois étaient des sorciers : on s'y plaignait d'avoir été abandonné par St *Nicolas*. Les évêques russes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles pièces : et sans faire tort à St *Nicolas*, on s'aperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il fallait s'adresser.

CHAPITRE XII.

Ressources après la bataille de Nerva ; ce désastre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Nerva même. Ses travaux dans son empire. La personne qui fut depuis impératrice, prise dans le sac d'une ville. Succès de Pierre ; son triomphe à Moscou. (*rr*)

Le czar, ayant quitté son armée devant Nerva, sur la fin de novembre 1700, pour se concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance était aussi inébranlable que la valeur de *Charles XII* était intrépide et opiniâtre. Il différa ses

(*qq*) Elle est imprimée dans la plupart des journaux et des pièces de ce temps là, et se trouve dans l'histoire de *Charles XII*, roi de Suède.

(*rr*) Tiré tout entier, ainsi que les suivans, du journal de *Pierre le grand*, envoyé de Pétersbourg.

conférences

conférences avec *Auguste* pour apporter un prompt remède au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, et de là à Pleskow sur le lac Peipus. 1701.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec : Je sais bien, disait-il, que les Suédois seront long-temps supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre, après avoir pourvu aux premiers besoins, après avoir ordonné par-tout des levées, court à Moscou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant Nerva; on manquait de bronze : il prend les cloches des églises et des monastères. Ce trait ne marquait point de superstition, mais aussi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne, depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus; il les envoie à Pleskow. Dans d'autres pays un chef ordonne, et on exécute; mais alors il fallait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le roi de Danemarck, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, et trois de cavalerie; engagement que ce roi n'osa remplir.

A peine ce traité est-il signé, qu'il revole vers le 27 février. théâtre de la guerre; il va trouver le roi *Auguste* à Birzen, sur les frontières de Courlande et de Lithuanie. Il fallait fortifier ce prince dans la résolution de soutenir la guerre contre *Charles XII*; il fallait engager la diète polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un roi de Pologne n'est que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toujours obéi; mais un

1701. roi de Pologne, un roi d'Angleterre, et aujourd'hui un roi de Suède, négocient toujours avec leurs ſujets. *Patkul* et les polonais partiſans de leur roi, aſſiſtèrent à ces conférences. *Pierre* promit des ſubſides, et vingt mille ſoldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la diète voulût s'unir à ſon roi, et l'aider à recouvrer cette province : mais les propoſitions du czar firent moins d'effet ſur la diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de ſe voir gênés par les Saxons et par les Ruſſes, et ils redoutaient encore plus *Charles XII*. Ainſi le plus nombreux parti conclut à ne point ſervir ſon roi, et à ne point combattre.

Les partiſans du roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire; et enfin de ce qu'*Auguſte* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en réſulta dans ce royaume une guerre civile.

Pierre n'avait donc dans le roi *Auguſte* qu'un allié peu puiſſant, et dans les troupes ſaxonnes qu'un faible ſecours. La crainte qu'inſpirait par-tout *Charles XII*, réduiſait *Pierre* à ne ſe ſoutenir que par ſes propres forces.

1 mars. Ayant couru de Moſcou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguſte*, il revole de Courlande à Moſcou pour hâter l'accompliſſement de ſes promeſſes. Il fait en effet marcher le prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, ſur les bords de la Duna, où les Saxons étaient retranchés.

Juillet. Cette terreur commune augmenta, quand *Charles*, paſſant la Duna malgré les Saxons campés avantageuſement ſur le bord oppoſé, eut remporté une victoire complète; quand, ſans attendre un moment,

il eut foumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, et que la faction polonaife, ennemie d'*Augufte*, fut encouragée par le vainqueur. 1701.

Pierre n'en fuivit pas moins tous fes deffeins. Le général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, et qui avait paffé à fon fervice, lui fourniffait des officiers allemands, difciplinait fes troupes, et lui tenait lieu du général *le Fort;* il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fourniffait des relais à tous les officiers, et même aux foldats allemands ou livoniens, ou polonais, qui venaient fervir dans fes armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur fubfiftance.

Aux confins de la Livonie et de l'Eftonie, et à l'occident de la province de Novogorod, eft le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika et duquel fort, au feptentrion, la rivière de Naiova qui baigne les murs de cette ville de Nerva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large: il était néceffaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaiffeaux fuédois d'infulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer fur leurs côtes, mais fur-tout pour former des matelots. *Pierre*, pendant toute l'année 1701, fit conftruire fur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune; d'autres barques furent armées en guerre fur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, et fit manœuvrer fes nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés, en 1697, fur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait

1701. souvent ces ouvrages pour aller à Moscou, et dans ses autres provinces, affermir toutes les innovations commencées, et en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics, se sont fait un nom : mais que *Pierre*, après l'infortune de Nerva, s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caspienne et le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702, qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga : mais ce second projet était encore fort éloigné, puisque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, et *Pierre* fesait venir de Pologne et de Saxe à Moscou des bergers et des brebis pour avoir des laines, avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps ; il établissait des manufactures de linge, des papeteries : on fesait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ses Etats et à les défendre.

Charles poursuivait le cours de ses victoires, et laissait vers les Etats du czar assez de troupes pour conserver, à ce qu'il croyait, toutes les possessions de la Suède. Le dessein était déjà pris de détrôner le roi *Auguste*, et de poursuivre ensuite le czar jusqu'à Moscou avec ses armes victorieuses.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Russes et les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours

ſupérieurs, et dans les rencontres même où ils avaient l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin, un an après la bataille de Nerva, le czar avait déjà des troupes ſi bien diſciplinées qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de *Charles*.

Pierre était à Pleskow, et de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un ruſſe qui les défit. Son général *Sheremetoff* enleva près de Derpt, ſur les frontières de la Livonie, pluſieurs quartiers au général ſuédois *Slipenbak*, par une manœuvre habile, et enſuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux ſuédois au nombre de quatre, et c'était beaucoup alors. 1702. 11 janvier.

Les lacs de Peipus et de Ladoga furent quelque temps après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que ſur terre, celui de la diſcipline et d'un long uſage; cependant les Ruſſes combattirent quelquefois avec ſuccès ſur leurs demi-galères; et dans un combat général ſur le lac Peipus, le feld-maréchal *Sheremetoff* prit une frégate ſuédoiſe. Mai.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie et l'Eſtonie en alarme : ſes galères y débarquaient ſouvent pluſieurs régimens; on ſe rembarquait quand le ſuccès n'était pas favorable; et s'il l'était, on pourſuivait ſes avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux par-tout ailleurs. Juin et juillet.

Les Ruſſes, dans toutes ces actions, étaient toujours ſupérieurs en nombre : c'eſt ce qui fit que *Charles XII*, qui combattit ſi heureuſement ailleurs, ne s'inquiéta

1702. jamais des fuccès du czar ; mais il dut confidérer que ce grand nombre s'aguerriffait tous les jours, et qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Juillet. Pendant qu'on fe bat fur terre et fur mer vers la Livonie, l'Ingrie et l'Eftonie, le czar apprend qu'une flotte fuédoife eft deftinée pour aller ruiner Archangel ; il y marche : on eft étonné d'entendre qu'il eft fur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Mofcou. Il met tout en état de défenfe, prévient la defcente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pofe la première pierre, retourne à Mofcou, et de là vers le théâtre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Ruffes avançaient en Ingrie et en Livonie. Le maréchal *Sheremetoff* va à la rencontre des Suédois commandés par *Slipenbak* ; il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac, et la gagne : il prend feize drapeaux et vingt canons. *Norberg* met ce combat au premier décembre 1701, et le journal de *Pierre le grand* le place au dix-neuf juillet 1702.

Augufte. Il avance, il met tout à contribution ; il prend la petite ville de Marienbourg fur les confins de la Livonie et de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom ; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exifte plus, eft cependant plus célèbre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice *Catherine*.

Cette petite ville s'étant rendue à difcrétion, les Suédois, foit par inadvertance, foit à deffein, mirent le feu aux magafins. Les Ruffes irrités détruifirent la ville, et emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune

livonienne, élevée chez le miniftre luthérien du lieu, 1702.
nommé *Gluk;* elle fut du nombre des captifs; c'eft celle-là même qui devint depuis la fouveraine de ceux qui l'avaient prife, et qui a gouverné les Ruffies fous le nom d'impératrice *Catherine*.

On avait vu auparavant des citoyens fur le trône; rien n'était plus commun en Ruffie, et dans tous les royaumes de l'Afie, que les mariages des fouverains avec leurs fujettes; mais qu'une étrangère, prife dans les ruines d'une ville faccagée, foit devenue la fouveraine abfolue de l'empire où elle fut amenée captive, c'eft ce que la fortune et le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La fuite de ce fuccès ne fe démentit point en Ingrie; la flotte des demi-galères ruffes fur le lac Ladoga contraignit celle des Suédois de fe retirer à Vibourg, à une extrémité de ce grand lac : de-là ils purent voir à l'autre bout le fiége de la fortereffe de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général *Sheremetoff*. C'était une entreprife bien plus importante qu'on ne penfait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet conftant des deffeins de *Pierre*.

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une île du lac Ladoga, et qui, dominant fur ce lac, rendait fon poffeffeur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer; elle fut battue nuit et jour, depuis le 18 feptembre jufqu'au 12 octobre. Enfin les Ruffes montèrent à l'affaut par trois brèches. La garnifon fuédoife était réduite à cent foldats en état de fe défendre; et, ce qui eft bien étonnant, ils fe défendirent, et ils obtinrent fur la brèche même

1702. une capitulation honorable; encore le colonel *Slipenbak*, qui commandait dans la place, ne voulut se rendre
16 octobre. qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux officiers suédois du poste le plus voisin pour examiner les brèches, et pour rendre compte au roi son maître, que quatre-vingt-trois combattans qui restaient alors, et cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière que quand il était impossible de combattre plus long-temps et de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le czar avait à faire, et de quelle nécessité avaient été pour lui ses efforts et sa discipline militaire.

Il distribua des médailles d'or aux officiers, et récompensa tous les soldats; mais aussi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un assaut : leurs camarades leur crachèrent au visage, et ensuite les arquebusèrent pour joindre la honte au supplice.

Notebourg fut réparé; son nom fut changé en celui de *Shlusselbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place est la clef de l'Ingrie et de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très-bon officier, et qui, s'étant signalé, mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite sans naissance.

17 décembre. Après cette campagne de 1702, le czar voulut que *Sheremetoff*, et tous les officiers qui s'étaient distingués, entrassent en triomphe dans Moscou. Tous les prisonniers faits dans cette campagne, marchèrent à la suite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux et les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate prise sur le lac Peipus. *Pierre* travailla

lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprifes qu'elle célébrait.

Ces folennités devaient infpirer l'émulation, fans quoi elles euffent été vaines. *Charles* les dédaignait, et depuis le jour de Nerva, il méprifait fes ennemis, et leurs efforts et leurs triomphes.

CHAPITRE XIII.

REFORME À MOSCOU.

Nouveaux fuccès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Nerva, &c.

LE peu de féjour que le czar fit à Mofcou, au commencement de l'hiver 1703, fut employé à faire exécuter tous fes nouveaux règlemens, et à perfectionner le civil ainfi que le militaire; fes divertiffemens même furent confacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduifait parmi fes fujets. C'eft dans cette vue qu'il fit inviter tous les boyards et les dames aux noces d'un de fes bouffons: il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On fervit un repas tel qu'on le fefait au feizième fiècle. (*ss*) Une ancienne fuperftition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux: cette coutume fut févèrement obfervée le jour de la fête. Les Ruffes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel et de l'eau-de-vie; il ne 1703

(*ss*) Tiré du journal de *Pierre le grand*.

1703. permit pas ce jour-là d'autre boiſſon : on ſe plaignit en vain; il répondait en raillant : „ Vos ancêtres en uſaient „ ainſi, les uſages anciens ſont toujours les meilleurs. „ Cette plaiſanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféraient toujours le temps paſſé au préſent, ou du moins à décréditer leurs murmures : il y a encore des nations qui auraient beſoin d'un tel exemple.

Un établiſſement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères ruſſes et latins, dont tous les inſtrumens avaient été tirés de Hollande, et où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions ruſſes de quelques livres ſur la morale et les arts. *Ferguſſon* établit des écoles de géométrie, d'aſtronomie, de navigation.

Une fondation non moins néceſſaire fut celle d'un vaſte hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantiſe, et qui perpétuent la misère, mais tel que le czar en avait vu dans Amſterdam, où l'on fait travailler les vieillards et les enfans, et où quiconque eſt renfermé devient utile.

Il établit pluſieurs manufactures ; et dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naiſſance dans Moſcou, il courut à Véroniſe, et il fit commencer deux vaiſſeaux de quatre-vingts pièces de canon, avec de longues caiſſes exactement fermées ſous les varangues, pour élever le vaiſſeau et le faire paſſer ſans riſque au-deſſus des barres et des bancs de ſable qu'on rencontre près d'Azoph ; induſtrie à peu-près ſemblable à celle dont on ſe ſert en Hollande pour franchir le Pampus.

Somam. Ayant préparé ſes entrepriſes contre les Turcs, il revole contre les Suédois ; il va voir les vaiſſeaux qu'il

fefait conftruire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga et celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y refpirait la guerre, tandis qu'il fefait fleurir à Mofcou les arts de la paix : une fource d'eaux minérales, découverte depuis dans Olonitz, augmenta fa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shluffelbourg. 1703.

Nous avons déjà dit qu'il avait voulu paffer par tous les grades militaires : il était lieutenant des bombardiers fous le prince *Menzikoff*, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Shluffelbourg. Il prit alors la place de capitaine, et fervit fous le maréchal *Sheremetoff*.

Il y avait une forterefſe importante près du lac Ladoga, nommée Niantz ou Nya, près de la Néva. Il était néceffaire de s'en rendre maître, pour s'affurer fes conquêtes, et pour favorifer fes deffeins. Il fallut l'affiéger par terre et empêcher que les fecours ne vinffent par eau. Le czar fe chargea lui-même de conduire des barques chargées de foldats et d'écarter les convois des Suédois. *Sheremetoff* conduifit les tranchées; 12 mai. la citadelle fe rendit. Deux vaiffeaux fuédois abordèrent trop tard pour la fecourir; le czar les attaqua avec fes barques, et s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompenfe de ce fervice, *le capitaine des bombardiers fut créé chevalier de l'ordre de Saint-André, par l'amiral Gollovin, premier chevalier de l'ordre.*

Après la prife du fort de Nya, il réfolut enfin de bâtir fa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva fur le golfe de Finlande.

Les affaires du roi *Augufte* étaient ruinées; les victoires confécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, et fes amis même l'avaient

1703. forcé de renvoyer au czar environ vingt mille ruſſes dont ſon armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce ſacrifice ôter aux mécontens le prétexte de ſe joindre au roi de Suède : mais on ne déſarme ſes ennemis que par la force, et on les enhardit par la faibleſſe. Ces vingt mille hommes, que *Patkul* avait diſciplinés, ſervirent utilement dans la Livonie et dans l'Ingrie pendant qu'*Auguſte* perdait ſes Etats. Ce renfort, et ſur-tout la poſſeſſion de Nya, mirent le czar en état de fonder ſa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain déſert et marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un ſeul chemin, qu'il jeta (*tt*) les premiers fondemens de Pétersbourg, au ſoixantième degré de latitude, et au quarante-quatrième et demi de longitude. Les débris de quelques baſtions de Nianz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des îles qui eſt aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établiſſement dans un marais où les grands vaiſſeaux ne pouvaient aborder ; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville ſe former, et enfin la petite île de Cronſlot, qui eſt devant la ville, devenir, en 1704, une fortereſſe imprenable, ſous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages, qui ſemblaient demander un temps de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre ; et des ouvriers de toute eſpèce venaient de Moſcou, d'Aſtracan, de Caſan, de l'Ukraine, travailler à la ville

(*tt*) 1703, 27 mai, jour de la pentecôte, fondation de Pétersbourg.

nouvelle. La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir et élever, l'éloignement des fecours, les obftacles imprévus qui renaiffaient à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur; il eut une ville en cinq mois de temps. Ce n'était qu'un affemblage de cabanes avec deux maifons de briques, entourées de remparts, et c'était tout ce qu'il fallait alors; la conftance et le temps ont fait le refte. Il n'y avait encore que cinq mois que Pétersbourg était fondée, lorfqu'un vaiffeau hollandais y vint trafiquer; le patron reçut des gratifications, et les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg. 1703. Novembre.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettait en fureté tous les jours par la prife des poftes voifins. Un colonel fuédois, nommé *Croniort*, s'était pofté fur la rivière Seftra, et menaçait la ville naiffante. *Pierre* court à lui avec fes deux régimens des gardes, le défait et lui fait repaffer la rivière. Ayant ainfi mis fa ville en fureté, il va à Olonitz commander la conftruction de plufieurs petits vaiffeaux, et retourne à Pétersbourg fur une frégate qu'il a fait conftruire avec fix bâtimens de tranfport, en attendant qu'on achève les autres. 9 juillet. Septembre.

Dans ce temps-là même il tend toujours la main au roi de Pologne; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie, et un fubfide de trois cents mille roubles, qui font plus de quinze cents mille francs de notre monnaie. Nous avons déjà remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenfes pour fes flottes, pour fes armées, pour tous Novembre.

1703. fes nouveaux établiffemens, devaient l'épuifer. Il avait fortifié prefque à la fois Novogorod, Pleskow, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encore de quoi fecourir fon allié d'hommes et d'argent. Le hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce temps-là en Ruffie, et avec qui *Pierre* s'entretint, comme il fefait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encore trois cents mille roubles de refte dans fes coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre fa ville naiffante de Pétersbourg hors d'infulte, il va lui-même fonder la profondeur de la mer, affigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronflot, en fait un modèle en bois, et laiffe à
Novembre. *Menzikoff* le foin de faire exécuter l'ouvrage fur fon modèle. De là il va paffer l'hiver à Mofcou pour y établir infenfiblement tous les changemens qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les ufages. Il règle fes finances, et y met un nouvel ordre; il preffe les ouvrages entrepris fur la Véronife, dans Azoph, dans un port qu'il établiffait fur les Palus-Méotides fous le fort de Taganrok.

1704. Janvier. La Porte alarmée lui envoya un ambaffadeur pour fe plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans fes Etats, comme le grand feigneur dans les fiens, et que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Ruffie refpectable fur le Pont-Euxin.

30 mars. Retourné à Pétersbourg, il trouve fa nouvelle citadelle de Cronflot fondée dans la mer, et achevée; il la garnit d'artillerie. Il fallait, pour s'affermir dans

l'Ingrie, et pour réparer entièrement la disgrâce essuyée devant Nerva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce siége, une petite flotte de brigantins suédois paraît sur le lac Peipus, pour s'opposer à ses desseins. Les demi-galères russes vont à sa rencontre, l'attaquent et la prennent toute entière; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on assiége Nerva par terre et par mer; et, ce qui est plus singulier, on assiége en même temps la ville de Derpt en Estonie. 1704. Avril.

Qui croirait qu'il y eût une université dans Derpt? *Gustave-Adolphe* l'avait fondée, et elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'est connu que par l'époque de ces deux siéges. *Pierre* va incessamment de l'un à l'autre, presser les attaques, et diriger toutes les opérations. Le général suédois *Spilenbak* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les assiégés attendaient le moment où il allait jeter du secours dans la place. *Pierre* imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie, et à un de cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux suédois. Ces prétendus suédois attaquent les tranchées. Les Russes feignent de fuir; la garnison, trompée par l'apparence, fait une sortie : alors les faux attaquans et les attaqués se réunissent, ils fondent sur la garnison dont la moitié est tuée, et l'autre moitié rentre dans la ville. *Slipenbak* arrive bientôt en effet pour la secourir, et il est entièrement battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que *Pierre* allait donner un assaut général. 27 juin. 23 juillet.

Un assez grand échec que le czar reçoit en même

1704. temps fur le chemin de fa nouvelle ville de Péterfbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir fa ville, ni de preffer le fiége de Nerva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes et de l'argent au roi *Augufte* qu'on détrônait; ces deux fecours furent également inutiles. Les Ruffes, joints aux Lithuaniens du parti d'*Augufte*, furent abfolument défaits en Cour-
31 juillet. lande, par le général fuédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie et l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, et lui faire perdre tout le fruit de fes grandes entreprifes. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, et *Charles* ne s'y oppofait pas affez : il cherchait une gloire moins utile et plus brillante.

Dès le 12 juillet 1704, un fimple colonel fuédois, à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la nobleffe polonaife dans le champ d'élection, nommé *Kolo*, près de Varfovie. Un cardinal primat du royaume, et plufieurs évêques, fe foumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces et les excommunications du pape : tout cédait à la force. Perfonne n'ignore comment fut faite l'élection de *Staniflas Leczinsky*, et comment *Charles XII* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné ; il redoubla fes fecours à mefure qu'il fut plus malheureux ; et pendant que fon ennemi fefait des rois, il battait les généraux fuédois en détail dans l'Eftonie, dans l'Ingrie, courait au fiége de Nerva, et fefait donner des affauts. Il y avait trois baftions fameux, du moins par leurs noms, on les appelait *la victoire*, *l'honneur*

et

et *la gloire*. Le czar les emporta tous trois, l'épée à la main. Les assiégeans entrent dans la ville, la pillent et y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois et les Russes. 1704.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ses nouveaux sujets; il court de tous côtés pour arrêter le pillage et le massacre, arrache des femmes des mains de ses soldats, et ayant tué deux de ces emportés qui n'obéissaient pas à ses ordres, il entre à l'hôtel-de-ville, où les citoyens se réfugiaient en foule; là, posant son épée sanglante sur la table: „ Ce n'est pas du sang des habitans, dit-il, que cette „ épée est teinte, mais du sang de mes soldats que „ j'ai versé pour vous sauver la vie. „ 20 auguste.

N. B. Les chapitres précédens et tous les suivans sont tirés du journal de *Pierre le grand*, et des memoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres memoires.

CHAPITRE XIV.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le grand, tandis que Charles XII triomphe ailleurs. Elévation de Menzikoff. Pétersbourg en sureté. Desseins toujours exécutés malgré les victoires de Charles.

MAITRE de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, et lui donna le titre de prince et le rang de général major. L'orgueil et le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devînt général, gouverneur et prince; mais *Pierre* avait déjà accoutumé ses sujets à ne se

1704. pas étonner de voir donner tout aux talens, et rien à la feule nobleffe. *Menzikoff*, tiré de fon premier état dans fon enfance, par un hafard heureux qui le plaça dans la maifon du czar, avait appris plufieurs langues, s'était formé aux affaires et aux armes, et ayant fu d'abord fe rendre agréable à fon maître, il fut fe rendre néceffaire. Il hâtait les travaux de Pétersbourg; on y bâtiffait déjà plufieurs maifons de briques et de pierres, un arfenal, des magafins : on achevait les fortifications; les palais ne font venus qu'après.

19 augufte. *Pierre* était à peine établi dans Nerva, qu'il offrit de nouveaux fecours au roi de Pologne détrôné : il promit encore des troupes, outre les douze mille hommes qu'il avait déjà envoyés, et en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le général *Repnin* avec fix mille hommes de cavalerie et fix mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue fa colonie de Pétersbourg un feul moment; la ville fe bâtiffait, la marine s'augmentait; des vaiffeaux, des frégates fe
Octobre. conftruifaient dans les chantiers d'Olonitz; il alla les faire achever, et les conduifit à Pétersbourg.

Tous fes retours à Mofcou étaient marqués par
30 décemb. des entrées triomphantes : c'eft ainfi qu'il y revint cette année, et il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau fon premier vaiffeau de quatre-vingts pièces de canon, dont il avait donné les dimenfions l'année précédente, fur la Véronife.

1705. Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il
Mai. courut à l'armée qu'il avait envoyée fur les frontières de la Lithuanie au fecours d'*Augufte* : mais pendant qu'il aidait ainfi fon allié, une flotte fuédoife s'avançait pour détruire Pétersbourg et Cronflot à peine

bâtis ; elle était compofée de vingt-deux vaiffeaux de cinquante-quatre à foixante-quatre pièces de canon, de fix frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de tranfport firent leur defcente dans la petite île de Kotin. Un colonel ruffe, nommé *Tolboguin*, ayant fait coucher fon régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient fur le rivage, le fit lever tout à coup, et le feu fut fi vif et fi bien ménagé, que les Suédois renverfés furent obligés de regagner leurs vaiffeaux, d'abandonner leurs morts, et de laiffer trois cents prifonniers. 1705. 17 juin.

Cependant leur flotte reftait toujours dans ces parages, et menaçait Pétersbourg. Ils firent encore une defcente, et furent repouffés de même: des troupes de terre avançaient de Vibourg, fous le général fuédois *Meidel;* elles marchaient du côté de Shluffelbourg ; c'était la plus grande entreprife qu'eût encore faite *Charles XII* fur les Etats que *Pierre* avait conquis ou créés ; les Suédois furent repouffés par-tout, et Péterfbourg refta tranquille. 25 juin.

Pierre, de fon côté, avançait vers la Courlande, et voulait pénétrer jufqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de foumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encore à Vilna en Lithuanie, et fon maréchal *Sheremetof* s'approchait de Mittau, capitale de la Courlande ; mais il y trouva le général *Levenhaupt*, déjà célèbre par plus d'une victoire. Il fe donna une bataille rangée dans un lieu appelé Gémavershof, ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience et la difcipline 28 juillet.

1705. prévalent, les Suédois, quoique inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage : les Russes furent entièrement défaits, toute leur artillerie prise. *Pierre*, après trois batailles ainsi perdues à Gémavers, à Jacobstadt, à Nerva, réparait toujours ses pertes, et en tirait même avantage.

14 septemb. Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, assiége la citadelle, et y entre par capitulation.

Les troupes russes avaient alors la réputation de signaler leurs succès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. *Pierre* avait, à la prise de Nerva, tellement changé cet usage, que les soldats russes commandés pour garder, dans le château de Mittau, les caveaux où étaient inhumés les grands ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, et dépouillés de leurs ornemens, refusèrent d'en prendre possession, et exigèrent auparavant qu'on fît venir un colonel suédois reconnaître l'état des lieux; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encore plus de tort que cette bataille même. Un reste d'anciens strélitz, en garnison dans Astracan, s'enhardit, sur cette fausse nouvelle, à se révolter; ils tuèrent le gouverneur de la ville, et le czar fut obligé d'y envoyer le maréchal *Sheremetof* avec des troupes pour les soumettre et les punir.

Tout conspirait contre lui; la fortune et la valeur de *Charles XII*, les malheurs d'*Auguste*, la neutralité

forcée du Danemarck, les révoltes des anciens ſtrélitz, 1705.
les murmures d'un peuple qui ne ſentait alors que la gêne de la réforme et non l'utilité, les mécontentemens des grands aſſujettis à la diſcipline militaire, l'épuiſement des finances ; rien ne découragea *Pierre* un ſeul moment ; il étouffa la révolte ; et ayant mis en ſureté l'Ingrie, s'étant aſſuré de la citadelle de Mittau, malgré *Levenhaupt*, vainqueur, qui n'avait pas aſſez de troupes pour s'oppoſer à lui, il eut alors la liberté de traverſer la Samogitie et la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII* la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança juſqu'à Tykoczin ; ce fut là qu'il vit pour la ſeconde fois le roi *Auguſte;* il le conſola de ſes infortunes, lui promit de le venger, lui fit préſent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* ſur des partis de troupes de ſon rival : ils allèrent enſuite à Grodno, capitale de la Lithuanie, et y reſtèrent juſqu'au 15 décembre. *Pierre* en partant lui laiſſa de 30 décemb.
l'argent et une armée ; et, ſelon ſa coutume, alla paſſer quelque temps de l'hiver à Moſcou, pour y faire fleurir les arts et les lois, après avoir fait une campagne très-difficile.

CHAPITRE XV.

Tandis que Pierre se soutient dans ses conquêtes, et police ses Etats, son ennemi Charles XII gagne des batailles, domine dans la Pologne et dans la Saxe. Auguste, malgré une victoire des Russes, reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne; il livre Patkul, ambassadeur du czar; meurtre de Patkul condamné à la roue.

1706. PIERRE à peine était à Moscou, qu'il apprit que *Charles XII*, par-tout victorieux, s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée; le roi *Auguste* avait été obligé de fuir de Grodno, et se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, et la décourageait par sa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, et son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Schullembourg*, qui était la dernière ressource d'*Auguste*, et qui s'acquit depuis tant de gloire par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille saxons et six mille russes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. *Schullembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste*; il voyait *Charles XII* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait

qu'environ dix mille suédois sous le général *Renschild*, 1706.
qui puissent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt, sur les frontières de Pologne, il trouva le maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'histoire de *Charles XII*, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée saxonne un régiment français qui, ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochstet, avait été forcé de servir dans les troupes saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces français, frappés de la gloire de 6 février.
Charles XII, et mécontens du service de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, et demandèrent d'être reçus parmi les Suédois qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut-là le commencement et le signal d'une déroute entière; il ne se sauva pas trois bataillons russes, et encore tous les soldats qui échappèrent étaient blessés; tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois, dans cette bataille, était, *au nom de Dieu*, et que celui des Russes était, *massacrez tout:* mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de DIEU. Le czar même assure, dans un de ses manifestes, (*uu*) que beaucoup de prisonniers russes, cosaques, calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières

(*uu*) Manifeste du czar en Ukraine, 1709.

1706. des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés: il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares. Le roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me dire que dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un officier russe, qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, et que le général suédois *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre ses bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de *Charles XII* en Pologne. Les troupes du czar, qui étaient dans Grodno, couraient risque d'essuyer une plus grande disgrâce, et d'être enveloppées de tous côtés; il fut heureusement les rassembler, et même les augmenter; il fallait à la fois pourvoir à la sureté de cette armée, et à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le prince *Menzikoff* vers l'Orient, et de là au Midi jusqu'à Kiovie.

Auguste. Tandis qu'elle marchait, il se rend à Shlusselbourg, à Nerva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en sureté; et des bords de la mer Baltique, il court à ceux du Borysthène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne; s'appliquant toujours à rendre inutiles les Octobre. victoires de *Charles XII*, qu'il n'avait pu empêcher, préparant même déjà une conquête nouvelle; c'était celle de Vibourg, capitale de la Carélie, sur le golfe de Finlande. Il alla l'assiéger : mais cette fois elle résista à ses armes: les secours vinrent à propos, et il leva le siége. Son rival *Charles XII* ne fesait réellement aucune conquête en gagnant des batailles : il poursuivait alors le roi *Auguste* en Saxe, toujours plus

occupé d'humilier ce prince, et de l'accabler du poids de sa puissance et de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée. 1706.

Il répandit la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du roi *Auguste*, sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays se retiraient dans le cœur de l'empire. *Auguste* implorait la paix; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, et qui le couvrait de confusion: ce traité était secret; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII* donnait des lois dans Leipsic, et régnait dans tout son électorat. Déjà était signé par ses plénipotentiaires le fatal traité par 14 septemb.
lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi de ce pays, reconnaissait *Stanislas*, renonçait à l'alliance du czar, son bienfaiteur; et pour comble d'humiliation, s'engageait à remettre à *Charles XII* l'ambassadeur du czar, *Jean Reginold Patkul*, général des troupes russes, qui combattait pour sa défense. Il avait fait, quelque temps auparavant, arrêter *Patkul* contre le droit des gens sur de faux soupçons; et contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-seulement il y perdait sa couronne et sa gloire, mais il risquait même sa liberté, puisqu'il était alors entre les mains du prince *Menzikoff* en Posnanie, et que le peu de saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

1706. Le prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée suédoise, renforcée des polonais du parti du nouveau roi *Stanislas*, commandée par le général *Maderfeld;* et ignorant qu'*Auguste* traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. *Auguste* n'osa
19 octobre. refuser; la bataille se donna auprès de Kalish, dans le palatinat même du roi *Stanislas;* ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois : le prince *Menzikoff* en eut la gloire: on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cents quatre-vingt-dix-huit.

Il est difficile de comprendre comment *Auguste* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, et y était tout-puissant; son nom imprimait tellement la terreur, on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti polonais contre le roi *Auguste* était si fort, et enfin *Auguste* était si mal conseillé, qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à son envoyé *Finkstein* une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa victoire, *protestant que la bataille s'était donnée malgré lui; que les russes et les polonais de son parti l'y avaient obligé, qu'il avait fait dans ce dessein des mouvemens pour abandonner Menzikoff, que Maderfeld aurait pu le battre s'il avait profité de l'occasion ; qu'il rendrait tous les prisonniers suédois ou qu'il romprait avec les Russes; et qu'enfin il donnerait au roi de Suède toutes les satisfactions convenables* pour avoir osé battre ses troupes.

Tout cela est unique, inconcevable, et pourtant de la plus exacte vérité. Quand on songe qu'avec cette faiblesse *Auguste* était un des plus braves princes de

l'Europe, on voit bien que c'eſt le courage d'eſprit 1706.
qui fait perdre ou conſerver les Etats, qui les élève ou qui les abaiſſe.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du roi de Pologne, électeur de Saxe, et l'abus que *Charles XII* feſait de ſon bonheur ; le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguſte* d'écrire au nouveau roi *Staniſlas* ; le ſecond fut horrible ; ce même *Auguſte* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet ambaſſadeur, ce général du czar. L'Europe ſait aſſez que ce miniſtre fut depuis roué vif, à Caſimir, au mois de ſeptembre 1707. Le chapelain *Norberg* avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'eſt point de juriſconſulte en Europe, il n'eſt pas même d'eſclave qui ne ſente toute l'horreur de cette injuſtice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir repréſenté reſpectueuſement les droits de ſa patrie, à la tête de ſix gentilshommes livoniens, députés de tout l'Etat : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de ſervir ſon pays ſelon les lois, cette ſentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de ſe choiſir une patrie. Devenu ambaſſadeur d'un des plus grands monarques du monde, ſa perſonne était ſacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la terniſſent.

CHAPITRE XVI.

On veut faire un troisième roi en Pologne. Charles XII part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de Charles qui s'avance enfin vers la Russie.

1707. CHARLES XII jouissait de ses succès dans Altranstad près de Leipsic. Les princes protestans de l'empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages et lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L'empereur *Joseph I* déférait à toutes ses volontés. *Pierre* alors, voyant que le roi *Auguste* avait renoncé à sa protection et au trône, et qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Yolkova* d'élire un troisième roi.

Janvier. On proposa plusieurs palatins dans une diète à Lublin : on mit sur les rangs le prince *Ragotsky* ; c'était ce même prince *Ragotsky* long-temps retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur *Léopold*, et qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très-loin, et il s'en fallut peu qu'on ne vît trois rois de Pologne à la fois. Le prince *Ragotski* n'ayant pu réussir, *Pierre* voulut donner le trône au grand général de la république, *Siniawski*, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers-parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. *Buzenval*, envoyé de France en Saxe, s'entremit pour réconcilier le czar et le roi de Suède. On penſait alors à la cour de France que *Charles*, n'ayant plus à combattre ni les Ruſſes ni les Polonais, pourrait tourner ſes armes contre l'empereur *Joſeph*, dont il était mécontent, et auquel il impoſait des lois dures pendant ſon ſéjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moſcou. C'eſt alors que *Pierre* dit: „ Mon frère *Charles* veut „ faire l'*Alexandre*, mais il ne trouvera pas en moi „ un *Darius*.„ 1707.

Cependant les Ruſſes étaient encore en Pologne, et même à Varſovie, tandis que le roi donné aux Polonais par *Charles XII* était à peine reconnu d'eux, et que *Charles* enrichiſſait ſon armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de ſon quartier d'Altranſtad, à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il ſemblait que ſon ennemi ne dût jamais réſiſter, puiſqu'il l'avait entièrement défait avec huit mille à Nerva. 22 auguſte.

Ce fut en paſſant ſous les murs de Dreſde qu'il alla faire au roi *Auguſte* cette étrange viſite, *qui doit cauſer de l'admiration à la poſtérité*, à ce que dit *Norberg*: elle peut au moins cauſer quelque étonnement. C'était beaucoup riſquer que de ſe mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repaſſa par la Siléſie, et rentra en Pologne. 27 auguſte.

Ce pays était entièrement dévaſté par la guerre, ruiné par les factions et en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Maſovie, et choiſiſſait le chemin

1707. le moins praticable. Les habitans, réfugiés dans des marais, voulurent au moins lui faire acheter le paſſage. Six mille payſans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc et armé de deux carabines, harangua *Charles;* et comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il diſait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince, au milieu de ſa harangue. Les payſans déſeſpérés ſe retirèrent et s'armèrent. On ſaiſit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de ſe pendre les uns les autres, et le dernier était forcé de ſe paſſer lui-même la corde au cou et d'être ſon propre bourreau. On réduiſit en cendres toutes leurs habitations. C'eſt le chapelain *Norberg* qui atteſte ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le récuſer ni s'empêcher de frémir.

1708. *Charles* arrive à quelques lieues de Grodno en
6 février. Lithuanie ; on lui dit que le czar eſt en perſonne dans cette ville avec quelques troupes ; il prend avec lui, ſans délibérer, huit cents gardes ſeulement, et court à Grodno. Un officier allemand, nommé *Mulſels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas, en voyant *Charles XII*, qu'il ne ſoit ſuivi de ſon armée ; il lui livre le paſſage, au lieu de le diſputer ; l'alarme ſe répand dans la ville ; chacun croit que l'armée ſuédoiſe eſt entrée : le peu de ruſſes qui veulent réſiſter ſont taillés en pièces par la garde ſuédoiſe ; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuſe ſe rend maîtreſſe de tous les poſtes de la ville. *Pierre* ſe retire au-delà des remparts, et *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de ſortir.

Dans cette confusion, quelques jésuites, dont on avait pris la maison pour loger le roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, se rendent la nuit auprès du czar, et lui apprennent cette fois la vérité. Aussitôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde suédoise : on combat dans les rues, dans les places : mais déjà l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder, et de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui fesait trembler la Pologne. 1708.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie et en Finlande, et tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie pour ses anciens Etats et pour Moscou même. Il fallait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie, au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses que la pauvreté et la famine avaient répandues de Varsovie à Minski. *Pierre* posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, et courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg. Avril.

Charles en dominant chez les Polonais ne leur prenait rien ; mais *Pierre*, en fesant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgo qu'il détruisit, et en fesant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles. 21 mai.

Charles, long-temps retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin sur la petite rivière de Bérézine, à quelques lieues du Borysthène.

1708. Rien ne put réſiſter à ſon activité; il jeta un pont à la vue des Ruſſes; il battit le détachement qui gardait ce paſſage, et arriva à Holloſin ſur la rivière de Vabis. C'était là que le czar avait poſté un corps conſidérable qui devait arrêter l'impétuoſité de *Charles*. La petite rivière de Vabis (*xx*) n'eſt qu'un ruiſſeau dans les ſéchereſſes; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, groſſi par les pluies. Au-delà était un marais, et derrière ce marais les Ruſſes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large foſſé, et couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie et onze d'infanterie étaient avantageuſement diſpoſés dans ces lignes. Le paſſage de la rivière paraiſſait impoſſible.

Les Suédois, ſelon l'uſage de la guerre, préparèrent des pontons pour paſſer, et établirent des batteries de canons pour favoriſer la marche; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fuſſent prêts; ſon impatience de combattre ne ſouffrait jamais le moindre retardement. Le maréchal de *Shwerin*, qui a long-temps ſervi ſous lui, m'a confirmé pluſieurs fois qu'un jour d'action il diſait à ſes généraux, occupés du détail de ſes diſpoſitions: *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles?* et il s'avançait alors le premier, à la tête de ſes drabans: c'eſt ce qu'il fit ſur-tout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière, ſuivi de ſon régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuoſité du flot; mais on avait de l'eau juſqu'aux épaules, et on ne pouvait ſe ſervir de ſes armes. Pour peu que l'artillerie du

(*xx*) En ruſſe *bibitſch*.

parapet

parapet eût été bien ſervie, et que les bataillons 1708.
euſſent tiré à propos, il ne ſerait pas échappé un ſeul ſuédois.

Le roi, après avoir traverſé la rivière, paſſa encore 25 juillet.
le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obſtacles à la vue des Ruſſes, on ſe mit en bataille; on attaqua ſept fois leurs retranchemens, et les Ruſſes ne cédèrent qu'à la ſeptième. On ne leur prit que douze pièces de campagne et vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des hiſtoriens ſuédois.

Il était donc viſible que le czar avait réuſſi à former des troupes aguerries; et cette victoire d'Holloſin, en comblant *Charles XII* de gloire, pouvait lui faire ſentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays ſi éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps ſéparés, de bois en bois, de marais en marais, et à chaque pas il fallait combattre : mais les Suédois, accoutumés à tout renverſer devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE XVII.

Charles XII passe le Borysthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures. Une de ses armées est défaite par Pierre le grand : ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Aventures en Ukraine.

1708. ENFIN *Charles* arriva sur la rive du Borysthène, à une petite ville nommée Mohilo. (*yy*) C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait sa route à l'orient vers Moscou, ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le suivait depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine: cette étrange résolution lui fut inspirée par *Mazeppa*, hetman des Cosaques; c'était un vieillard de soixante et dix ans qui, n'ayant point d'enfans, semblait ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie: la reconnaissance devait encore l'attacher au czar, auquel il devait sa place; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce prince, soit que la gloire de *Charles XII* l'eût ébloui, soit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi son bienfaiteur, et s'était donné en secret au roi de Suède, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire

(*yy*) En russe *Mogilew*.

ruſſe, quand ſes troupes victorieuſes feraient ſecondées d'un peuple ſi belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puiſſant ſecours devait ſe joindre une armée de ſeize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général *Levenhaupt*, conduiſant après une quantité prodigieuſe de proviſions de guerre et de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas ſi le czar était à portée de tomber ſur cette armée, et de le priver d'un ſecours ſi néceſſaire. Il ne s'informait pas ſi *Mazeppa* était en état de tenir toutes ſes promeſſes, ſi ce coſaque avait aſſez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conſeil que d'elle-même, et s'il reſtait enfin aſſez de reſſources à ſon armée dans un malheur; et en cas que *Mazeppa* fût ſans fidélité ou ſans pouvoir, il comptait ſur ſa valeur et ſur ſa fortune. L'armée ſuédoiſe avança donc au-delà du Boryſthène vers la Deſna; et c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, et des corps de ruſſes voltigeant dans ces quartiers rendaient la marche dangereuſe. 1708.

Menzikoff, à la tête de quelques régimens de cavalerie et de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en déſordre, tua beaucoup de ſuédois, perdit encore plus des ſiens, mais ne ſe rebuta pas. *Charles*, qui accourut ſur le champ de bataille, ne repouſſa les Ruſſes que difficilement, en riſquant long-temps ſa vie, et en combattant contre pluſieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point; les vivres commençaient à manquer; les ſoldats ſuédois voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs 11 ſeptemb.

1708. fatigues et leur disette, ne se décourageaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient et murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à *Levenhaupt*, de marcher avec son armée et d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, et ce temps était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin : *Pierre* le laissa passer le Borysthène; et quand cette armée fut engagée entre ce fleuve et les petites rivières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, et l'attaqua avec ses corps rassemblés qui se suivaient presque en échelons. La bataille se donna entre le Borysthène et la Sossa. (22)

Le prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles XII*; le général *Bauer* le suivait, et *Pierre* conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans; et on le crut long-temps sur la foi de leur relation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. *Levenhaupt* se retira dans un bois, et

(22) En russe *Soeza*.

conferva fon bagage; le lendemain il fallut chaffer les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier et plus heureux: c'eft là que le czar, voyant fes troupes en défordre, s'écria qu'on tirât fur les fuyards et fur lui-même s'il fe retirait. Les Suédois furent repouffés, mais ne furent point mis en déroute. 1708. 7 octobre.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva; on fondit fur les Suédois pour la troifième fois: ils fe retirèrent vers un bourg nommé Profpock; on les y attaqua encore; ils marchèrent vers la Defna, et on les y pourfuivit. Jamais ils ne furent entièrement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-fept canons, quarante-quatre drapeaux: le czar fit prifonniers cinquante-fix officiers, et près de neuf cents foldats; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le czar défit en perfonne, dans une bataille rangée, ceux qui s'étaient fignalés par tant de victoires fur fes troupes: il remerciait DIEU de ce fuccès, quand il apprit que fon général *Apraxin* venait de remporter un avantage en Ingrie, à quelques lieues de Nerva; avantage à la vérité moins confidérable que la victoire de Lefnau; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait fes efpérances et le courage de fon armée. 17 feptemb.

Charles XII apprit toutes ces funeftes nouvelles, lorfqu'il était près de paffer la Defna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver: il devait lui amener trente mille hommes et des provifions immenfes, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, et plutôt en fugitif qui demandait du fecours, qu'en prince qui venait en donner. Ce cofaque avait marché en effet avec quinze

1708. à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, et que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna, il leur déclara enfin son projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourrait plus les défendre, et qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, et des Polonais autrefois leurs maîtres et toujours leurs ennemis : ils retournèrent chez eux, et donnèrent avis au czar de la défection de leur chef: il ne resta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encore maître de quelques places dans l'Ukraine, et sur-tout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardée comme la capitale des Cosaques : elle est située près des forêts sur la rivière Desna, mais fort loin du champ de bataille où *Pierre* avait vaincu *Levenhaupt*. Il y avait toujours quelques régimens russes dans ces quartiers. Le prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du czar; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les passages, il ne les connaissait pas même; il avait négligé de s'emparer du poste important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers sept ou huit lieues de forêts que la Desna traverse. Son ennemi avait toujours sur lui
4 novemb. l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* passa aisément avec le prince *Gallitzin*; on se présenta devant

Bathurin; elle fut prife prefque fans réfiftance, faccagée et réduite en cendres : un magafin deftiné pour le roi de Suède, et les tréfors de *Mazeppa* furent enlevés ; les Cofaques élurent un autre hetman, nommé *Skoropasky*, que le czar agréa : il voulut qu'un appareil impofant fît fentir au peuple l'énormité de la trahifon ; l'archevêque de Kiovie et deux autres excommunièrent publiquement *Mazeppa* ; il fut pendu en effigie, et quelques-uns de fes complices moururent par le fupplice de la roue. 1708. 22 novemb.

Cependant *Charles XII*, à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-fept mille fuédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, et toujours féduit par l'efpérance de faire déclarer toute l'Ukraine, paffa la Defna loin de Bathurin et près du Boryfthène, malgré les troupes du czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes fuivaient fon arrière-garde, et les autres, répandues au-delà de la rivière, s'oppofaient à fon paffage.

Il marchait, mais par des déferts, et ne trouvait que des villages ruinés et brûlés. Le froid fe fit fentir dès le mois de décembre avec une rigueur fi exceffive que, dans une de fes marches, près de deux mille hommes tombèrent morts à fes yeux : les troupes du czar fouffraient moins, parce qu'elles avaient plus de fecours; celles de *Charles*, manquant prefque de vêtemens, étaient plus expofées à l'âpreté de la faifon.

Dans cet état déplorable, le comte *Piper*, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons confeils à fon maître, le conjura de refter, de paffer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver dans une petite

1708. ville de l'Ukraine, nommée Romna, où il pourrait fe fortifier, et faire quelques provifions par le fecours de *Mazeppa*. *Charles* repondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repaffer la Defna et le Boryfthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à fes troupes des quartiers dont elles avaient befoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était abfolument néceffaire, de foutenir le roi qu'il avait fait nommer, et de contenir le parti d'*Augufte* qui commençait à lever la tête. *Charles* répliqua que ce ferait fuir devant le czar, que la faifon deviendrait plus favorable, qu'il fallait fubjuguer l'Ukraine et marcher à Mofcou. (*a*)

1709. Janvier. Les armées ruffes et fuédoifes furent quelques femaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de janvier 1709; mais dès que le foldat put fe fervir de fes armes, *Charles* attaqua tous les petits poftes qui fe trouvèrent fur fon paffage. Il fallait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'eft-à-dire, pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la fubfiftance des payfans. *Pierre* fans fe hâter veillait fur fes marches, et le laiffait fe confumer.

Il eft impoffible au lecteur de fuivre la marche des Suédois dans ces contrées; plufieurs rivières qu'ils pafsèrent ne fe trouvent point dans les cartes: il ne faut pas croire que les géographes connaiffent ces pays comme nous connaiffons l'Italie, la France et l'Allemagne; la géographie eft encore de tous les arts celui qui a le plus befoin d'être perfectionné; et l'ambition a jufqu'ici pris plus de foin de dévafter la terre que de la décrire.

(*a*) Avoué par le chapelain *Norberg*. Tom. II, pag. 263.

Contentons-nous de favoir que *Charles* enfin traverfa toute l'Ukraine, au mois de fevrier, brûlant par-tout des villages, et en trouvant que les Ruffes avaient brûlés. Il s'avança au fud-eft jufqu'aux déferts arides bordés par les montagnes qui féparent les Tartares Nogaïs des Cosaques du Tanaïs : c'eft à l'orient de ces montagnes que font les autels d'*Alexandre*. Il fe trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Ruffie; et quand il fut là, il fallut retourner fur fes pas pour fubfifter : les habitans fe cachaient dans des tanières avec leur beftiaux; ils difputaient quelquefois leur nourriture aux foldats qui venaient l'enlever; les payfans dont on put fe faifir furent mis à mort; ce font-là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois tranfcrire ici quelques lignes du chapelain *Norberg*. (*b*) *Pour faire voir*, dit-il, *combien le roi aimait la juftice, nous inférerons un billet de fa main au colonel Hielmen :* ›› *Monfieur le colonel, je fuis bien aife qu'on ait attrapé* ›› *les payfans qui ont enlevé un fuédois; quand on les aura* ›› *convaincus de leur crime, on les punira fuivant l'exigence* ›› *du cas, en les fefant mourir.* CHARLES, et plus bas ›› *Budis.* ›› Tels font les fentimens de juftice et d'humanité du confeffeur d'un roi; mais fi les payfans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des payfans d'Oftrogothie enrégimentés, qui fe croyaient en droit de venir de fi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes et de leurs enfans, les confeffeurs et les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur juftice? 1709.

(*b*) Tom. II. pag. 279.

1709. *Mazeppa* négociait depuis long-temps avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Boryſthène, et dont une partie habite les îles de ce fleuve. (c) C'eſt cette partie qui compoſe ce peuple, ſans femmes et ſans familles, ſubſiſtant de rapines, entaſſant leurs proviſions dans leurs îles pendant l'hiver, et les allant vendre au printemps dans la petite ville de Pultava; les autres habitent des bourgs à droite et à gauche du fleuve. Tous enſemble choiſiſſent un hetman particulier, et cet hetman eſt ſubordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa;* ces deux barbares s'abouchèrent, feſant porter chacun devant eux une queue de cheval et une maſſue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens et ſon peuple, je ne crois pas indigne de l'hiſtoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas ſervi avec quelque vaiſſelle d'argent à l'hetman zaporavien et à ſes principaux officiers : quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table ſur l'évangile qu'ils fourniraient des hommes et des vivres à *Charles XII;* après quoi ils emportèrent la vaiſſelle et tous les meubles. Le maître-d'hôtel de la maiſon courut après eux, et leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile ſur lequel ils avaient juré ; les domeſtiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaiſſelle : les Zaporaviens s'attroupèrent ; ils vinrent en corps ſe plaindre à *Mazeppa* de l'affront inouï qu'on feſait à de ſi braves gens, et demandèrent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel pour le punir ſelon les lois ;

(c) Voyez le chapitre I, pag. 41.

il leur fut abandonné; et les Zaporaviens, felon les lois, 1709.
fe jetèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pouffe un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles XII;* il en compofa un régiment de deux mille hommes: le refte marcha par troupes féparées contre les cofaques et les calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de provifions, et pouvait fervir à *Charles* d'une place d'armes; elle eft fituée fur la rivière de Vorskla, affez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au nord; le côté de l'orient eft un vafte défert; celui de l'occident eft plus fertile et plus peuplé. La Vorskla va fe perdre à quinze grandes lieues au-deffous dans le Boryfthène. On peut aller de Pultava au feptentrion gagner le chemin de Mofcou par les défilés qui fervent de paffage aux Tartares; cette route eft difficile; les precautions du czar l'avaient rendue prefque impraticable: mais rien ne paraiffait impoffible à *Charles;* et il comptait toujours prendre le chemin de Mofcou après s'être emparé de Pultava: il mit donc le fiége devant cette ville, au commencement de mai.

CHAPITRE XVIII.

Bataille de Pultava.

1709. C'ETAIT là que *Pierre* l'attendait : il avait disposé ses corps d'armée à portée de se joindre, et de marcher tous ensemble aux assiégeans ; il avait visité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie où coule la Desna, devenue célèbre par sa victoire, et où cette rivière est déjà profonde ; le pays de Bolcho dans lequel l'Occa prend sa source ; les déserts et les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides : il était enfin auprès d'Azoph, et là il fesait nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Taganrock, mettant ainsi à profit, pour l'avantage de ses Etats, le temps qui s'écoula entre les batailles de Desna et de Pultava.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, cosaques, calmouks s'avancent de vingt endroits ; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni pièces de campagne, ni munitions de toute espèce, ni vivres, ni médicamens ; c'était encore une supériorité qu'il s'était donnée sur son rival.

Le 15 juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattans ; la rivière Vorskla était entre lui et *Charles*. Les assiégeans au nord-ouest, les Russes au sud-est.

3 juillet. *Pierre* remonte la rivière au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, et tire un long

retranchement, qu'on commence et qu'on achève en une feule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors fi celui qu'il méprifait, et qu'il comptait détrôner à Mofcou, entendait l'art de la guerre. Cette difpofition faite, *Pierre* pofta fa cavalerie entre deux bois, et la couvrit de plufieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mefures ainfi prifes, il va reconnaître le camp des affiégeans pour en former l'attaque. 1709. 6 juillet.

Cette bataille allait décider du deftin de la Ruffie, de la Pologne, de la Suède et des deux monarques fur qui l'Europe avait les yeux. On ne favait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes ni quelle était leur fituation : mais après avoir vu partir de Saxe *Charles XII* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir fu qu'il pourfuivait par-tout fon ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, et qu'ayant donné des lois en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter dans le krémelin de Mofcou les conditions de la paix, et faire un czar, après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vu des lettres de plufieurs miniftres, qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

Le rifque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie et de Ruffie ceffaient alors d'être dévaftées; la Pologne reprenait avec fa tranquillité fon roi légitime, déjà réconcilié avec le czar fon bienfaiteur.

La Suède enfin épuifée d'hommes et d'argent pouvait trouver des motifs de confolation : mais fi le czar

1709. périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, et le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques corps suédois et russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. *Charles*,
27 juin. dans une de ces rencontres, avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied; il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, et fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer; ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens; il sortit des siens en se fesant porter sur un brancard. Le journal de *Pierre le grand* avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canons qui protégeaient sa cavalerie, que, malgré sa résistance et malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie suédoise, maîtresse de deux redoutes, crut la bataille gagnée, et cria victoire. Le chapelain *Norberg*, qui était loin du champ de bataille au bagage, (où il devait être) prétend que c'est une calomnie; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, et les Russes résistèrent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre et promptitude.

La bataille devint générale. *Pierre* fesait dans son armée la fonction de général major; le général *Bauer* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremetof*

le centre. L'action dura deux heures. *Charles*, le piſtolet 1709.
à la main, allait de rang en rang ſur ſon brancard porté par ſes drabans ; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient, et mit le brancard en pièces. *Charles* ſe fit alors porter ſur des piques ; car il eſt difficile, quoi qu'en diſe *Norberg*, que dans une action auſſi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut pluſieurs coups dans ſes habits et dans ſon chapeau ; ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat les Suédois furent par-tout enfoncés ; la confuſion ſe mit parmi eux, et *Charles XII* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant mépriſé. On mit à cheval, dans ſa fuite, ce même héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille ; la néceſſité lui rendit un peu de force ; il courut en ſouffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuiſantes par celle d'être vaincu ſans reſſource. Les Ruſſes comptèrent neuf mille deux cents vingt-quatre ſuédois morts ſur le champ de bataille : ils firent pendant l'action deux à trois mille priſonniers, ſur-tout dans la cavalerie.

Charles XII précipitait ſa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions et de poudre. Il marcha vers le Boryſthène, au midi, entre les rivières de Vorskla et de Sol, (*d*) dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Boryſthène, en cet endroit, ſont de grands déſerts qui conduiſent aux frontières de la Turquie. *Norberg* aſſure que les vainqueurs n'osèrent pourſuivre *Charles* ; cependant il avoue que le prince *Menzikoff* ſe préſenta

(*d*) Ou Pſol.

1709. ſur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie et un train d'artillerie conſidérable, quand le roi paſſait le Boryſthène.

12 juillet. Quatorze mille ſuédois ſe rendirent priſonniers de guerre à ces dix mille ruſſes ; *Levenhaupt*, qui les commandait, ſigna cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au czar les zaporaviens qui, ayant combattu pour ſon roi, ſe trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux priſonniers faits dans la bataille, et par la capitulation, furent le comte *Piper*, premier miniſtre, avec deux ſecrétaires d'Etat et deux du cabinet; le feld-maréchal *Renſchild*, les généraux *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Roſen*, *Stakelber*, *Creuts*, *Hamilton* ; trois aides-de-camp généraux, l'auditeur général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état major, cinq colonels, parmi leſquels était un prince de *Wirtemberg*; ſeize mille neuf cents quarante-deux ſoldats ou bas-officiers: enfin, en y comprenant les domeſtiques du roi et d'autres perſonnes ſuivant l'armée, il y en eut dix-huit mille ſept cents quarante-ſix au pouvoir du vainqueur; ce qui, joint aux neuf mille deux cents vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, et à près de deux mille hommes qui paſsèrent le Boryſthène à la ſuite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-ſept mille combattans ſous ſes ordres dans cette journée mémorable. (*t*)

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille

(*t*) On a imprimé à Amſterdam, en 1730, les mémoires de *Pierre le grand* par le prétendu boyard *Ivan Neſteſuranoy*. Il eſt dit dans ces mémoires que le roi de Suède, avant de paſſer le Boryſthène, envoya un officier général offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces mémoires ſont un tiſſu de fauſſetes et d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

combattans

combattans; *Levenhaupt* en avait amené plus de ſeize 1709.
mille de Livonie; rien ne reſtait de toute cette armée floriſſante; et d'une nombreuſe artillerie perdue dans ſes marches, enterrée dans des marais, il n'avait conſervé que dix-huit canons de fonte, deux obus et douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le ſiége de Pultava, et qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable: auſſi l'accuſe-t-on d'avoir montré depuis ſon départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Ruſſes que cinquante-deux officiers et douze cents quatre-vingt-treize ſoldats; c'eſt une preuve que leur diſpoſition était meilleure que celle de *Charles*, et que leur feu fut infiniment ſupérieur.

Un miniſtre envoyé à la cour du czar prétend, dans ſes mémoires, que *Pierre*, ayant appris le deſſein de *Charles XII*, de ſe retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette réſolution déſeſpérée, et de ſe remettre plutôt entre ſes mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait ſa parole d'honneur de ne point le retenir priſonnier, et de terminer leurs différens par une paix raiſonnable. La lettre fut portée par un exprès juſqu'à la rivière de Bug, qui ſépare les déſerts de l'Ukraine des Etats du grand ſeigneur. Il arriva lorſque *Charles* était déjà en Turquie, et rapporta la lettre à ſon maître. Le miniſtre ajoute qu'il tient ce (*f*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'eſt pas ſans vraiſemblance,

(*f*) Ce fait ſe trouve auſſi dans une lettre imprimée au-devant des *Anecdotes de Ruſſie*.

1709. mais elle ne ſe trouve ni dans le journal de *Pierre le grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui eſt le plus important dans cette bataille, c'eſt que de toutes celles qui ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt la ſeule qui, au lieu de ne produire que la deſtruction, ait ſervi au bonheur du genre humain, puiſqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'eſt donné en Europe plus de deux cents batailles rangées, depuis le commencement de ce ſiècle juſqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus ſignalées et les plus ſanglantes n'ont eu d'autres ſuites que la réduction de quelques petites provinces, cédées enſuite par des traités et repriſes par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont ſouvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des ſuccès faibles et paſſagers : on a fait les plus petites choſes avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compenſé par un peu de bien le mal qu'elle a fait ; mais il a réſulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaſte empire de la terre.

CHAPITRE XIX.

Suites de la victoire de Pultava. Charles XII réfugié chez les Turcs. Auguste détrôné par lui rentre dans ses Etats. Conquêtes de Pierre le grand.

CEPENDANT on présentait au vainqueur tous les principaux prisonniers; le czar leur fit rendre leurs épées, et les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit: „Je bois à la santé de „ mes maîtres dans l'art de la guerre: „ mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes et tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes et les Suédois: le czar en avait proposé un avant le siége de Pultava; *Charles* le refusa, et ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté. 1709.

C'est cette fierté, toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, et toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un roi sage, car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand visir selon l'usage, et il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement: il ne savait s'accommoder ni aux temps ni aux lieux. (*g*)

(*g*) *La Motraye* dans le récit de ses voyages rapporte une lettre de *Charles XII* au grand visir, mais cette lettre est fausse, comme la plupart des récits de ce voyageur mercenaire; et *Norberg* lui-même avoue que le roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand visir.

1709. Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits et dans les affaires en Pologne, en Saxe, en Suède, en Siléfie. *Charles*, quand il donnait des lois, avait exigé de l'empereur d'Allemagne, *Jofeph I*, qu'on dépouillât les catholiques de cent cinq églifes, en faveur des Siléfiens de la confeffion d'Augsbourg; les catholiques reprirent prefque tous les temples luthériens, dès qu'ils furent informés de la difgrâce de *Charles*. Les Saxons ne fongèrent qu'à fe venger des extorfions d'un vainqueur qui leur avait coûté, difaient-ils, vingt-trois
8 Augufte. millions d'écus. Leur électeur roi de Pologne protefta fur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, et étant rentré dans les bonnes grâces du czar, il s'empreffa de remonter fur le trône de Pologne. La Suède confternée crut long-temps fon roi mort, et le fénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de fa victoire : il fait partir le maréchal *Sheremetof* avec une armée pour la Livonie, fur les frontières de laquelle ce général s'était fignalé tant de fois. Le prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreufe cavalerie pour feconder le peu de troupes laiffées en Pologne, pour encourager toute la nobleffe du parti d'*Augufte*, pour chaffer le compétiteur que l'on ne regardait plus que comme un rebelle, et pour diffiper quelques troupes fuédoifes qui reftaient encore fous le général fuédois, *Craffau*.

Pierre part bientôt lui-même, paffe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm et de la haute Volhinie,
18 feptemb. arrive à Lublin, fe concerte avec le général de la Lithuanie; il voit enfuite les troupes de la couronne,

qui prêtent ferment de fidélité au roi *Auguſte;* de là 1709.
il ſe rend à Varſovie, et jouit à Thorn du plus beau 7 octobre.
de tous les triomphes, celui de recevoir les remercîmens d'un roi auquel il rendait ſes Etats. C'eſt là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les rois de Danemarck, de Pologne et de Pruſſe. Il s'agiſſait déjà de reprendre toutes les conquêtes de *Guſtave-Adolphe. Pierre* feſait revivre les anciennes prétentions des czars ſur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie et ſur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquait la Scanie, le roi de Pruſſe la Poméranie.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainſi tous les édifices que la valeur heureuſe de *Guſtave-Adolphe* avait élevés. La nobleſſe polonaiſe venait en foule confirmer ſes fermens à ſon roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; preſque tous reconnaiſſaient *Pierre* pour leur protecteur.

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution ſubite, *Staniſlas* n'eut à oppoſer que ſa réſignation: il répandit un écrit qu'on appelle *Univerſal*, dans lequel il dit qu'il eſt prêt à renoncer à la couronne, ſi la république l'exige.

Pierre, après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, et ayant ratifié le traité avec le Danemarck, partit incontinent pour achever ſa négociation avec le roi de Pruſſe. Il n'était pas encore en uſage chez les ſouverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambaſſadeurs: ce fut *Pierre* qui introduiſit cette coutume nouvelle et peu ſuivie. L'électeur de Brandebourg, premier roi de Pruſſe, alla conférer avec le czar à Marienverder, petite ville ſituée dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les chevaliers

1709. teutoniques, et enclavée dans la liſière de la Pruſſe devenue royaume. Ce royaume était petit et pauvre, mais ſon nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus faſtueuſe: c'eſt dans cet éclat qu'il avait déjà reçu *Pierre*, à ſon premier paſſage, quand ce prince quitta ſon empire pour aller s'inſtruire chez
20 octobre. les étrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles XII* avec encore plus de magnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le roi de Pruſſe qu'un traité défenſif, mais qui enſuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul inſtant n'était perdu. *Pierre*, après avoir achevé rapidement les négociations qui par-tout ailleurs ſont
21 novemb. ſi longues, va joindre ſon armée devant Riga, la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, forme enſuite un blocus; et, sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de ſa ville de Pétersbourg, à la conſtruction des maiſons, à ſa flotte,
5 décembre. poſe de ſes mains la quille d'un vaiſſeau de cinquante-quatre canons, et part enſuite pour Moſcou. Il ſe fit un amuſement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, diſpoſa tout.

1710. L'année 1710 commença par cette ſolennité
1 janvier. néceſſaire alors à ſes peuples, auxquels elle inſpirait des ſentimens de grandeur, et agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit paſſer, ſous ſept arcs magnifiques, l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur roi, les ſoldats, les officiers, les généraux, les miniſtres

prisonniers tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, de cent pièces de canon, et des acclamations d'un peuple innombrable, qui se fesaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tête, et *Pierre* à son rang de général major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'Etat, et au dernier une troupe choisie de jeunes enfans de boyards vêtus à la romaine, qui présentaient des lauriers au monarque victorieux. 1710.

A cette fête publique succéda une cérémonie non moins satisfesante. Il était arrivé, en 1708, une aventure d'autant plus désagréable que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof*, son ambassadeur à Londres auprès de la reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice, au nom de quelques marchands anglais, et conduit chez un juge de paix pour la sureté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les lois du commerce devaient l'emporter sur les privilèges des ministres: l'ambassadeur du czar, et tous les ministres publics qui se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être toujours inviolable. Le czar demanda fortement justice par ses lettres à la reine *Anne;* mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les lois d'Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, et qu'aucune loi n'exemptait les ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de *Patkul*, ambassadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles XII*, enhardissait le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractère si cruellement profané: les autres ministres qui étaient alors

1710. à Londres, furent obligés de répondre pour celui du czar; et enfin tout ce que put faire la reine en sa faveur, ce fut d'engager le parlement à passer un acte par lequel dorénavant il ne serait plus permis de faire arrêter un ambassadeur pour ses dettes: mais, après la bataille de Pultava, il fallut faire une satisfaction plus authentique. La reine lui fit des excuses publiques
16 février. par une ambassade solennelle. M. de *Widvorth*, choisi pour cette cérémonie, commença sa harangue par ces mots: *Très-haut et très-puissant empereur.* Il lui dit qu'on avait mis en prison ceux qui avaient osé arrêter son ambassadeur, et qu'on les avait déclarés infames; il n'en était rien, mais il suffisait de le dire; et le titre d'empereur, que la reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait assez la considération qu'il avait en Europe. On lui donnait déjà communément ce titre en Hollande, et non-seulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, et qui s'intéressaient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'Etat l'appelaient à l'envi du nom d'empereur, et célébraient sa victoire par des fêtes, en présence du ministre de Suède.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégée; c'est une ville anséatique de la Prusse royale en Pologne; les Suédois y avaient encore une garnison. Les
11 mars. Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, et la garnison se rend prisonnière de guerre: cette place était un des grands magasins de *Charles XII;* on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, et cent cinquante-sept mortiers. Aussitôt *Pierre* se hâte

d'aller de Moscou à Pétersbourg : à peine arrivé, il s'embarque sous sa nouvelle forteresse de Cronslot, côtoie les côtes de la Carélie, et malgré une violente tempête, il amène sa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés : la ville est investie, et le blocus de la capitale de la Livonie est resserré. Vibourg se rend bientôt après la brèche faite ; et une garnison, composée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite prisonnière malgré la capitulation. *Pierre* se plaignait de plusieurs infractions de la part des Suédois ; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient satisfait à ses plaintes ; il fallut, sur cette affaire, demander les ordres du roi de Suède, toujours inflexible ; et ces soldats, que *Charles* aurait pu délivrer, restèrent captifs. C'est ainsi que le prince d'Orange, roi d'Angleterre, *Guillaume III*, avait arrêté, en 1695, le maréchal de *Boufflers*, malgré la capitulation de Namur. Il y a plusieurs exemples de ces violations, et il serait à souhaiter qu'il n'y en eût point.

1710. 2 avril. 23 juin.

Après la prise de cette capitale, le siége de Riga, devint bientôt un siége régulier, poussé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion qui désolait depuis quelque temps ces climats, se mit dans l'armée assiégeante, et lui enleva neuf mille hommes : cependant le siége ne fut point ralenti ; il fut long, et la garnison obtint les honneurs de la guerre ; mais on stipula dans la capitulation que tous les officiers et soldats livoniens resteraient au service

5 juillet.

1710. de la Russie, comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, et que les ancêtres de *Charles XII* avaient usurpé ; les priviléges dont son père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, et tous les officiers entrèrent au service du czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du livonien *Patkul*, son ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes priviléges. La garnison était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de temps après, la citadelle de Pennamunde fut prise ; on trouva, tant dans la ville, que dans ce fort, plus de huit cents bouches à feu.

Il manquait, pour être entièrement maître de la Carélie, la forte ville de Kexholm sur le lac Ladoga, située dans une île et qu'on regardait comme impre-
19 septemb. nable; elle fut bombardée quelque temps après, et bien-
23 septemb. tôt rendue. L'île d'Oesel, dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut soumise avec la même rapidité.

Du côté de l'Estonie, province de la Livonie vers le septentrion et sur le golfe de Finlande, sont les villes de Pernau et de Revel; si on en était maître, la
25 auguste. conquête de la Livonie était achevée. Pernau se rendit
10 septemb. après un siége de peu de jours, et Revel se soumit sans qu'on tirât contre la ville un seul coup de canon; mais les assiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le temps même qu'ils se rendaient prisonniers de guerre : quelques vaisseaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit; la garnison s'embarqua, ainsi que la plupart des bourgeois; et les assiégeans, en entrant dans la ville, furent étonnés de la trouver déserte. Quand *Charles XII* remportait la victoire de Nerva, il ne s'attendait pas que ses

troupes auraient un jour befoin de pareilles rufes de guerre. 1710.

En Pologne, *Staniflas*, voyant fon parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui reftait à *Charles XII;* *Augufte* régnait, et il était difficile de décider fi *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner que *Pierre* à le rétablir.

Les Etats du roi de Suède étaient encore plus malheureux que lui; cette maladie contagieufe, qui avait ravagé toute la Livonie, paffa en Suède, et enleva trente mille perfonnes dans la feule ville de Stockholm; elle y ravagea les provinces déjà trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de fuite la plupart étaient fortis du pays pour aller périr à la fuite de leur maître.

Sa mauvaife fortune le pourfuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre de onze mille combattans; le czar, le roi de Danemarck, celui de Pruffe, l'électeur de Hanovre, le duc de Holftein, s'unirent tous enfemble pour rendre cette armée inutile, et pour forcer le général *Craffau*, qui la commandait, à la neutralité. La régence de Stockholm, ne recevant point de nouvelles de fon roi, fe crut trop heureufe, au milieu de la contagion qui dévaftait la ville, de figner cette neutralité qui femblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de fes provinces. L'empereur d'Allemagne favorifa ce traité fingulier : On ftipula que l'armée fuédoife qui était en Poméranie n'en pourrait fortir pour aller défendre ailleurs fon monarque : il fut même réfolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point

1710. d'exemple ; c'eſt que l'empereur, qui était alors en guerre contre la France, eſpérait faire entrer l'armée ſuédoiſe à ſon ſervice. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Eſtonie et de la Carélie.

Charles XII, qui pendant tout ce temps-là feſait jouer, de Bender à la Porte ottomane, tous les reſſorts poſſibles pour engager le divan à déclarer la guerre au czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funeſtes coups que lui portait ſa mauvaiſe fortune : il ne put ſoutenir que ſon ſénat de Stockholm eût lié les mains à ſon armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il enverrait une de ſes bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une deſcente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre combattaient encore pour la ſucceſſion du roi d'Eſpagne, *Charles II*; et tout le Nord était armé contre *Charles XII*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût expoſé aux ravages. Cette querelle arriva lorſque *Pierre* était au plus haut point de ſa gloire, et préciſément parce qu'il y était.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne du Pruth.

Le Sultan *Achmet III* déclara la guerre à *Pierre I;* 1710.
mais ce n'était pas pour le roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides et sur la mer Noire, de la ville d'Azoph fortifiée, et du port de Taganrok déjà célèbre, enfin de tant de grands succès, et de l'ambition, que les succès augmentent toujours.

Il n'est ni vraisemblable, ni vrai que la Porte ottomane ait fait la guerre au czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaisseau suédois avait pris sur la mer Baltique une barque dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un ministre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'empire turc; que la lettre fut portée à *Charles XII* en Turquie; que *Charles* l'envoya au divan, et que sur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractère de fable. Le kan des Tartares, plus inquiet encore que le divan de Constantinople du voisinage d'Azoph, fut celui qui, par ses instances, obtint qu'on entrerait en campagne. (*a*)

(*a*) Ce que rapporte *Norberg* sur les prétentions du grand seigneur, n'est ni moins faux, ni moins puérile : il dit que le sultan *Achmet* envoya au czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir

1710. La Livonie n'était point encore toute entière au pouvoir du czar, quand *Achmet III* prit, dès le mois d'augufte, la réfolution de fe déclarer. Il pouvait à peine favoir la reddition de Riga. La propofition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suède à Pultava, ferait de toutes les idées la plus ridicule, fi celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romanefque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du divan eût été plus romanefque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Novembre. Le kan des Tartares, qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans fa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puifqu'Azoph eft frontière de la petite Tartarie. *Charles* et le kan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandiffement du czar; mais ce kan ne commandait point les armées du grand feigneur; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont fervi l'Empire avec leurs propres troupes, fubordonnées au général de l'empereur allemand.

29 novemb. La première démarche du divan fut de faire arrêter dans les rues de Conftantinople l'ambaffadeur du czar *Tolftoy*, et trente de fes domeftiques, et de l'enfermer au château des fept Tours. Cet ufage barbare, dont des fauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs

commencé la guerre. Ces conditions étaient, felon le confeffeur de *Charles XII*, de renoncer à fon alliance avec le roi *Augufte*, de rétablir *Staniflas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce prince, argent comptant, ce qu'il lui avait pris à Pultava, et de démolir Petersbourg. Cette pièce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famélique d'une feuille intitulée : *Mémoires fatiriques, hiftoriques et amufans*. *Norberg* puifa dans cette fource. Il paraît que ce confeffeur n'était pas le confident de *Charles XII*.

ont toujours des miniſtres étrangers, réſidant conti- 1710.
nuellement chez eux, et qu'ils n'envoient jamais d'ambaſſadeurs ordinaires. Ils regardent les ambaſſadeurs des princes chrétiens comme des conſuls de marchands ; et n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent obſerver avec eux le droit des gens que quand ils y ſont forcés ; du moins juſqu'à préſent ils ont perſiſté dans cet orgueil féroce.

Le célèbre viſir *Achmet Couprougli*, qui prit Candie ſous *Mahomet IV*, avait traité le fils d'un ambaſſadeur de France avec outrage, et ayant pouſſé la brutalité juſqu'à le frapper, l'avait envoyé en priſon, ſans que *Louis XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement reſſenti qu'en envoyant un autre miniſtre à la Porte. Les princes chrétiens, très-délicats entre eux ſur le point d'honneur, et qui l'ont même fait entrer dans le droit public, ſemblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais ſouverain ne fut plus offenſé dans la perſonne de ſes miniſtres que le czar de Ruſſie. Il vit, dans l'eſpace de pen d'années, ſon ambaſſadeur à Londres mis en priſon pour dettes ; ſon plénipotentiaire en Pologne et en Saxe roué vif ſur un ordre du roi de Suède ; ſon miniſtre à la Porte ottomane ſaiſi et mis en priſon dans Conſtantinople, comme un malfaiteur.

La reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, ſatisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la perſonne de *Patkul* fut lavé dans le ſang des Suédois, à la bataille de Pultava ; mais la fortune laiſſa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le czar fut obligé de quitter le théâtre de la guerre 1711.

1711. Janvier. en Occident pour aller combattre sur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la Moldavie (*b*) dix régimens qui étaient en Pologne; il ordonne au maréchal *Sheremetof* de partir de la Livonie avec son corps d'armée; et laissant le prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moscou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

18 janvier. Un sénat de régence est établi; ses régimens des gardes se mettent en marche; il ordonne à la jeune noblesse de venir apprendre sous lui le métier de la guerre; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers subalternes. L'amiral *Apraxin* va dans Azoph commander sur terre et sur mer. Toutes ces mesures étant prises, il ordonne dans Moscou qu'on reconnaisse une nouvelle czarine; c'était cette même personne faite prisonnière de guerre dans Marienbourg, en 1702. *Pierre* avait répudié, l'an 1696, *Eudoxia Lapoukin*, (*c*) son épouse, dont il avait deux enfans. Les lois de son Eglise permettent le divorce; et si elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune prisonnière de Marienbourg, à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-dessus de son sexe et de son malheur. Elle se rendit si agréable par son caractère, que le czar voulut l'avoir auprès de lui; elle l'accompagna dans ses courses et dans ses travaux pénibles, partageant ses fatigues, adoucissant ses peines par la gaieté de son esprit et par sa complaisance; ne connaissant point cet appareil de luxe et de

(*b*) Il est bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie et la Moldavie.

(*c*) Ou *Lapouchin*.

mollesse

molleſſe dont les femmes ſe ſont fait ailleurs des beſoins réels. Ce qui rendit ſa faveur plus ſingulière, c'eſt qu'elle ne fut ni enviée, ni traverſée, et que perſonne n'en fut la victime. Elle calma ſouvent la colère du czar, et le rendit plus grand encore en le rendant plus clément. Enfin elle lui devint ſi néceſſaire qu'il l'épouſa ſecrètement, en 1707. Il en avait déjà deux filles, et il en eut l'année ſuivante une princeſſe qui épouſa depuis le duc de Holſtein. Le mariage ſecret de *Pierre* et de *Catherine* fut déclaré le jour même que le czar (*d*) partit avec elle pour aller éprouver ſa fortune contre l'empire ottoman. Toutes les diſpoſitions promettaient un heureux ſuccès. L'hetman des Coſaques devait contenir les Tartares, qui déjà ravageaient l'Ukraine dès le mois de février; l'armée ruſſe avançait vers le Nieſter; un autre corps de troupes, ſous le prince *Gallitzin*, marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables; car *Gallitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de tartares joints à quelques coſaques et à quelques polonais du parti de *Staniſlas*, et même de ſuédois, il les défit entièrement, et leur tua cinq mille hommes. Ces tartares avaient déja fait dix mille eſclaves dans le plat pays. C'eſt de temps immémorial la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils ſurprennent. Les captifs furent tous délivrés, et leurs raviſſeurs paſſés au fil de l'épée. Toute l'armée, ſi elle eût été raſſemblée, devait monter à ſoixante mille hommes. Elle dut être encore augmentée par les troupes du roi de

1711.

17 mars.

(*d*) Journal de *Pierre le Grand*.

1711. Pologne. Ce prince, qui devait tout au czar, vint le trouver, le 3 juin, à Joroſlau ſur la rivière de Sane, et lui promit de nombreux ſecours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois : mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguſte* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le ſort du czar d'avoir dans le roi *Auguſte* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes eſpérances dans la Moldavie et dans la Valachie, et il fut trompé de même.

La Moldavie et la Valachie devaient ſecouer le joug des Turcs. Ces pays ſont ceux des anciens Daces qui, mêlés aux Gépides, inquiétèrent long-temps l'empire romain : *Trajan* les ſoumit ; le premier *Conſtantin* les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'Orient ; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en ſervant ſous les *Odoacre* et ſous les *Théodoric*.

Ces contrées reſtèrent depuis annexées à l'empire grec ; et quand les Turcs eurent pris Conſtantinople, elles furent gouvernées et opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entièrement ſoumiſes par le padisha ou empereur turc, qui en donne l'inveſtiture. Le hoſpodar ou vaivode que la Porte choiſit pour gouverner ces provinces, eſt toujours un chrétien grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la perſécution. Le prince que la Porte nomme eſt tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, et qui fait le plus de préſens au viſir, ainſi qu'elle confère

le patriarchat grec de Conſtantinople. C'eſt quelquefois un dragoman, c'eſt-à-dire, un interprète du divan qui obtient cette place. Rarement la Moldavie et la Valachie ſont réunies ſous un même vaivode; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus ſûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On feſait deſcendre ce vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un kan tartare; et du nom de *Timur-kan* venait, diſait-on, la famille de *Kantemir*. 1711.

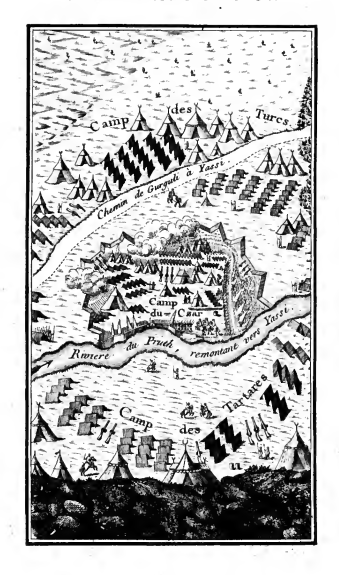
Baſſaraba Brancovan avait été inveſti de la Valachie. Ce *Baſſaraba* ne trouva point de généalogiſte qui le fît deſcendre d'un conquérant tartare. *Cantemir* crut que le temps était venu de ſe ſouſtraire à la domination des Turcs, et de ſe rendre indépendant par la protection du czar. Il fit préciſément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le hoſpodar de Valachie, *Baſſaraba*, à entrer dans la conſpiration dont il eſpérait recueillir tout le fruit. Son plan était de ſe rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jéruſalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au czar des troupes et des vivres, comme *Mazeppa* en avait promis au roi de Suède, et ne tint pas mieux ſa parole.

Le général *Sheremetof* s'avança juſqu'à Yaſſi, capitale de la Moldavie, pour voir et pour ſoutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver et en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeſte contre l'empire turc. Le hoſpodar de Valachie, qui démêla bientôt ſes vues ambitieuſes, abandonna ſon parti, et rentra dans ſon devoir.

1711. L'évêque de Jérusalem, craignant justement pour sa tête, s'enfuit et se cacha; les peuples de la Valachie et de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte ottomane, et ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée russe les allèrent porter à l'armée turque.

Déjà le visir *Baltagi Mehemet* avait passé le Danube, à la tête de cent mille hommes, et marchait vers Yassi, le long du Pruth, autrefois le fleuve Hiérase, qui tombe dans le Danube, et qui est à peu-près la frontière de la Moldavie et de la Bessarabie. Il envoya alors le comte *Poniatowski*, gentilhomme polonais attaché à la fortune du roi de Suède, prier ce prince de venir lui rendre visite, et voir son armée. *Charles* ne put s'y résoudre; il exigeait que le grand visir lui fît sa première visite dans son asile, près de Bender: sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatowski* revint au camp des Turcs, et qu'il excusa les refus de *Charles XII*: *Je m'attendais bien*, dit le visir au kan des Tartares, *que ce fier païen en userait ainsi*. Cette fierté réciproque, qui aliène toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suède: il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agissaient que pour eux et non pas pour lui.

Tandis que l'armée ottomane passait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Borysthène pour aller dégager le maréchal *Sheremetof* qui, étant au midi de Yassi, sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille turcs et d'une armée de tartares. *Pierre*, avant de passer le Borysthène, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible; mais *Catherine* regarda cette attention du czar comme


Camp des Turcs
Chemin de Gurguli à Yassi
Camp du Czar
Riviere du Pruth, remontant vers Yassi
Camp des Tartares

un outrage à sa tendresse et à son courage ; elle fit tant d'instances que le czar ne put se passer d'elle ; l'armée la voyait avec joie à cheval, à la tête des troupes ; elle se servait rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Borysthène par quelques déserts, traverser le Bog, et ensuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester ; après quoi l'on trouvait encore un autre désert avant d'arriver à Yassi sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaieté, envoyait des secours aux officiers malades, et étendait ses soins sur les soldats. 1711.

On arriva enfin à Yassi, où l'on devait établir des magasins. Le hospodar de Valachie, *Bassaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, et feignant d'être dans ceux du czar, lui proposa la paix, quoique le grand visir ne l'en eût point chargé : on sentit le piége ; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne ; les provisions que *Cantemir* avait promises, et qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver ; la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contre-temps ; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent et les infectèrent : l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant et dans des déserts arides ; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux. 4 juillet.

Pierre dans cette marche se trouvait, par une fatalité singulière, à portée de *Charles XII* ; car Bender n'est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée russe campait auprès de Yassi. Des partis de cosaques pénétrèrent jusqu'à la retraite de *Charles* ;

1711. mais les tartares de Crimée, qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suède à couvert d'une surprise. Il attendait avec impatience et sans crainte dans son camp l'événement de la guerre.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs, postés au-dessous sur la rive gauche, de passer ce fleuve, et de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie et de la Valachie; il envoya le général *Janus* avec l'avant-garde, pour s'opposer à ce passage des Turcs: mais ce général n'arriva que dans le temps même qu'ils passaient sur leurs pontons; il se retira, et son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le czar vînt lui-même le dégager.

L'armée du grand-visir s'avança donc bientôt vers celle du czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes: celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cents cinquante mille hommes; celle des Russes n'était alors que d'environ trente-sept mille combattans. Un corps assez considérable, sous le général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie, sur la rivière de Sireth; et les Turcs coupèrent la communication.

Le czar commençait à manquer de vivres, et à peine ses troupes, campées non loin du fleuve, pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient exposées à une nombreuse artillerie placée par le grand visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait sans cesse sur les Russes. Il paraît par ce récit très-détaillé et très-fidèle, que le visir *Baltagi Mehemet*, loin d'être un imbécile, comme les Suédois l'ont représenté,

s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Paffer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer et le pourfuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du czar et un corps de fa cavalerie, enfermer cette armée fans lui laiffer de retraite, lui ôter l'eau et les vivres, la tenir fous des batteries de canon qui la menacent d'une rive oppofée; tout cela n'était pas d'un homme fans activité et fans prévoyance. 1711.

Pierre alors fe trouva dans une plus mauvaife pofition que *Charles XII* à Pultava; enfermé comme lui par une armée fupérieure, éprouvant plus que lui la difette, et s'étant fié comme lui aux promeffes d'un prince trop peu puiffant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, et tenta d'aller choifir un camp avantageux, en retournant vers Yaffi.

Il décampa dans la nuit; mais à peine eft-il en marche que les Turcs tombent fur fon arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes préobazinsky arrêta long-temps leur impétuofité. On fe forma, on fit des retranchemens avec les chariots et le bagage. Le même jour toute l'armée turque attaqua encore les Ruffes. Une preuve qu'ils pouvaient fe défendre, quoi qu'on en ait dit, c'eft qu'ils fe défendirent très-long-temps, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, et qu'ils ne furent point entamés. 20 juillet. 21 juillet.

Il y avait dans l'armée ottomane deux officiers du roi de Suède; l'un, le comte *Poniatowski*; l'autre, le comte de *Sparre*, avec quelques cofaques du parti de *Charles XII*. Mes mémoires difent que ces généraux confeillèrent au grand vifir de ne point combattre, de couper l'eau et les vivres aux ennemis, et de les forcer

1711. à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée et languissante, qui périssait déjà par la disette. La première idée paraît plus circonspecte; la seconde, plus conforme au caractère des généraux élevés par *Charles XII.*

Le fait est que le grand visir tomba sur l'arrière-garde au point du jour. Cette arrière-garde était en désordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes; on se forma avec célérité. Un général allemand, nommé *Allard*, eut la gloire de faire des dispositions si rapides et si bonnes, que les Russes résistèrent pendant trois heures à l'armée ottomane sans perdre de terrain.

La discipline à laquelle le czar avait accoutumé ses troupes le paya bien de ses peines. On avait vu à Nerva soixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indisciplinés; et ici l'on voit une arrière-garde d'environ huit mille russes soutenir les efforts de cent cinquante mille turcs, leur tuer sept mille hommes, et les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat les deux armées se retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée russe restait toujours enfermée, privée de provisions et d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, et ne pouvait approcher du fleuve; car sitôt que quelques soldats hasardaient d'aller puiser de l'eau, un corps de turcs postés à la rive opposée, fesait pleuvoir sur eux le plomb et le fer d'une artillerie nombreuse chargée à cartouche. L'armée turque, qui avait attaqué les

Ruſſes, continuait toujours de ſon côté à la foudroyer par ſon canon. 1711.

Il était probable qu'enfin les Ruſſes allaient être perdus ſans reſſource par leur poſition, par l'inégalité du nombre et par la diſette. Les eſcarmouches continuaient toujours; la cavalerie du czar, preſque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun ſecours, à moins qu'elle ne combattît à pied; la ſituation paraiſſait déſeſpérée. Il ne faut que jeter les yeux ſur la carte exacte du camp du czar et de l'armée ottomane, que l'on a miſe à la fin du volume, pour voir qu'il n'y eut jamais de poſition plus dangereuſe, que la retraite était impoſſible, qu'il fallait remporter une victoire complète, ou périr juſqu'au dernier, ou être eſclave des Turcs. (3)

Toutes les relations, tous les mémoires du temps conviennent unanimement que le czar, incertain s'il tenterait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille, s'il expoſerait ſa femme, ſon armée, ſon empire, et le fruit de tant de travaux à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur et agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, et que ſes chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fût témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il

(3) L'auteur de la nouvelle hiſtoire de Ruſſie prétend que le czar envoya un courrier à Moſcou, pour recommander aux ſénateurs de continuer de gouverner s'ils apprenaient qu'il eût été fait priſonnier, leur défendre d'exécuter ceux de ſes ordres donnés pendant ſa captivité, qui leur paraîtraient contraires à l'intérêt de l'empire, et leur ordonner de choiſir un autre maître s'ils croyaient cette élection néceſſaire au ſalut de l'Etat : cependant le czarovitz *Alexis* vivait alors, et était en âge de gouverner; mais il n'eſt queſtion de cet ordre ni dans le journal de *Pierre I*, ni dans aucun recueil authentique.

1711. vit alors quel était ſon bonheur d'avoir permis à ſa femme de le ſuivre. *Catherine* entra malgré la défenſe.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, expoſée comme un autre au feu de l'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle perſuada ſon époux de tenter la voie de la négociation.

C'eſt la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux ſouverains ou à leurs repréſentans, de ne les aborder qu'avec des préſens. *Catherine* raſſembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence et tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux peliſſes de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramaſſa fut deſtiné pour le kiaia. Elle choiſit elle-même un officier intelligent qui devait, avec deux valets, porter les préſens au grand viſir, et enſuite faire conduire au kiaia en ſureté le préſent qui lui était réſervé. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal *Sheremetof* à *Mehemet Baltagi*. Les mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne diſent rien des détails dans leſquels entra *Catherine;* mais tout eſt aſſez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même, donnée en 1723, quand il fit couronner *Catherine* impératrice. *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très-grand ſecours dans tous les dangers, et particulièrement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim ou par le fer, le ſervice rendu par *Catherine* était auſſi grand que les bienfaits dont ſon époux l'avait comblée. Le journal manuſcrit (*e*) de *Pierre le grand*, dit que le jour même du

(*e*) Page 177 du journal de *Pierre le grand.*

grand combat du 20 juillet il y avait trente et un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, et six mille six cents quatre-vingt-douze de cavalerie, presque tous démontés; il aurait donc perdu seize mille deux cents quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus considérable que la sienne, et qu'attaquant en foule et sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S'il est ainsi, la journée du Pruth du 20 au 21 juillet fut une des plus meurtrières qu'on ait eue depuis plusieurs siècles. 1711.

Il faut ou soupçonner *Pierre le grand* de s'être trompé, lorsqu'en couronnant l'impératrice, il lui témoigne sa reconnaissance *d'avoir sauvé son armée réduite à vingt-deux mille combattans;* ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que, le jour de cette bataille, son armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait sur le Sireth, *montait à trente et un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, et à six mille six cents quatre-vingt-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les historiens et tous *les mémoires pour et contre ne l'ont rapporté jusqu'ici.* Il y a certainement ici quelque malentendu; et cela est très-ordinaire dans les récits de campagnes lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toujours à l'événement principal, à la victoire et à la défaite : on sait rarement avec précision ce que l'une et l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée russe fût réduite, on se flattait qu'une résistance si intrépide et si opiniâtre en imposerait au grand visir; qu'on

1711. obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte ottomane; que ce traité, en rendant le visir agréable à son maître, ne serait pas trop humiliant pour l'empire de Russie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce semble, d'avoir vu cette possibilité dans un moment où les généraux ne paraissaient voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son histoire de *Charles XII*, rapporte une lettre du czar au grand visir dans laquelle il s'exprime en ces mots: *Si, contre mon attente, j'ai le malheur d'avoir déplu à sa hautesse, je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble général, d'empêcher qu'il ne soit répandu plus de sang, et je vous supplie de faire cesser dans le moment le feu excessif de votre artillerie. Recevez l'otage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caractères de fausseté, ainsi que la plupart des pièces rapportées au hasard par *Norberg*: elle est datée du 11 juillet, nouveau style; et on n'écrivit à *Baltagi Mehemet* que le 21, nouveau style: ce ne fut point le czar qui écrivit, ce fut le maréchal *Sheremetof*: on ne se servit point dans cette lettre de ces expressions, *le czar a eu le malheur de déplaire à sa hautesse;* ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître: il n'est point question d'otage; on n'en envoya point; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremetof* dans sa lettre fesait seulement souvenir le visir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les ministres d'Angleterre et de Hollande, lorsque le divan demandait la cession de la citadelle

et du port de Tangarok, qui étaient les vrais ſujets de la guerre. 1711.

Il ſe paſſa quelques heures avant qu'on eût une réponſe du grand viſir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un ſecond courrier avec un duplicata, et on tint conſeil de guerre en préſence de *Catherine*. Dix officiers généraux ſignèrent le réſultat que voici : 21 juillet.

„ Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions „ qu'on lui offre, et s'il demande que nous poſions „ les armes, et que nous nous rendions à diſcrétion, „ tous les généraux et les miniſtres ſont unanimement „ d'avis de ſe faire jour au travers des ennemis. „

En conſéquence de cette réſolution, on entoura le bagage de retranchemens, et on s'avança juſqu'à cent pas de l'armée turque, lorſqu'enfin le grand viſir fit publier une ſuſpenſion d'armes.

Tout le parti ſuédois a traité dans ſes mémoires ce viſir de lâche et d'infame, qui s'était laiſſé corrompre. C'eſt ainſi que tant d'écrivains ont accuſé le comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du duc de *Marlborough*, pour engager le roi de Suède à continuer la guerre contre le czar, et qu'on a imputé à un miniſtre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Séville. De telles accuſations ne doivent être avancées que ſur des preuves évidentes. Il eſt très-rare que des premiers miniſtres s'abaiſſent à de ſi honteuſes lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, et par les regiſtres qui en font foi. Un miniſtre eſt toujours un homme en ſpectacle à l'Europe ; ſon

1711. honneur eſt la baſe de ſon crédit; il eſt toujours aſſez riche pour n'avoir pas beſoin d'être un traître.

La place de vice-roi de l'empire ottoman eſt ſi belle, les profits en ſont ſi immenſes en temps de guerre, l'abondance et la magnificence régnaient à un ſi haut point dans les tentes de *Baltagi Mehemet*, la ſimplicité et ſur-tout la diſette étaient ſi grandes dans l'armée du czar, que c'était bien plutôt au grand viſir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des peliſſes et quelques bagues, comme il eſt d'uſage dans toutes les cours, ou plutôt dans toutes les portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche et ouverte de *Baltagi Mehemet* ſemble confondre les accuſations dont on a ſouillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier *Schaffirof* alla dans ſa tente avec un grand appareil; tout ſe paſſa publiquement, et ne pouvait ſe paſſer autrement. La négociation même fut entamée en préſence d'un homme attaché au roi de Suède, et domeſtique du comte *Poniatowski*, officier de *Charles XII*, lequel ſervit d'abord d'interprète; et les articles furent rédigés publiquement par le premier ſecrétaire du viſiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le comte *Poniatowski* y était préſent lui-même. Le préſent qu'on feſait au kiaia, fut offert publiquement et en cérémonie; tout ſe paſſa ſelon l'uſage des Orientaux; on ſe fit des préſens réciproques: rien ne reſſemble moins à une trahiſon. Ce qui détermina le viſir à conclure, c'eſt que dans ce temps-là même le corps d'armée commandé par le général *Renne*, ſur la rivière de Sireth en Moldavie, avait paſſé trois rivières, et était alors vers le Danube, où *Renne* venait de

prendre la ville et le château de Brahila, défendus 1711.
par une garnifon nombreufe commandée par un bacha. Le czar avait un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il eft de plus très-vraifemblable que le vifir ne fut pas inftruit de la difette que fouffraient les Ruffes. Le compte des vivres et des munitions n'eft pas communiqué à fon ennemi; on fe vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le temps qu'on fouffre le plus. Il n'y a point de transfuge entre les Turcs et les Ruffes; la différence des vêtemens, de la religion et du langage ne le permet pas. Ils ne connaiffent point comme nous la défertion ; auffi le grand vifir ne favait pas au jufte dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, et qui cependant l'avait bien faite, crut que fon expédition était affez heureufe s'il remettait aux mains du grand feigneur les villes et les ports pour lefquels il combattait; s'il renvoyait des bords du Danube en Ruffie l'armée victorieufe du général *Renne*, et s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le bofphore Cimmérien, la mer Noire à un prince entreprenant; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au rifque d'une nouvelle bataille, qu'après tout le défefpoir pouvait gagner contre la force : il avait vu fes janiffaires repouffés la veille, et il y avait bien plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand. Telles furent fes raifons ; ni les officiers de *Charles* qui étaient dans fon armée, ni le kan des Tartares ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages fur les frontières

1711. de Ruſſie et de Pologne; l'intérêt de *Charles XII* était de ſe venger du czar; mais le général, le premier miniſtre de l'empire ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un prince chrétien, ni par l'amour du butin qui conduiſait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une ſuſpenſion d'armes, les Ruſſes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *la Motraye* le rapporte, et comme *Norberg* le copie d'après lui. Le viſir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, et c'eſt ſur quoi *Poniatowski* inſiſtait; mais il était, au fond, convenable à l'empire turc que la Pologne reſtât déſunie et impuiſſante; ainſi cet article ſe réduiſit à retirer les troupes ruſſes des frontières. Le kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille ſequins : ce point fut longtemps débattu, et ne paſſa point.

Le viſir demanda long-temps qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le roi de Suède s'était fait livrer *Patkul. Cantemir* ſe trouvait préciſément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le czar avait fait à *Mazeppa* ſon procès criminel, et l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en usèrent point ainſi; ils ne connaiſſent ni les procès par contumace, ni les ſentences publiques. Ces condamnations affichées et les exécutions en effigie ſont d'autant moins en uſage chez eux que leur loi leur défend les repréſentations humaines, de quelque genre qu'elles puiſſent être. Ils inſiſtèrent en vain ſur l'extradition de *Cantemir*. *Pierre* écrivit ces propres paroles au vice-chancelier *Schaffirof*.

„ J'abandonnerai

„ J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain 1711.
„ qui s'étend jusqu'à Cursk; il me reftera l'efpérance
„ de le recouvrer : mais la perte de ma foi eft irré-
„ parable, je ne peux la violer. Nous n'avons de
„ propre que l'honneur; y renoncer, c'eft ceffer d'être
„ monarque. „

Enfin le traité fut conclu et figné près du village, nommé Falkfen, fur les bords du Pruth. On convint, dans le traité, qu'Azoph et fon territoire feraient rendus avec les munitions et l'artillerie dont il était pourvu avant que le czar l'eût pris, en 1696, que le port de Taganrok, fur la mer de Zabache, ferait démoli, ainfi que celui de Samara fur la rivière de ce nom, et d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le roi de Suède, et cet article même fefait affez voir combien le vifir était mécontent de lui. Il fut ftipulé que ce prince ne ferait point inquiété par le czar, s'il retournait dans fes Etats, et que d'ailleurs le czar et lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie.

Il eft bien évident, par la rédaction fingulière de cet article, que *Baltagi Mehemet* fe fouvenait des hauteurs de *Charles XII*. Qui fait même fi ces hauteurs n'avaient pas incliné *Mehemet* du côté de la paix? La perte du czar était la grandeur de *Charles*, et il n'eft pas dans le cœur humain de rendre puiffans ceux qui nous méprifent. Enfin ce prince, qui n'avait pas voulu venir à l'armée du vifir, quand il avait befoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage qui lui ôtait toutes fes efpérances allait être confommé. Le vifir n'alla point à fa rencontre, et fe contenta de lui envoyer deux bachas; il ne vint au devant de *Charles* qu'à quelque diftance de fa tente.

1711. La converfation ne fe paffa, comme on fait, qu'en reproches. Plufieurs hiftoriens ont cru que la réponfe du vifir au roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pu prendre le czar prifonnier, et de ne l'avoir pas fait, était la réponfe d'un imbécille. *Si j'avais pris le czar*, dit-il, *qui aurait gouverné fon empire?* Il eft aifé pourtant de comprendre que c'était la réponfe d'un homme piqué; et ces mots qu'il ajouta, *il ne faut pas que tous les rois fortent de chez eux*, montrent affez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de fon voyage que celui de déchirer la robe du grand vifir avec l'éperon de fes bottes. Le vifir, qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas apercevoir; et en cela il était très-fupérieur à *Charles*. Si quelque chofe put faire fentir à ce monarque, dans fa vie brillante et tumultueufe, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'eft qu'à Pultava un pâtiffier avait fait mettre bas les armes à toute fon armée, et qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du fort du czar et du fien; car ce vifir, *Baltagi Mehemet*, avait été fendeur de bois dans le férail, comme fon nom le fignifie; et loin d'en rougir, il s'en fefait honneur, tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

Le fultan et tout Conftantinople furent d'abord très-contens de la conduite du vifir: on fit des réjouiffances publiques une femaine entière; le kiaia de *Mehemet*, qui porta le traité au divan, fut élevé incontinent à la dignité de boujouk imraour, grand écuyer; ce n'eft pas ainfi qu'on traite ceux dont on croit être mal fervi.

Il paraît que *Norberg* connaiffait peu le gouvernement

ottoman, puisqu'il dit *que le grand feigneur ménageait* 1711.
fon vifir, et que Baltagi Mehemet était à craindre. Les janiffaires ont été fouvent dangereux aux fultans ; mais il n'y a pas un exemple d'un feul vifir qui n'ait été aifément facrifié fur un ordre de fon maître, et *Mehemet* n'était pas en état de fe foutenir par lui-même. C'eft de plus fe contredire que d'affurer, dans la même page, que les janiffaires étaient irrités contre *Mehemet*, et que le fultan craignait fon pouvoir.

Le roi de Suède fut réduit à la reffource de cabaler à la cour ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois s'occuper à faire préfenter au fultan des mémoires et des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un fujet qui veut décrier un miniftre auprès de fon maître. C'eft ainfi qu'il fe conduifit contre le vifir *Mehemet* et contre tous fes fucceffeurs : tantôt on s'adreffait à la fultane *Validé*, par une juive ; tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme qui, fe mêlant parmi les gardes du grand feigneur, contrefit l'infenfé, afin d'attirer fes regards, et de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manœuvres, *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de fe voir retrancher fon thaïm, c'eft-à-dire, la fubfiftance que la générofité de la Porte lui fourniffait par jour, et qui fe montait à quinze cents livres, monnaie de France. Le grand vifir, au lieu de thaïm, lui dépêcha un ordre, en forme de confeil, de fortir de la Turquie.

Charles s'obftina plus que jamais à refter, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne, et dans l'empire ruffe avec une armée ottomane. Perfonne n'ignore quelle fut enfin, en 1714, l'iffue de fon

1711. audace inflexible, comment il fe battit contre une armée de janiffaires, de fpahis et de tartares, avec fes fecrétaires, fes valets de chambre, fes gens de cuifine et d'écurie ; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreufe hofpitalité ; qu'il retourna enfuite déguifé en courrier dans fes Etats, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que, s'il y a eu de la raifon dans fa conduite, cette raifon n'était pas faite comme celle des autres hommes.

CHAPITRE II.

Suite de l'affaire du Pruth.

IL eft utile de rappeler ici un fait déjà raconté dans l'hiftoire de *Charles XII.* Il arriva, pendant la fufpenfion d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux tartares furprirent deux officiers italiens de l'armée du czar, et vinrent les vendre à un officier des janiffaires; le vifir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux tartares. Comment accorder cette délicateffe fi févère avec la violation du droit des gens dans la perfonne de l'ambaffadeur *Tolftoy*, que le même grand vifir avait fait arrêter dans les rues de Conftantinople? il y a toujours une raifon des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi Mehemet* était piqué contre le kan des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix; et il voulut lui faire fentir qu'il était le maître.

Le czar, après la paix fignée, fe retira par Yaffi jufque fur la frontière, fuivi d'un corps de huit mille

turcs, que le visir envoya non-seulement pour observer 1711.
la marche de l'armée russe, mais pour empêcher que les tartares vagabonds ne l'inquiétassent.

Pierre accomplit d'abord le traité, en fesant démolir la forteresse de Samara et de Kamienska ; mais la reddition d'Azoph et la démolition de Taganrok souffrirent plus de difficultés : il fallait, aux termes du traité, distinguer l'artillerie et les munitions d'Azoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le czar y avait mises depuis qu'il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, et la Porte en fut justement irritée. Le sultan était impatient de recevoir les clefs d'Azoph ; le visir les promettait ; le gouverneur différait toujours. *Baltagi Mehemet* en perdit les bonnes grâces de son maître et sa place ; le kan des Tartares et ses autres ennemis prévalurent contre lui : il fut enveloppé dans la disgrâce de plusieurs bachas ; mais le grand seigneur, Novembre.
qui connaissait sa fidélité, ne lui ôta ni son bien ni sa vie ; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette simple déposition, cette conservation de sa fortune, et sur-tout ce commandement dans Mytilène démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce visir avait été corrompu par l'argent du czar.

Norberg dit que le bostangi bachi qui vint lui redemander le bul de l'empire, et lui signifier son arrêt, le déclara *traître et désobéissant à son maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, et coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du roi de Suède.* Premièrement ces sortes de déclarations ne sont point du tout en usage en Turquie : les ordres du sultan sont donnés en secret et

1711. exécutés en ſilence. Secondement, ſi le viſir avait été déclaré *traître*, *rebelle et corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort, dans un pays où ils ne ſont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas aſſez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il eſt clair que ce prince aurait eu en effet à la Porte ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres miniſtres ; ils devaient en ce cas implorer ſa faveur et prévenir ſes volontés : mais au contraire *Juſſuf Bacha*, aga des janiſſaires, qui ſuccéda à *Mehemet Baltagi* dans le viſiriat, penſa hautement comme ſon prédéceſſeur ſur la conduite de ce prince ; loin de le ſervir, il ne ſongea qu'à ſe défaire d'un hôte dangereux ; et quand *Poniatowski*, le confident et le compagnon de *Charles XII*, vint complimenter ce viſir ſur ſa nouvelle dignité, il lui dit : *Païen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jeter dans la mer, une pierre au cou.*

Ce compliment, que le comte *Poniatowski* rapporte lui-même dans des mémoires qu'il fit à ma réquiſition, ne laiſſe aucun doute ſur le peu d'influence que *Charles XII* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté des affaires de Turquie paraît d'un homme paſſionné et mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'eſprit de parti, et parmi les menſonges politiques, tout ce qu'il avance ſans preuve touchant la prétendue corruption d'un grand viſir, c'eſt-à-dire, d'un homme qui diſpoſait de plus de ſoixante millions par an, ſans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le comte *Poniatowski* écrivit au roi *Staniſlas* immédiatement après la paix du Pruth : il reproche à *Baltagi Mehemet* ſon éloignement pour le

roi de Suède, ſon peu de goût pour la guerre, ſa facilité; mais il ſe garde bien de l'accuſer de corruption; il ſavait trop ce que c'eſt que la place d'un grand viſir, pour penſer que le czar pût mettre un prix à la trahiſon du vice-roi de l'empire ottoman. 1711.

Schaffirof et *Sheremetof*, demeurés en otage à Conſtantinople, ne furent point traités comme ils l'auraient été, s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, et d'avoir trompé le ſultan de concert avec le viſir; ils demeurèrent en liberté dans la ville, eſcortés de deux compagnies de janiſſaires.

L'ambaſſadeur *Tolſtoy* étant ſorti des ſept tours immédiatement après la paix du Pruth, les miniſtres d'Angleterre et de Hollande s'entremirent auprès du nouveau viſir pour l'exécution des articles.

Azoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démoliſſait les fortereſſes ſtipulées dans le traité. Quoique la Porte ottomane n'entre guère dans les différens des princes chrétiens, cependant elle était flattée alors de ſe voir arbitre entre la Ruſſie, la Pologne et le roi de Suède: elle voulait que le czar retirât ſes troupes de la Pologne, et délivrât la Turquie d'un voiſinage ſi dangereux; elle ſouhaitait que *Charles* retournât dans ſes Etats, afin que les princes chrétiens fuſſent continuellement diviſés: mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares déſiraient toujours la guerre, comme les artiſans veulent exercer leurs profeſſions lucratives. Les janiſſaires la ſouhaitaient, mais plus par haine contre les chrétiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des miniſtres anglais et hollandais prévalurent contre le parti oppoſé.

1711. La paix du Pruth fut confirmée ; mais on ajouta, dans le nouveau traité, que le czar retirerait dans trois mois toutes ses troupes de la Pologne, et que l'empereur turc renverrait incessamment *Charles XII.*

On peut juger, par ce nouveau traité, si le roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment sacrifié par le nouveau visir *Jussuf Bacha*, ainsi que par *Baltagi Mehemet.* Ses historiens n'ont eu d'autre ressource, pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuser *Jussuf* d'avoir été corrompu, ainsi que son prédécesseur. De pareilles imputations tant de fois renouvelées sans preuve, sont bien plutôt les cris d'une cabale impuissante que les témoignages de l'histoire. L'esprit de parti, obligé d'avouer les faits, en altère les circonstances et les motifs; et malheureusement c'est ainsi que toutes les histoires contemporaines parviennent falsifiées à la postérité, qui ne peut plus guère démêler la vérité du mensonge.

CHAPITRE III.

Mariage du czarovitz, et déclaration solennelle du mariage de Pierre avec Catherine qui reconnaît son frère.

CETTE malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au czar que ne l'avait été la bataille de Nerva : car, après Nerva, il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, et enlever l'Ingrie à *Charles XII;* mais après avoir perdu, par le traité de

Falkſen avec le ſultan, ſes ports et ſes forteresses ſur 1711.
les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire ſur la mer Noire. Il lui reſtait un champ aſſez vaſte pour ſes entrepriſes ; il avait à perfectionner tous ſes établiſſemens en Ruſſie, ſes conquêtes ſur la Suède à pourſuivre, le roi *Auguſte* à raffermir en Pologne, et ſes alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré ſa ſanté ; il fallut qu'il allât aux eaux de Carlsbad en Bohême ; mais pendant qu'il prenait les eaux, il ſeſait attaquer la Poméranie, Stralſund était bloqué, et cinq petites villes étaient priſes.

La Poméranie eſt la province d'Allemagne la plus ſeptentrionale, bornée à l'Orient par la Pruſſe et la Pologne, à l'Occident par le Brandebourg, au Midi par le Meclenbourg, et au Nord par la mer Baltique : elle eut preſque de ſiècle en ſiècle différens maîtres. *Guſtave-Adolphe* s'en empara dans la fameuſe guerre de trente ans, et enfin elle fut cédée ſolennellement aux Suédois par le traité de Veſtphalie, à la réſerve de l'évêché de Camin et de quelques petites places ſituées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La race de ces ducs s'était éteinte en 1637 ; par conſéquent, ſuivant les lois de l'empire, la maiſon de Brandebourg avait un droit évident ſur cette province ; mais la néceſſité, la première des lois, l'emporta dans le traité d'Oſnabruck ſur les pactes de famille, et depuis ce temps la Poméranie preſque toute entière avait été le prix de la valeur ſuédoiſe.

Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle poſſédait en

1711. Allemagne; il fallait, pour remplir ce dessein, s'unir avec les électeurs de Brandebourg et d'Hanovre, et avec le Danemarck. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projetait avec ces puissances, et tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

25 octobre. Pendant ce temps-là même, il maria dans Torgau son fils *Alexis* avec la princesse de *Volfenbuttel*, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI;* mariage qui fut depuis si funeste, et qui coûta la vie aux deux époux.

Le czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapoukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils, *Alexis Petrovitz*, né le 1er mars 1690, était dans sa vingt-deuxième année. Ce prince n'était pas encore connu en Europe. Un ministre, dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit, dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 auguste 1711, „ que ce prince était grand et bien fait, qu'il ressem- „ blait beaucoup à son père, qu'il avait le cœur „ bon, qu'il était plein de piété, qu'il avait lu cinq „ fois l'écriture sainte, qu'il se plaisait fort à la lecture „ des anciennes histoires grecques : il lui trouve „ l'esprit étendu et facile; il dit que ce prince sait „ les mathématiques, qu'il entend bien la guerre, la „ navigation, la science de l'hydraulique, qu'il sait „ l'allemand, qu'il apprend le français; mais que „ son père n'a jamais voulu qu'il fît ce qu'on appelle „ ses exercices. „

Voilà un portrait bien différent de celui que le czar lui-même fit quelque temps après de ce fils infortuné :

nous verrons avec quelle douleur fon père lui reprocha 1711.
tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce miniftre admire en lui.

C'eft à la poftérité à décider entre un étranger qui peut juger légèrement ou flatter le caractère d'*Alexis*, et un père qui a cru devoir facrifier les fentimens de la nature au bien de fon empire. Si le miniftre n'a pas mieux connu l'efprit d'*Alexis* que fa figure, fon témoignage a peu de poids : il dit que ce prince était grand et bien fait ; les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg difent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine, fa belle-mère, n'affifta point à ce mariage ; car, quoiqu'elle fût regardée comme czarine, elle n'était point reconnue folennellement en cette qualité, et le titre d'*alteffe* qu'on lui donnait à la cour du czar lui laiffait encore un rang trop équivoque, pour qu'elle fignât au contrat, et pour que le cérémonial allemand lui accordât une place convenable à fa dignité d'époufe du czar *Pierre*. Elle était alors à Thorn 1712.
dans la Pruffe polonaife. Le czar envoya d'abord les Janvier.
deux nouveaux époux à Volfenbuttel, et réconduifit bientôt la czarine à Pétersbourg avec cette rapidité et cette fimplicité d'appareil qu'il mettait dans tous fes voyages.

Ayant fait le mariage de fon fils, il déclara plus folennellement le fien, et le célébra à Pétersbourg.
La cérémonie fut auffi augufte qu'on peut la rendre 19 février.
dans un pays nouvellement créé, dans un temps où les finances étaient dérangées par la guerre foutenue contre les Turcs, et par celle qu'on fefait encore au roi de Suède. Le czar ordonna feul la fête, et y travailla lui-même felon fa coutume. Ainfi *Catherine* fut

1712. reconnue publiquement czarine, pour prix d'avoir ſauvé ſon époux et ſon armée.

Les acclamations avec leſquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient ſincères : mais les applaudiſſemens des ſujets aux actions d'un prince abſolu ſont toujours ſuſpects : ils ſurent confirmés par tous les eſprits ſages de l'Europe, qui virent avec plaiſir, preſque dans le même temps, d'un côté l'héritier de cette vaſte monarchie, n'ayant de gloire que celle de ſa naiſſance, marié à une princeſſe ; et de l'autre un conquérant, un légiſlateur partageant publiquement ſon lit et ſon trône avec une inconnue, captive à Marienbourg, et qui n'avait que du mérite. L'approbation même eſt devenue plus générale, à meſure que les eſprits ſe ſont plus éclairés par cette ſaine philoſophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philoſophie ſublime et circonſpecte, qui apprend à ne donner que des reſpects extérieurs à toute eſpèce de grandeur et de puiſſance, et à réſerver les reſpects véritables pour les talens et pour les ſervices.

Je dois fidèlement rapporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du comte de *Baſſevitz*, conſeiller aulique à Vienne, et long-temps miniſtre de Holſtein à la cour de Ruſſie. C'était un homme de mérite, plein de droiture et de candeur, et qui a laiſſé en Allemagne une mémoire précieuſe. Voici ce qu'il dit dans ſes lettres : „ La czarine avait été non-ſeulement néceſſaire à „ la gloire de *Pierre*, mais elle l'était à la conſer- „ vation de ſa vie. Ce prince était malheureuſement „ ſujet à des convulſions douloureuſes, qu'on

„ croyait être l'effet d'un poison qu'on lui avait 1712.
„ donné dans sa jeunesse. *Catherine* seule avait
„ trouvé le secret d'apaiser ses douleurs par des
„ soins pénibles et des attentions recherchées dont
„ elle seule était capable, et se donnait toute entière
„ à la conservation d'une santé aussi précieuse à
„ l'Etat qu'à elle-même. Ainsi le czar, ne pouvant
„ vivre sans elle, la fit compagne de son lit et de son
„ trône. „ Je me borne à rapporter ses propres paroles.

La fortune qui, dans cette partie du monde, avait produit tant de scènes extraordinaires à nos yeux, et qui avait élevé l'impératrice *Catherine*, de l'abaissement et de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la servit encore singulièrement quelques années après la solennité de son mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuscrit curieux d'un homme qui était alors au service du czar, et qui parle comme témoin.

„ Un envoyé du roi *Auguste*, à la cour du czar,
„ retournant à Dresde par la Courlande, entendit
„ dans un cabaret un homme qui paraissait dans la
„ misère, et à qui on fesait l'accueil insultant que cet
„ état n'inspire que trop aux hommes. Cet inconnu
„ piqué dit qu'on ne le traiterait pas ainsi s'il pouvait
„ parvenir à être présenté au czar, et que peut-être
„ il aurait dans sa cour de plus puissantes protections
„ qu'on ne pensait.

„ L'envoyé du roi *Auguste*, qui entendit ce discours,
„ eut la curiosité d'interroger cet homme, et sur
„ quelques réponses vagues qu'il en reçut, l'ayant
„ considéré plus attentivement, il crut démêler dans
„ ses traits quelques ressemblances avec l'impératrice.

1712. » Il ne put s'empêcher, quand il fut à Drefde, » d'en écrire à un de fes amis à Pétersbourg. La » lettre tomba dans les mains du czar, qui envoya » ordre au prince *Repnin*, gouverneur de Riga, de » tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé » dans la lettre. Le prince *Repnin* fit partir un homme » de confiance pour Mittau en Courlande; on décou- » vrit l'homme; il s'appelait *Charles Scavronski;* il » était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort » dans les guerres de Pologne, et qui avait laiffé » deux enfans au berceau, un garçon et une fille. » L'un et l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on » peut recevoir de la nature dans l'abandon général » de toutes chofes. *Scavronski*, féparé de fa fœur dès » la plus tendre enfance, favait feulement qu'elle » avait été prife dans Marienbourg, en 1704, et la » croyait encore auprès du prince *Menzikoff*, où il » penfait qu'elle avait fait quelque fortune.

» Le prince *Repnin*, fuivant les ordres exprès de » fon maître, fit conduire à Riga *Scavronski*, fous » prétexte de quelque délit dont on l'accufait; on fit » contre lui une efpèce d'information, et on l'envoya » fous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le » bien traiter fur la route.

» Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena » chez un maître-d'hôtel du czar, nommé *Shepleff*. » Ce maître-d'hôtel, inftruit du rôle qu'il devait » jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières » fur fon état, et lui dit enfin que l'accufation qu'on » avait intentée contre lui à Riga était très-grave, » mais qu'il obtiendrait juftice, qu'il devait préfenter » une requête à fa majefté, qu'on drefferait cette

„ requête en ſon nom, et qu'on ferait en ſorte qu'il 1712.
„ pût la lui donner lui-même.

„ Le lendemain le czar alla dîner chez *Shepleff ;*
„ on lui préſenta *Scavronski :* ce prince lui fit beau-
„ coup de queſtions, et demeura convaincu, par la
„ naïveté de ſes réponſes, qu'il était le propre frère
„ de la czarine. Tous deux avaient été dans leur
„ enſance en Livonie. Toutes les réponſes que fit
„ *Scavronski* aux queſtions du czar ſe trouvaient
„ conformes à ce que ſa femme lui avait dit de ſa
„ naiſſance et des premiers malheurs de ſa vie.

„ Le czar, ne doutant plus de la vérité, propoſa le
„ lendemain à ſa femme d'aller dîner avec lui chez
„ ce même *Shepleff :* il fit venir, au ſortir de table,
„ ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il
„ vint vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans
„ le voyage ; le czar ne voulut point qu'il parût
„ dans un autre état que celui auquel ſa mauvaiſe
„ fortune l'avait accoutumé. „

Il l'interrogea encore devant ſa femme. Le manuſcrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots : *Cet homme eſt ton frère : allons, Charles, baiſe la main de l'impératrice, et embraſſe ta ſœur.*

L'auteur de la relation ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, et que lorſqu'elle eut repris ſes ſens, le czar lui dit : *Il n'y a là rien que de ſimple ; ce gentilhomme eſt mon beau-frère ; s'il a du mérite, nous en ferons quelque choſe, s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me ſemble qu'un tel diſcours montre autant de grandeur que de ſimplicité, et que cette grandeur eſt très-peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* reſta

1712. long-temps chez *Shepleff*, qu'on lui assigna une pension considérable, et qu'il vécut très-retiré. Il ne pousse pas plus loin le récit de cette aventure, qui servit seulement à découvrir la naissance de *Catherine :* mais on sait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il épousa une fille de qualité, et qu'il eut deux filles mariées à des premiers seigneurs de Russie. Je laisse au peu de personnes qui peuvent être instruites de ces détails, à démêler ce qui est vrai dans cette aventure, et ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuscrit ne paraît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à ses lecteurs, puisque son mémoire n'était point destiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il se peut qu'il se trompe sur quelques circonstances, mais le fonds paraît très-vrai; car, si ce gentilhomme avait su qu'il était frère d'une personne si puissante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour se faire reconnaître. Cette reconnaissance, toute singulière qu'elle paraît, n'est pas si extraordinaire que l'élévation de *Catherine :* l'une et l'autre sont une preuve frappante de la destinée, et peuvent servir à nous faire suspendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité, moins opposés peut être à l'ordre commun des choses que toute l'histoire de cette impératrice.

Les fêtes que *Pierre* donna pour le mariage de son fils et le sien ne furent pas des divertissemens passagers qui épuisent le trésor, et dont le souvenir reste à peine. Il acheva la fonderie des canons et les bâtimens de l'amirauté; les grands chemins furent perfectionnés; de nouveaux vaisseaux furent construits;

il

il creusa des canaux; la bourse et les magasins furent achevés, et le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le sénat de Moscou fût transporté à Pétersbourg; ce qui s'exécuta au mois d'avril 1712. Par-là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'empire. Plusieurs prisonniers suédois furent employés aux embellissemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite. 1712.

CHAPITRE IV.

PRISE DE STETIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIERRE se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII*, dans ses négociations avec tous les princes qui voulaient chasser les Suédois du continent, et les renfermer pour jamais dans la presqu'île de la Scandinavie, portait toutes ses vues sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, et oubliait les Palus-Méotides et la mer Noire. Les clefs d'Azoph, long-temps refusées au bacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand seigneur, avaient été enfin rendues; et malgré tous les soins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la cour ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie et la Turquie étaient en paix.

1712. *Charles XII* reſtait toujours obſtinément à Bender, et feſait dépendre ſa fortune et ſes eſpérances du caprice d'un grand viſir, tandis que le czar menaçait toutes ſes provinces, armait contre lui le Danemarck et l'Hanovre, était prêt à faire déclarer la Pruſſe, et réveillait la Pologne et la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans ſa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ſes ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de ſa retraite, dans les déſerts de la Beſſarabie, et le czar, et les rois de Pologne, de Danemarck et de Pruſſe, et l'électeur d'Hanovre, devenu bientôt après roi d'Angleterre, et l'empereur d'Allemagne, qu'il avait tant offenſé quand il traverſa la Siléſie en vainqueur. L'empereur s'en vengeait en l'abandonnant à ſa mauvaiſe fortune, et en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suède poſſédait encore en Allemagne.

Il eût été aiſé de diſſiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier roi de Pruſſe, *Frédéric*, électeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes ſur cette partie de la Poméranie: mais il ne regardait pas alors la Pruſſe comme une puiſſance prépondérante: ni *Charles*, ni perſonne, ne pouvait prévoir que le petit royaume de Pruſſe preſque déſert, et l'électorat de Brandebourg deviendraient formidables. Il ne voulut conſentir à aucun accommodement; et réſolu de rompre plutôt que de plier, il ordonna qu'on réſiſtât de tous côtés, ſur mer et ſur terre. Ses Etats étaient preſque épuiſés d'hommes et d'argent, cependant on obéit: le ſénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaiſſeaux de

ligne ; on arma des milices ; chaque habitant devint soldat. Le courage et la fierté de *Charles XII* semblèrent animer tous ses sujets, presque aussi malheureux que leur maître. 1712.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui, aidé des Tartares de Crimée, pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le roi *Stanislas* sur le trône ; son espérance d'engager la Porte ottomane à soutenir ce parti, et de prouver au divan qu'il devait envoyer deux cents mille hommes à son secours, sous prétexte que le czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues ; et les Russes, les Danois, les Saxons, étaient en Poméranie. *Pierre* mena son épouse à cette expédition. Déjà le roi de Danemarck s'était emparé de Stade, ville maritime du duché de Brême ; les armées russe, saxonne et danoise, étaient devant Stralsund. Septembre.

Ce fut alors que le roi *Stanislas*, voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le trône de Pologne, et tout en confusion par l'absence obstinée de *Charles XII*, assembla les généraux suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, seule et dernière ressource de la Suède dans ces provinces. Octobre.

Il leur proposa un accommodement avec le roi *Auguste*, et offrit d'en être la victime. Il leur parla en français : voici les propres paroles dont il se servit,

1712. et qu'il leur laissa par un écrit que signèrent neuf officiers généraux, entre lesquels il se trouvait un *Patkul*, cousin germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII* avait fait expirer sur la roue.

„ J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la gloire des „ armes de la Suède; je ne prétends pas être le „ sujet funeste de leur perte. Je me déclare de sacri- „ fier ma couronne (*f*) et mes propres intérêts à la „ conservation de la personne sacrée du roi, ne „ voyant pas humainement d'autre moyen pour le „ retirer de l'endroit où il se trouve.„

Ayant fait cette déclaration, il se disposa à partir pour la Turquie, dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, et de le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise fortune le fit arriver en Bessarabie, précisément dans le temps même que *Charles*, après avoir promis au sultan de quitter son asile, et ayant reçu l'argent et l'escorte nécessaire pour son retour, mais s'étant obstiné à rester, et à braver les Turcs et les Tartares, soutint contre une armée entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs, pouvant aisément le tuer, se contentèrent de le prendre prisonnier. *Stanislas*, arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même; ainsi deux rois chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce temps où toute l'Europe était troublée, et où la France achevait contre une partie de l'Europe

(*f*) On a cru devoir laisser la déclaration du roi *Stanislas* telle qu'il la donna, mot pour mot: il y a des fautes de langue; *je me déclare de sacrifier* n'est pas français; mais la pièce en est plus authentique, et n'en est pas moins respectable.

une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, et la victoire que le maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet Etat de ses autres ennemis. La France était depuis un siècle l'alliée de la Suède; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné ne savait pas même encore à Bender ce qui se passait en France. 1712.

La régence de Stockholm hasarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un temps où *Louis XIV* n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, et représenta au marquis de *Torcy* l'impuissance où l'on était de payer la petite armée suédoise qui restait à *Charles XII* en Poméranie, qu'elle était prête à se dissiper faute de paye, que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale; qu'à la vérité *Charles XII*, dans ses victoires, avait trop négligé le roi de France, mais que la générosité de *Louis XIV* était aussi grande que les malheurs de *Charles*. Le ministre français fit voir au suédois l'impuissance où l'on était de secourir son maître, et *Sparre* désespérait du succès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* désespérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier, nommé *Samuel Bernard*, qui avait fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la cour dans les pays étrangers que par d'autres entreprises; c'était un homme enivré d'une espèce de gloire rarement attachée à sa profession,

1712. qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, et qui savait que tôt ou tard le ministère de France rendait avec avantage ce qu'on hasardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, et au sortir de table le banquier fit délivrer au comte de *Sparre* six cents mille livres; après quoi il alla chez le ministre, marquis de *Torcy*, et lui dit : ›› J'ai donné en votre ›› nom deux cents mille écus à la Suède; vous me ›› les ferez rendre quand vous pourrez. ››

9 décembre. Le comte de *Steinbock*, général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel secours; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner; et n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant d'être enveloppé par trois armées de russes, de danois, de saxons, il demanda une armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il fallait au moins gagner du temps, et sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courrier à Bender, pour représenter au roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires, et de ses troupes, et pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cette armistice qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courrier était parti, et *Stanislas* ne l'était pas encore quand *Steinbock* reçut ces deux cents mille écus du banquier de Paris; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours avec lequel on remédie à tout, il encouragea son armée; il eut des munitions, des recrues; il se vit à la tête de douze mille hommes, et renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steinbok* qui, en 1710, après la

défaite de Pultava, avait vengé la Suède fur les Danois, 1712.
dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie: il avait marché contre eux avec de fimples milices qui n'avaient que des cordes pour bandoulières, et avait remporté une victoire complète. Il était, comme tous les autres généraux de *Charles XII*, actif et intrépide; mais fa valeur était fouillée par la férocité. C'eft lui qui après un combat contre les Ruffes, ayant ordonné qu'on tuât tous les prifonniers, aperçut un officier polonais du parti du czar, qui fe jetait à l'étrier de *Staniflas*, et que ce prince tenait embraffé pour lui fauver la vie; *Steinbock* le tua d'un coup de piftolet entre les bras du prince, comme il eft rapporté dans la vie de *Charles XII:* et le roi *Staniflas* a dit à l'auteur qu'il aurait caffé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par fon refpect et par fa reconnaiffance pour le roi de Suède.

Le général *Steinbock* marcha donc dans le chemin de Vifmar, aux Ruffes, aux Saxons, et aux Danois réunis. Il fe trouva vis-à-vis l'armée danoife et faxonne qui précédait les Ruffes éloignés de trois lieues. Le czar envoie trois courriers coup fur coup au roi de Danemarck, pour le prier de l'attendre, et pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois fans être fupérieur en forces. Le roi de Danemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait sûre: il s'avança contre les Suédois, et les attaqua près d'un endroit nommé Gadebesck. On vit encore à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois et les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, et tombaient morts percés de coups.

1712. *Steinbock* remporta la victoire avant que les Ruffes puffent arriver à portée du champ de bataille; il reçut quelques jours après la réponfe du roi fon maître qui condamnait toute idée d'armiftice; il difait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteufe qu'en cas qu'elle fût réparée; et que, fort ou faible, il fallait vaincre ou périr. *Steinbock* avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut femblable à celle qui avait confolé un moment le roi *Augufte*, quand, dans le cours de fes infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Augufte*, et celle de Gadebesck recula feulement la perte de *Steinbock* et de fon armée.

Le roi de Suède, en apprenant la victoire de *Steinbock*, crut fes affaires rétablies: il fe flatta même de faire déclarer l'empire ottoman, qui menaçait encore le czar d'une nouvelle guerre; et dans cette efpérance il ordonna à fon général *Steinbock* de fe porter en Pologne, croyant toujours, au moindre fuccès, que le temps de Nerva, et ceux où il fefait des lois, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, et par fa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebesck fut d'aller réduire en cendres, pendant la nuit, la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans et de manufacturiers; ville fans défenfe, qui, n'ayant point pris les armes, ne devait point être facrifiée: elle fut entièrement détruite; plufieurs habitans expirèrent dans les flammes; d'autres échappés nus à l'incendie,

vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid et de fatigues aux portes de Hambourg. (g) Tel a été ſouvent le ſort de pluſieurs milliers d'hommes pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Ruſſes, les Danois, les Saxons, le pourſuivirent ſi vivement après ſa victoire, qu'il fut obligé de demander un aſile dans Tonninge, forteresse du Holſtein, pour lui et pour ſon armée. 1712.

Le pays de Holſtein était alors un des plus dévaſtés du Nord, et ſon ſouverain, un des plus malheureux princes. C'était le propre neveu de *Charles XII*; c'était pour ſon père, beau-frère de ce monarque, que *Charles* avait porté ſes armes juſque dans Copenhague, avant la bataille de Nerva; c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les ducs de Holſtein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays eſt en partie le berceau des Cimbres, et de ces anciens Normands qui conquirent la Neuſtrie en France, l'Angleterre entière, Naples et Sicile. On ne peut être aujourd'hui moins en état de faire des conquêtes que l'eſt cette partie de l'ancienne Cherſonèſe Cimbrique: deux petits duchés la compoſent; Sleſvick appartenant au roi de Danemarck et au duc en commun; Gottorp, au duc de Holſtein ſeul. Sleſvick eſt une principauté ſouveraine; Holſtein eſt membre de l'empire d'Allemagne qu'on appelle empire romain.

Le roi de Danemarck et le duc de Holſtein-Gottorp étaient de la même maiſon; mais le duc, neveu de *Charles XII*, et ſon héritier préſomptif, était né

(g) Le chapelain confeſſeur *Norberg* dit froidement dans ſon hiſtoire, que le genéral *Steinbock* ne mit le feu à la ville que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

1712. l'ennemi du roi de Danemarck qui accablait ſon enfance. Un frère de ſon père, évêque de Lubec, adminiſtrateur des Etats de cet infortuné pupille, ſe voyait entre l'armée ſuédoiſe qu'il n'oſait ſecourir, et l'armée ruſſe, danoiſe et ſaxonne qui menaçaient. Il fallait pourtant tâcher de ſauver les troupes de *Charles XII*, ſans choquer le roi de Danemarck devenu maître du pays, dont il épuiſait toute la ſubſtance.

L'évêque adminiſtrateur de Holſtein était entièrement gouverné par ce faux baron de *Gortz*, (*h*) le plus délié et le plus entreprenant des hommes, d'un eſprit vaſte et fécond en reſſources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, auſſi inſinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets; ſachant plaire, ſachant perſuader, et entraînant les eſprits par la chaleur de ſon génie, après les avoir gagnés par la douceur de ſes paroles. Il eut depuis ſur *Charles XII* le même aſcendant qui lui ſoumettait l'évêque adminiſtrateur du Holſtein, et l'on ſait qu'il paya de ſa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible et le plus opiniâtre ſouverain qui jamais ait été ſur le trône.

1713. 21 janvier. *Gortz* (*i*) s'aboucha ſecrètement à Uſum avec *Steinbock*, et lui promit qu'il lui livrerait la forteresſe de Tonninge, ſans compromettre l'évêque adminiſtrateur, ſon maître; et dans le même temps il fit aſſurer le roi de Danemarck qu'on ne la livrerait pas. C'eſt ainſi que preſque toutes les négociations ſe conduiſent; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des miniſtres

(*h*) Nous prononçons *Gueurts*.
(*i*) Mémoires ſecrets de *Baſſevitz*.

confiſtant uniquement dans le ſuccès, et l'honneur des particuliers dans l'obſervation de leurs paroles. 1713.

Steinbock ſe préſenta devant Tonninge; le commandant de la ville refuſe de lui ouvrir les portes: ainſi on met le roi de Danemarck hors d'état de ſe plaindre de l'évêque adminiſtrateur; mais *Gortz* fait donner un ordre, au nom du duc mineur, de laiſſer entrer l'armée ſuédoiſe dans Tonninge. Le ſecrétaire du cabinet, nommé *Stamke*, ſigne le nom du duc de Holſtein : par-là *Gortz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encore le droit de donner ſes ordres: il ſert à la fois le roi de Suède, auprès duquel il voulait ſe faire valoir, et l'évêque adminiſtrateur ſon maître, qui paraît ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée ſuédoiſe. Le commandant de Tonninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois, et *Gortz* ſe juſtifia comme il put auprès du roi de Danemarck, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

L'armée ſuédoiſe, (*k*) retirée en partie dans la ville, et en partie ſous ſon canon, ne fut pas pour cela ſauvée : le général *Steinbock* fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ ſeize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut ſtipulé que *Steinbock*, ſes officiers et ſoldats pourraient être rançonnés ou échangés; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'Empire; c'eſt une bien petite ſomme, cependant on ne put la trouver, et *Steinbock* reſta captif à Copenhague juſqu'à ſa mort.

(*k*) Mémoires de *Steinbock*.

1713. Les Etats de Holſtein demeurèrent à la diſcrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune duc fut l'objet de la vengeance du roi de Danemarck, pour prix de l'abus que *Gortz* avait fait de ſon nom; les malheurs de *Charles XII* retombaient ſur toute ſa famille.

Gortz voyant ſes projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confuſion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les Etats de Suède en Allemagne.

Le roi de Danemarck était près d'entrer dans Tonninge. *George*, électeur de Hanovre, voulait avoir les duchés de Brême et de Verden avec la ville de Stade. Le nouveau roi de Pruſſe, *Frédéric-Guillaume*, jetait la vue ſur Stein. *Pierre I* ſe diſpoſait à ſe rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII*, hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager: comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité? *Gortz* négocia en même temps avec tous les princes qui avaient intérêt à ce partage: il courait jour et nuit d'une province à une autre; il engagea le gouverneur de Brême et de Verden à remettre ces deux duchés à l'électeur de Hanovre en ſéqueſtre, afin que les Danois ne les priſſent pas pour eux: il fit tant qu'il obtint du roi de Pruſſe qu'il ſe chargerait conjointement avec le Holſtein du ſéqueſtre de Stetin et de Viſmar; moyennant quoi le roi de Danemarck laiſſerait le Holſtein en paix, et n'entrerait pas dans Tonninge. C'était aſſurément un étrange ſervice à rendre à *Charles XII* que de mettre ſes places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais: mais *Gortz*, en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour

quelque temps; il efpérait qu'enfuite il pourrait faire déclarer l'Hanovre et le Brandebourg en faveur de la Suède : il fefait entrer dans fes vues le roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient befoin de la paix: enfin il voulait fe rendre néceffaire à tous les princes. Il difpofait du bien de *Charles XII* comme un tuteur qui facrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour fauver l'autre, et d'un pupille qui ne peut faire fes affaires par lui-même; tout cela fans miffion, fans autre garantie de fa conduite qu'un plein pouvoir d'un évêque de Lubec, qui n'etait nullement autorifé lui-même par *Charles XII.* 1713

Tel a été ce *Gortz* que jufqu'ici on n'a pas affez connu. On a vu des premiers miniftres de grands Etats, comme un *Oxenftiern*, un *Richelieu*, un *Albéroni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe; mais que le confeiller privé d'un évêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, fans être avoué de perfonne, c'était une chofe inouie.

Il réuffit d'abord : il fit un traité avec le roi de Pruffe, par lequel ce monarque s'engageait, en gardant Stetin en féqueftre, à conferver à *Charles XII* le refte de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Gortz* fit propofer au gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au roi de Pruffe pour le bien de la paix, croyant que le fuédois, gouverneur de Stetin, pourrait être auffi facile que l'avait été le holftenois, gouverneur de Tonninge: mais les officiers de *Charles XII* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que fur fon corps et fur des ruines. Il informa fon maître de cette étrange propofition. Le courrier Juin.

1713. trouva *Charles XII* captif à Démirtash, après fon aventure de Bender. On ne favait alors fi *Charles* ne refterait pas prifonnier des Turcs toute fa vie, fi on ne le reléguerait pas dans quelque île de l'Archipel ou de l'Afie. *Charles* de fa prifon manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steinbock*, qu'il fallait mourir plutôt que de plier fous fes ennemis, et lui ordonna d'être auffi inflexible qu'il l'était lui-même.

Gortz, voyant que le gouverneur de Stetin dérangeait fes mefures, et ne voulait entendre parler ni de neutralité, ni de féqueftre, fe mit dans la tête non-feulement de faire féqueftrer cette ville de Stetin, mais encore Stralfund; et il trouva le fecret de faire avec le roi de Pologne, électeur de Saxe, le même traité pour Stralfund qu'il avait fait avec l'électeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuiffance des Suédois de garder ces places fans argent et fans armée, pendant que le roi était captif en Turquie; et il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces féqueftres. Le Danemarck lui-même fe prêtait enfin aux négociations de *Gortz* : il gagna abfolument l'efprit du prince *Menzikoff*, général et favori du czar : il lui perfuada qu'on pourrait céder le Holftein à fon maître; il flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holftein dans la mer Baltique, entreprife fi conforme au goût de ce fondateur, et fur-tout d'obtenir une puiffance nouvelle, en voulant bien être un des princes de l'empire d'Allemagne, et en acquérant aux diètes de Ratisbonne un droit de fuffrage qui ferait toujours foutenu par le droit des armes.

On ne peut ni fe plier en plus de manières, ni

prendre plus de formes différentes, ni jouer plus de 1713.
rôles que fit ce négociateur volontaire: il alla jufqu'à engager le prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait fauver, à la bombarder, afin de forcer le commandant *Mayerfeld* à la remettre en féqueftre; et il ofait ainfi outrager le roi de Suède, auquel il voulait plaire, et à qui en effet il ne plut que trop dans la fuite, pour fon malheur.

Quand le roi de Pruffe vit qu'une armée ruffe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, et ne reftât à la Ruffie. C'était où *Gortz* l'attendait. Le prince *Menzikoff* manquait d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le roi de Pruffe; il fit parler enfuite au gouverneur de la place: *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres fous la domination de la Ruffie, ou de la confier au roi de Pruffe qui la rendra au roi votre maitre?* Le commandant fe laiffa enfin perfuader; il fe rendit. *Menzikoff* entra dans la place, et moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Pruffe qui, pour la forme, y laiffa entrer deux bataillons de Holftein, et qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le fecond roi de Pruffe, fucceffeur d'un roi faible et prodigue, jeta les fondemens de la grandeur où fon pays parvint dans la fuite par la difcipline militaire et par l'économie.

Le baron de *Gortz*, qui fit mouvoir tant de refforts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnaffent à la province de Holftein, ni qu'ils renonçaffent à s'emparer de Tonninge: il manqua ce qui paraiffait être fon premier but, mais il réuffit à tout le refte, et

1713. ſur-tout à devenir un perſonnage important dans le Nord, ce qui était en effet ſa vue principale.

Septembre. Déjà l'électeur d'Hanovre s'était aſſuré de Brême et de Verden dont *Charles XII* était dépouillé ; les Saxons étaient devant ſa ville de Viſmar ; Stetin était entre les mains du roi de Pruſſe ; les Ruſſes allaient aſſiéger Stralſund avec les Saxons, et ceux-ci étaient déjà dans l'île de Rugen ; le czar, au milieu de tant de négociations, était deſcendu en Finlande pendant qu'on diſputait ailleurs ſur la neutralité et ſur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralſund, abandonnant le reſte à ſes alliés, et au prince *Menzikoff*, il s'était embarqué, dans le mois de mai, ſur la mer Baltique ; et montant un vaiſſeau de cinquante canons, qu'il avait fait conſtruire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, ſuivi de quatre-vingt-douze galères, et de cent dix demi-galères, qui portaient ſeize mille combattans.

22 mai. La deſcente ſe fit à Elſinford, qui eſt dans la partie la plus méridionale de cette froide et ſtérile contrée, par le ſoixante et unième degré.

Cette deſcente réuſſit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on deſcendit par un autre : on mit les troupes à terre, et l'on prit la ville. Le czar s'empara de Borgo, d'Abo, et fut maître de toute la côte. Il ne paraiſſait pas que les Suédois euſſent déſormais aucune reſſource ; car c'était dans ce temps-là même que l'armée ſuédoiſe, commandée par *Steinbock*, ſe rendait priſonnière de guerre.

Tous ces déſaſtres de *Charles XII* furent ſuivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie ; et

enfin

enfin le roi *Staniſlas* et *Charles* lui-même étaient priſonniers en Turquie; cependant il n'était pas encore détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée ottomane, de remettre *Staniſlas* ſur le trône, et de faire trembler tous ſes ennemis.

CHAPITRE V.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII dans ſes Etats.

PIERRE, ſuivant le cours de ſes conquêtes, perfectionnait l'établiſſement de ſa marine, feſait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ſes alliés attachés à ſa fortune et à ſa perſonne, quoiqu'ils euſſent tous des intérêts divers et des vues oppoſées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède ſur les golfes de Finlande et de Bothnie. 1714.

L'un de ſes généraux de terre, le prince *Gallitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elſinford, où le czar avait débarqué, juſqu'au milieu des terres, vers le bourg de Tavaſtus: c'était un poſte qui couvrait la Bothnie. Quelques régimens ſuédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il fallut livrer une bataille; les Ruſſes la gagnèrent entièrement; ils diſſipèrent toute l'armée ſuédoiſe, et pénétrèrent juſqu'à Vaſa: de ſorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingts lieues de pays. 13 mars.

Il reſtait aux Suédois une armée navale avec

1714. laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambitionnait depuis long-temps de fignaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, et avait raffemblé une flotte de feize vaiffeaux de ligne, cent quatre-vingts galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'île d'Aland, et les autres îles de la mer Baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte fuédoife. Cette flotte était plus forte en grands vaiffeaux que la fienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine mer qu'au travers des rochers. C'était une fupériorité que le czar ne devait qu'à fon génie. Il fervait dans fa flotte en qualité de contre-amiral, et recevait les ordres de l'amiral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'île d'Aland, qui n'eft éloignée de la Suède que de douze lieues. Il fallait paffer à la vue de la flotte des Suédois: ce deffein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le paffage fous le canon ennemi qui ne plongeait pas affez. On entra dans Aland; et comme cette côte eft hériffée d'écueils prefque tout entière, le czar fit tranfporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, et on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de Hango, où étaient fes gros vaiffeaux. *Erenfchild*, contre-amiral des Suédois, crut qu'il allait prendre aifément, ou couler à fond ces quatre-vingts galères; il avança de ce côté pour les reconnaître: mais il fut reçu avec un feu fi vif qu'il vit tomber prefque tous fes foldats et tous fes matelots. On lui prit les
8 augufte. galères et les prames qu'il avait amenées, et le vaiffeau qu'il montait; il fe fauvait dans une chaloupe, mais il y fut bleffé : enfin obligé de fe rendre, on l'amena fur la galère où le czar manœuvrait lui-même.

Le reste de la flotte suédoise regagna la Suède. On fut 1714.
consterné dans Stockholm, et on ne s'y croyait pas en sureté.

Pendant ce temps-là même le colonel *Schauvalow Neushlof* attaquait la seule forteresse qui restait à prendre sur les côtes occidentales de la Finlande, et la soumettait au czar, malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de *Pierre*. Maître de la Finlande dont il laissa le gouvernement au prince *Gallitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, et plus respecté que jamais de ses alliés, il retourna dans Pétersbourg quand la saison, devenue très-orageuse, ne lui permit plus de rester sur les mers 15 septemb.
de Finlande et de Bothnie. Son bonheur voulut encore qu'en arrivant dans sa nouvelle capitale, la czarine accoucha d'une princesse, mais qui mourut un an après. Il institua l'ordre de Ste Catherine en l'honneur de son épouse, et célébra la naissance de sa fille par une entrée triomphale. C'était, de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ses peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronslot neuf galères suédoises, sept prames remplies de prisonniers, et le vaisseau du contre-amiral *Erenschild*.

Le vaisseau amiral de Russie était chargé de tous les canons, des drapeaux et des étendards pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe, que le czar avait dessiné selon sa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ses victoires : les vainqueurs passèrent sous cet arc

1714. triomphal; l'amiral *Apraxin* marchait à leur tête, ensuite le czar en qualité de contre-amiral, et tous les autres officiers selon leur rang: on les présenta tous au vice-roi *Komadonoski* qui dans ces cérémonies représentait le maître de l'empire. Ce vice-czar distribua à tous les officiers des médailles d'or; tous les soldats et les matelots en eurent d'argent. Les suédois prisonniers passèrent sous l'arc de triomphe, et l'amiral *Erenschild* suivait immédiatement le czar son vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le vice-czar était, l'amiral *Apraxin* lui présenta le contre-amiral *Pierre*, qui demanda à être vice-amiral pour prix de ses services: on alla aux voix, et l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les assistans, et qui inspirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie et celui de la gloire, le czar prononça ce discours, qui mérite de passer à la dernière postérité.

„ Mes frères, est-il quelqu'un de vous qui eût pensé, „ il y a vingt ans, qu'il combattrait avec moi sur la „ mer Baltique, dans des vaisseaux construits par „ vous-mêmes, et que nous serions établis dans ces „ contrées conquises par nos fatigues et par notre „ courage?..... On place l'ancien siége des sciences „ dans la Gréce; elles s'établirent ensuite dans l'Italie, „ d'où elles se répandirent dans toutes les parties de „ l'Europe: c'est à présent notre tour, si vous voulez „ seconder mes desseins, en joignant l'étude à l'obéis- „ sance. Les arts circulent dans le monde, comme le „ sang dans le corps humain; et peut-être ils établi- „ ront leur empire parmi nous pour retourner dans

„ la Gréce, leur ancienne patrie. J'ofe efpérer que „ nous ferons un jour rougir les nations les plus „ civilifées, par nos travaux et par notre folide „ gloire. „ 1714.

C'eft-là le précis véritable de ce difcours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions, mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente eft d'avoir été prononcée par un monarque victorieux, fondateur et légiflateur de fon empire.

Les vieux boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens ufages que d'admiration pour la gloire de leur maître; mais les jeunes en furent touchés jufqu'aux larmes.

Ces temps furent encore fignalés par l'arrivée des ambaffadeurs ruffes qui revinrent de Conftantinople, avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un ambaffadeur de Perfe était arrivé quelque temps 15 décemb. auparavant de la part de *Cha-Uffin;* il avait amené au czar un éléphant et cinq lions. Il reçut en même temps une ambaffade du kan des Usbeks, *Mehemet Bahadir*, qui lui demandait fa protection contre d'autres tartares. Du fond de l'Afie et de l'Europe tout rendait hommage à fa gloire.

La régence de Stockholm, défefpérée de l'état déplorable de fes affaires, et de l'abfence de fon roi qui abandonnait le foin de fes Etats, avait pris enfin la réfolution de ne le plus confulter; et immédiatement après la victoire navale du czar, elle avait demandé un paffe-port au vainqueur pour un officier chargé de propofitions de paix. Le paffe-port fut envoyé; mais dans ce temps-là même la princeffe *Ulrique Eléonore*, fœur de *Charles XII*, reçut la nouvelle que le roi,

1714. ſon frère, ſe diſpoſait enfin à quitter la Turquie, et à revenir ſe défendre. On n'oſa pas alors envoyer au czar le négociateur qu'on avait nommé en ſecret: on ſupporta la mauvaiſe fortune, et l'on attendit que *Charles XII* ſe préſentât pour la réparer.

En effet *Charles*, après cinq années et quelques mois de ſéjour en Turquie, en partit ſur la fin d'octobre 1714. On ſait qu'il mit dans ſon voyage la même ſingularité qui caractériſait toutes ſes actions. Il arriva à Stralſund, le 22 novembre 1714. Dès qu'il y fut, le baron de *Gortz* ſe rendit auprès de lui; il avait été l'inſtrument d'une partie de ſes malheurs; mais il ſe juſtifia avec tant d'adreſſe, et lui fit concevoir de ſi hautes eſpérances, qu'il gagna ſa confiance comme il avait gagné celle de tous les miniſtres et de tous les princes avec leſquels il avait négocié: il lui fit eſpérer qu'il détacherait les alliés du czar, et qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Gortz* eut ſur l'eſprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le comte *Piper*.

La première choſe que fit *Charles*, en arrivant à Stralſund, fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avaient fut livré, on ne ſavait rien refuſer à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait auſſi durement que les ſimples ſoldats, et qui expoſait comme eux ſa vie. Ses malheurs, ſa captivité, ſon retour touchaient ſes ſujets et les étrangers: on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le ſecourir. Sa gloire était d'un genre tout oppoſé à celle de *Pierre;* elle ne conſiſtait ni dans l'établiſſement des arts, ni

dans la légiflation, ni dans la politique, ni dans le commerce; elle ne s'étendait pas au-delà de fa perfonne: fon mérite était une valeur au-deffus du courage ordinaire; il défendait fes Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide; et c'en était affez pour que les nations fuffent frappées de refpect pour lui. Il avait plus de partifans que d'alliés. 1714.

CHAPITRE VI.

ETAT DE L'EUROPE AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralfund, &c.

LORSQUE *Charles XII* revint enfin dans fes Etats, à la fin de 1714, il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laiffée. La reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France; *Louis XIV* affurait l'Efpagne à fon petit-fils, et forçait l'empereur d'Allemagne, *Charles VI*, et les Hollandais à foufcrire à une paix néceffaire: ainfi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encore plus changées; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'électeur d'Hanovre, appelé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir fes terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands que par les conquêtes du grand *Guftave*. Le roi de Danemarck prétendait

1714. reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait appartenu autrefois aux Danois. Le roi de Pruſſe, héritier des ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté, la maiſon de *Holſtein* opprimée par le roi de Danemarck, et le duc de Mecklenbourg en guerre preſque ouverte avec ſes ſujets, imploraient la protection de *Pierre I.* Le roi de Pologne, électeur de Saxe déſirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainſi, de l'Elbe juſqu'à la mer Baltique, *Pierre* était l'appui de tous les princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, et on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir aſſez de vaiſſeaux de guerre et d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puiſſance maritime du czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait ſur ſon courage; et *Gortz*, devenu tout d'un coup ſon premier miniſtre, lui perſuada qu'il pourrait ſubvenir aux frais avec une monnaie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-ſeize fois autant que ſa valeur naturelle; ce qui eſt un prodige dans l'hiſtoire des gouvernemens. Mais, dès le mois d'avril 1715, les vaiſſeaux de *Pierre* prirent les premiers armateurs ſuédois qui ſe mirent en mer; et une armée ruſſe marcha en Poméranie.

Les Pruſſiens, les Danois et les Saxons ſe joignirent devant Stralſund. *Charles XII* vit qu'il n'était revenu de ſa priſon de Démirtash et de Démirtoca vers la mer Noire, que pour être aſſiégé ſur le rivage de la mer Baltique.

On a déjà vu dans ſon hiſtoire avec quelle valeur fière et tranquille il brava dans Stralſund tous ſes

ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien son caractère. Presque tous ses principaux officiers ayant été tués ou blessés dans le siége, le colonel baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles et de fatigues, s'étant jeté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter la garde sur le rempart ; il s'y traîna en maudissant l'opiniâtreté du roi, et tant de fatigues si intolérables et si inutiles. Le roi qui l'entendit, courut à lui, et se dépouillant de son manteau qu'il étendit devant lui : » Vous n'en pouvez plus, » lui dit-il, mon cher *Reichel*; j'ai dormi une heure, » je suis frais, je vais monter la garde pour vous : » dormez, je vous éveillerai quand il en sera temps.» Après ces mots, il l'enveloppa malgré lui, le laissa dormir, et alla monter la garde. 1715.

Ce fut pendant ce siége de Stralsund que le nouveau roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, acheta du roi de Danemarck la province de Brême et de Verden avec la ville de Stade que les Danois avaient prises sur *Charles XII*. Il en coûta au roi *George* huit cents mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainsi des Etats de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralsund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ses officiers le forcèrent d'en sortir. Quand il fut en sureté, son général *Duker* rendit ces ruines au roi de Prusse. Octobre. Décembre.

Quelque temps après, *Duker* s'étant présenté devant *Charles XII*, ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. » J'aimais trop votre gloire, » lui répondit *Duker*, pour vous faire l'affront de » tenir dans une ville dont votre majesté était sortie. »

1715. Au reste cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce siége de Stralsund, *Charles* reçut encore une mortification, qui eût été plus douloureuse si son cœur avait été sensible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier ministre, le comte *Piper*, homme célèbre dans l'Europe, toujours fidèle à son prince, (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal informé) *Piper*, dis-je, était sa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Russes et les Suédois, il était resté prisonnier à Moscou ; et quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, son état était à plaindre. Les finances du czar n'étaient point alors administrées aussi fidèlement qu'elles devaient l'être, et tous ses nouveaux établissemens exigeaient des dépenses auxquelles il avait peine à suffire; il devait une somme d'argent assez considérable aux Hollandais, au sujet de deux de leurs vaisseaux marchands brûlés sur les côtes de la Finlande. Le czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette somme, et voulut engager le comte *Piper* à se charger de cette dette : on le fit venir de Moscou à Pétersbourg ; on lui offrit sa liberté en cas qu'il pût tirer sur la Suède environ soixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette somme sur sa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, et que le roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en soit, le comte *Piper* fut enfermé dans la forteresse de Shlusselbourg, où il mourut l'année d'après, à l'âge de soixante et dix ans. On rendit son corps au roi de Suède, qui lui fit

faire des obsèques magnifiques ; triſtes et vains dédommagemens de tant de malheurs et d'une fin ſi déplorable. 1715.

Pierre était ſatisfait d'avoir la Livonie, l'Eſtonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ſes Etats, et d'y avoir ajouté encore preſque toute la Finlande, qui ſervait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de ſon frère avec le duc de Mecklenbourg, *Charles-Léopold*, au mois d'avril de la même année, de ſorte que tous les princes du Nord étaient ſes alliés ou ſes créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du roi *Auguſte* : une de ſes armées, d'environ dix-huit mille hommes, y diſſipait ſans effort toutes ces confédérations ſi ſouvent renaiſſantes dans cette patrie de la liberté et de l'anarchie. Les Turcs, fidèles enfin aux traités, laiſſaient à ſa puiſſance et à ſes deſſeins toute leur étendue.

Dans cet Etat floriſſant, preſque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établiſſemens pour la marine, pour les troupes, le commerce, les lois ; il compoſa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. 8 novembre. *Lange*, chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine par la Sibérie. Des ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire ; on bâtiſſait la maiſon de plaiſance de Pétershoff ; et dans le même temps on élevait des forts ſur l'Irtish, on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie ; et d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

Il ſemblait que ce fût le comble de la proſpérité que dans la même année il lui naquit un fils de ſa

1715. femme *Catherine*, et un héritier de ſes Etats dans un fils du prince *Alexis :* mais l'enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort; et nous verrons que le ſort d'*Alexis* fut trop funeſte, pour que la naiſſance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la czarine interrompirent les voyages qu'elle ſeſait continuellement avec ſon époux ſur terre et ſur mer ; et dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans ſes courſes nouvelles.

CHAPITRE VII.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux voyages du czar.

VISMAR était alors aſſiégée par tous les alliés du czar. Cette ville, qui devait naturellement appartenir au duc de Mecklenbourg, eſt ſituée ſur la mer Baltique, à ſept lieues de Lubec, et pourrait lui diſputer ſon grand commerce ; elle était autrefois une des plus conſidérables villes anſéatiques, et les ducs de Mecklenbourg y exerçaient le droit de protection beaucoup plus que celui de la ſouveraineté. C'était encore un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Veſtphalie. Il fallut enfin ſe rendre comme Stralſund ; les alliés du czar ſe hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ſes troupes fuſſent arrivées : mais *Pierre* étant venu lui-

même devant la place, après la capitulation qui avait été faite sans lui, fit la garnison prisonnière de guerre. Il fut indigné que ses alliés laissassent au roi de Danemarck une ville qui devait appartenir au prince auquel il avait donné sa nièce; et ce refroidissement, dont le ministre *Gortz* profita bientôt, fut la première source de la paix qu'il projeta de faire entre le czar et *Charles XII.* 1716. Février.

Gortz dès ce moment fit entendre au czar que la Suède était assez abaissée, qu'il ne fallait pas trop élever le Danemarck et la Prusse. Le czar entrait dans ses vues: il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède; et *Charles XII*, malheureux par-tout en Allemagne, résolut, par un de ces coups désespérés que le succès seul peut justifier, d'aller porter la guerre en Norvège.

Le czar cependant voulut faire en Europe un second voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu instruire des arts; il fit le second en prince qui cherchait à pénétrer le secret de toutes les cours. Il mena sa femme à Copenhague, à Lubec, à Schverin, à Neustadt; il vit le roi de Prusse dans la petite ville d'Aversberg; de là ils passèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brûlée, et qu'on rebâtissait. Descendant l'Elbe jusqu'à Stade, ils passèrent par Brême, où le magistrat donna un feu d'artifice, et une illumination dont le dessin formait en cent endroits ces mots: *Notre libérateur vient nous voir*. Enfin il revit Amsterdam et cette petite chaumière de Sardam où il avait appris l'art de la construction 17 décemb.

1716. des vaiſſeaux, il y avait environ dix-huit années : il trouva cette chaumière changée en une maiſon agréable et commode qui ſubſiſte encore, et qu'on nomme la *maiſon du prince*.

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçans et de gens de mer, dont il avait été le compagnon; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce et la marine, et qui avait appris chez eux à gagner des batailles navales : ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

1717. Il paraît dans la vie, dans les voyages, dans les actions de *Pierre le grand*, comme dans celles de *Charles XII*, que tout eſt éloigné de nos mœurs peut-être un peu trop efféminées; et c'eſt par cela même que l'hiſtoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curioſité.

L'épouſe du czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans ſa nouvelle groſſeſſe; cependant dès qu'elle put ſe mettre en route, elle voulut aller trouver le czar en Hollande : les douleurs la ſurprirent à

14 janvier. Veſel, où elle accoucha d'un prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'eſt pas dans nos uſages qu'une femme malade voyage immédiatement après ſes couches : la czarine au bout de dix jours arriva dans Amſterdam; elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ſes mains. Tous deux allèrent, ſans appareil, ſans ſuite, avec deux domeſtiques, dîner chez un riche charpentier de vaiſſeaux de Sardam, nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Péterſbourg. Le fils revenait de

France où *Pierre* voulait aller. La czarine et lui écoutèrent avec plaifir l'aventure de ce jeune homme, que je ne rapporterais pas, fi elle ne fefait connaître des mœurs entièrement oppofées aux nôtres. 1717.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par fon père pour y apprendre le français, et fon père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que fimple que tous les citoyens de Sardam portent, et qu'il fît à Paris une dépenfe plus convenable à fa fortune qu'à fon éducation ; connaiffant affez fon fils pour croire que ce changement ne corromprait pas fa frugalité et la bonté de fon caractère.

Kalf fignifie *veau* dans toutes les langues du Nord; le voyageur prit à Paris le nom de du *Veau :* il vécut avec quelque magnificence; il fit des liaifons. Rien n'eft plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis et de comte à ceux qui n'ont pas même une terre feigneuriale, et qui font à peine gentilshommes. Ce ridicule a toujours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, et la nobleffe plus abaiffée, on fût déformais à l'abri des guerres civiles autrefois fi fréquentes. Le titre de haut et puiffant feigneur a été pris par des anoblis, par des roturiers qui avaient acheté chèrement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, fans marquifat et fans comté, comme de chevalier fans ordre, et d'abbé fans abbaye, font fans aucune conféquence dans la nation.

Les amis et les domeftiques de *Kalf* l'appelèrent toujours le comte du *Veau;* il foupa chez les princeffes, et joua chez la ducheffe de *Berri :* peu d'étrangers

1717. furent plus fêtés. Un jeune marquis, qui avait été de tous ses plaisirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, et tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maison du comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de constructeurs de vaisseaux, et le jeune *Kalf* habillé en matelot hollandais, la hache à la main, conduisant les ouvrages de son père. *Kalf* reçut son hôte avec toute sa simplicité antique qu'il avait reprise, et dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur sage peut pardonner cette petite digression, qui n'est que la condamnation des vanités et l'éloge des mœurs.

Le czar resta trois mois en Hollande. Il se passa pendant son séjour des choses plus sérieuses que l'aventure de *Kalf*. La Haie, depuis la paix de Nimègue, de Ryswick et d'Utrecht, avait conservé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe : cette petite ville ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des ministres de toutes les cours et par des voyageurs qui venaient s'instruire à cette école. On jetait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le czar, informé des commencemens de ces orages, prolongea son séjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui se tramait à la fois au Midi et au Nord, et pour se préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conſpiration de Gortz. Réception de Pierre en France.

Il voyait combien ſes alliés étaient jaloux de ſa puiſſance, et qu'on a ſouvent plus de peine avec ſes amis qu'avec ſes ennemis. 1717.

Le Mecklenbourg était un des principaux ſujets de ces diviſions preſque toujours inévitables entre des princes voiſins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois priſſent Viſmar pour eux, encore moins qu'ils démoliſſent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un et l'autre.

Le duc de Mecklenbourg, mari de ſa nièce, et qu'il traitait comme ſon gendre, était ouvertement protégé par lui contre la nobleſſe du pays; et le roi d'Angleterre protégeait la nobleſſe. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne, ou plutôt de ſon premier miniſtre, le comte *Flemming*, qui voulait ſecouer le joug de la dépendance, impoſé par les bienfaits et par la force.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Holſtein, de Mecklenbourg, de Brandebourg, étaient agitées d intrigues et de cabales.

A la fin de 1716 et au commencement de 1717,

1717. *Gortz*, qui, comme le disent les mémoires de *Bassevitz*, était las de n'avoir que le titre de conseiller de Holstein, et de n'être qu'un plénipotentiaire secret de *Charles XII*, avait fait naître la plupart de ces intrigues, et il résolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein était de rapprocher *Charles XII* du czar, non-seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Stanislas* sur le trône de Pologne, et d'ôter au roi d'Angleterre, *George I*, Brême et Verden, et même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*.

Il se trouvait dans le même temps un ministre de son caractère, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre et la France : c'était le cardinal *Albéroni*, plus maître alors en Espagne que *Gortz* ne l'était en Suède, homme aussi audacieux et aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puissant, parce qu'il était à la tête d'un royaume plus riche, et qu'il ne payait pas ses créatures en monnaies de cuivre.

Gortz, des bords de la mer Baltique, se lia bientôt avec la cour de Madrid. *Albéroni* et lui furent également d'intelligence avec tous les anglais errans qui tenaient pour la maison *Stuart*. *Gortz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, et enfin à Paris, sur la fin de l'année 1716. Le cardinal *Albéroni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres : c'était l'expression d'*Albéroni*.

Gortz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, et qu'il

pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que les partisans des *Stuart* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, et cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un roi d'Angleterre contre le petit-fils de *Louis XIV*, que cette même France avait mis sur le trône d'Espagne au prix de ses trésors et de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés; mais tout était sorti alors de sa route naturelle; et les intérêts du régent n'étaient pas les intérêts du royaume. *Albéroni* ménagea dès-lors une conspiration en France contre ce même régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jetés presque aussitôt que le plan en eut été formé. *Gortz* fut le premier dans ce secret, et devait alors aller déguisé en Italie pour s'aboucher avec le prétendant, auprès de Rome, et de là revoler à la Haie, y voir le czar, et terminer tout auprès du roi de Suède. 1717.

Celui qui écrit cette histoire est très-instruit de ce qu'il avance, puisque *Gortz* lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, et que, tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Gortz était revenu en Hollande, à la fin de 1716, muni des lettres de change d'*Albéroni* et du plein pouvoir de *Charles*. Il est très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvège dans le nord d'Ecosse. Ce prince, qui n'avait pu conserver ses Etats dans le continent, allait envahir et bouleverser ceux d'un autre, et de la

1717. prifon de Démirtash en Turquie, et des cendres de Stralfund, on eût pu le voir couronner le fils de *Jacques II* à Londres, comme il avait couronné *Staniflas* à Varfovie.

Le czar, qui favait une partie des entreprifes de *Gortz*, en attendait le développement fans entrer dans aucun de fes plans, et fans les connaître tous; il aimait le grand et l'extraordinaire autant que *Charles XII*, *Gortz* et *Albéroni;* mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en légiflateur, en vrai politique; et peut-être *Albéroni*, *Gortz* et *Charles* même étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes aventures, que des hommes profonds qui priffent des mefures juftes : peut-être, après tout, leurs mauvais fuccès les ont-ils fait accufer de témérité.

Quand *Gortz* fut à la Haie, le czar ne le vit point; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats-Généraux, fes amis, attachés au roi d'Angleterre. Ses miniftres ne virent *Gortz* qu'en fecret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout et de donner des efpérances, fans prendre aucun engagement, et fans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à fon inaction, pendant qu'il eût pu defcendre en Scanie avec fa flotte et celle de Danemarck, à fon refroidiffement envers fes alliés, aux plaintes qui échappaient à leurs cours, et enfin à fon voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait point à éclater.

Au mois de janvier 1717, un paquet-bot fuédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvège, les lettres furent prifes. On trouva dans celles de *Gortz* et de quelques

ministres de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La cour de Danemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussitôt on fait arrêter à Londres le ministre suédois *Gyllembourg;* on saisit ses papiers, et on y trouve une partie de sa correspondance avec les *jacobites*. 1717.

Le roi *George* écrit incontinent en Hollande; il requiert que, suivant les traités qui lient l'Angleterre et les Etats-Généraux à leur sureté commune, le baron de *Gortz* soit arrêté. Ce ministre, qui se fesait par-tout des créatures, fut averti de l'ordre; il part incontinent: il était déjà dans Arnheim sur les frontières, lorsque les officiers et les gardes qui couraient après lui ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement; le secrétaire *Stamke*, celui-là même qui avait contrefait le seing du duc de Holstein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le comte de *Gyllembourg*, envoyé de Suède en Angleterre, et le baron de *Gortz*, avec des lettres de ministre plénipotentiaire de *Charles XII*, furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les ministres des souverains crièrent à la violation du droit des gens. Février.

Ce droit qui est plus souvent réclamé que bien connu, et dont jamais l'étendue et les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les temps des atteintes. On a chassé plusieurs ministres des cours où ils résidaient; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes; mais jamais encore on n'avait interrogé des ministres étrangers comme des sujets du pays. La cour de Londres et les Etats passèrent par-dessus toutes les

1717. règles : à la vue du péril qui menaçait la maiſon d'Hanovre ; mais enfin ce danger étant découvert ceſſait d'être danger, du moins dans la conjoncture préſente.

Il faut que l'hiſtorien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes et les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par ſa cour, pour eſſayer de faire entendre que le roi de Suède n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ſes miniſtres affermit en lui la réſolution de tout tenter pour détrôner le roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois en ſa vie il usât de diſſimulation, qu'il déſavouât ſes miniſtres auprès du régent de France qui lui donnait un ſubſide, et auprès des Etats-Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de ſatisfaction au roi *George*. *Gortz* et *Gyllembourg*, ſes miniſtres, furent retenus près de ſix mois, et ce long outrage confirma en lui tous ſes deſſeins de vengeance.

Pierre, au milieu de tant d'alarmes et de tant de jalouſies, ne ſe commettant en rien, attendant tout du temps, et ayant mis un aſſez bon ordre dans ſes vaſtes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, réſolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, et par-là perdait le plus grand fruit de ſon voyage ; mais il penſait qu'il y avait beaucoup à voir, et il voulut apprendre de près en quels termes était le régent de France avec l'Angleterre, et ſi ce prince était affermi.

Pierre le grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le maréchal de *Teſſé* avec

un grand nombre de ſeigneurs, un eſcadron des gardes, 1717.
et les carroſſes du roi à ſa rencontre. Il avait fait, ſelon ſa coutume, une ſi grande diligence qu'il était déjà à Gournay lorſque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna ſur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au louvre où le grand appartement était préparé pour lui, et d'autres pour toute ſa ſuite, pour les princes *Kourakin* et *Dolgorouki*, pour le vice chancelier, baron *Schaffirof*, pour l'ambaſſadeur *Tolſtoy*, le même qui avait eſſuyé tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée et ſervie; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, et non pour eſſuyer de vaines cérémonies qui gênaient ſa ſimplicité, et qui conſumaient un temps précieux, alla ſe loger, le ſoir même, à l'autre bout de la ville au palais ou hôtel de *Leſdiguière*, appartenant au maréchal de *Villeroi*, où il fut traité et defrayé comme au louvre. Le lendemain, le régent de France
vint le ſaluer à cet hôtel : le ſurlendemain, on lui 8 mai.
amena le roi encore enfant, conduit par le maréchal de *Villeroi*, ſon gouverneur, de qui le père avait été gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au czar la gêne de rendre la viſite immédiatement après l'avoir reçue; il y eut deux jours d'intervalle; il reçut les reſpects du corps de ville, et alla le ſoir voir le roi: la maiſon du roi était ſous les armes : on mena ce jeune prince juſqu'au carroſſe du czar. *Pierre*, étonné et inquiété de la foule qui ſe preſſait autour de ce monarque enfant, le prit et le porta quelque temps dans ſes bras.

Des miniſtres plus rafinés que judicieux ont écrit

1717. que le maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au roi de France la main et le pas, l'empereur de Ruſſie ſe ſervit de ce ſtratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection et de ſenſibilité : c'eſt une idée abſolument fauſſe : la politeſſe françaiſe et ce qu'on devait à *Pierre le grand* ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial conſiſtait à faire pour un grand monarque et pour un grand homme tout ce qu'il eût deſiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs *Charles IV*, *Sigiſmond* et *Charles V*, en France, aient eu une célébrité comparable à celle du ſéjour qu'y fit *Pierre le grand :* ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, et n'y parurent pas dans un temps où les arts perfectionnés puſſent faire de leur voyage une époque mémorable ; mais quand *Pierre le grand* alla dîner chez le duc d'*Antin* dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, et qu'à la fin du repas il vit ſon portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la ſalle, il ſentit que les Français ſavaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte ſi digne.

Il fut encore plus ſurpris lorſqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue galerie du louvre, où tous les artiſtes du roi ſont honorablement logés, une médaille qu'on frappait étant tombée, et le czar s'empreſſant de la ramaſſer, il ſe vit gravé ſur cette médaille, avec une Renommée ſur le revers, poſant un pied ſur le globe, et ces mots de *Virgile*, ſi convenables à *Pierre le grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO : alluſion également fine et noble, et également convenable à ſes voyages et

à sa gloire ; on présenta de ces médailles d'or à lui 1717.
et à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artistes ; on mettait à ses pieds tous les chefs-d'œuvre, et on le suppliait de daigner les recevoir : allait-il voir les hautes-lices des gobelins, les tapis de la savonnerie, les atteliers des sculpteurs, des peintres, des orfévres du roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématique ; tout ce qui semblait mériter son approbation lui était offert de la part du roi.

Pierre était mécanicien, artiste, géomètre. Il alla à l'académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même ; il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ses Etats, et sur-tout dans celle de la mer Caspienne. Enfin il daigna être un des membres de cette académie, et entretint depuis une correspondance suivie d'expérience et de découvertes avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère. Il faut remonter aux *Pythagore* et aux *Anacharsis* pour trouver de tels voyageurs, et ils n'avaient pas quitté un empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici, sous les yeux du lecteur, ce transport dont il fut saisi en voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu :* peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un ministre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe, en l'agitant, et qui avait rendu à la France sa gloire perdue après la mort de *Henri IV*. On sait qu'il embrassa cette statue, et qu'il s'écria : *Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à gouverner l'autre!* Enfin, avant

1717. de partir, il voulut voir cette célèbre madame de *Maintenon*, qu'il ſavait être veuve en effet de *Louis XIV*, et qui touchait à ſa fin. Cette eſpèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV* et le ſien excitait vivement ſa curioſité ; mais il y avait entre le roi de France et lui cette différence, qu'il avait épouſé publiquement une héroïne, et que *Louis XIV* n'avait eu en ſecret qu'une femme aimable. La czarine n'était pas de ce voyage : *Pierre* avait trop craint les embarras du cérémonial, et la curioſité d'une cour peu faite pour ſentir le mérite d'une femme qui, des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de ſon époux ſur mer et ſur terre.

CHAPITRE IX.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ſes occupations.

LA démarche que la ſorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mauſolée du cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de ſorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Egliſe grecque avec l'Egliſe latine. Ceux qui connaiſſent l'antiquité ſavent aſſez que le chriſtianiſme eſt venu en Occident par les Grecs d'Aſie, que c'eſt en Orient qu'il eſt né, que les premiers pères, les premiers conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout eſt de l'Orient ; qu'il n'y a pas

même un feul terme de dignité et d'office qui ne foit 1717.
grec, et qui n'attefte encore aujourd'hui la fource dont tout nous eft venu. L'empire romain ayant été divifé, il était impoffible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions, comme deux empires, et qu'on ne vît entre les chrétiens d'Orient et d'Occident le même fchifme qu'entre les Ofmanlis et les Perfans.

C'eft ce fchifme que quelques docteurs de l'univerfité de Paris crurent éteindre tout d'un coup, en donnant un mémoire à *Pierre le grand*. Le pape *Léon IX* et fes fucceffeurs n'avaient pu en venir à bout avec des légats, des conciles et même de l'argent. Ces docteurs auraient dû favoir que *Pierre le grand*, qui gouvernait fon Eglife, n'était pas homme à reconnaître le pape; en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Eglife gallicane, dont le czar ne fe fouciait guère; en vain ils dirent que les papes doivent être foumis aux conciles, et que le jugement d'un pape n'eft point une règle de foi : ils ne réuffirent qu'à déplaire beaucoup à la cour de Rome par leur écrit, fans plaire à l'empereur de Ruffie ni à l'Eglife ruffe.

Il y avait dans ce plan de réunion des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, et des points de controverfe qu'ils difaient entendre, et que chaque partie explique comme il lui plaît. Il s'agiffait du Saint-Efprit qui procède du Père et du Fils felon les Latins, et qui procède aujourd'hui du Père par le Fils felon les Grecs, après n'avoir long-temps procédé que du Père : ils citaient S[t] *Epiphane*, qui dit *que le Saint-Efprit n'eft pas frère du Fils, ni petit-fils du Père.*

Mais le czar en partant de Paris avait d'autres affaires qu'à vérifier des paffages de S[t] *Epiphane*. Il

1717. reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrivirent à quelques évêques russes, qui firent une réponse polie ; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion qu'il institua quelque temps après la fête comique du conclave, lorsqu'il eut chassé les jésuites de ses Etats, en 1718.

Il y avait à sa cour un vieux fou, nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, et qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. *Pierre*, qui adoucissait quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encore entièrement réformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde ; il le créa knès papa avec deux mille roubles d'appointement, et lui assigna une maison à Pétersbourg dans le quartier des Tartares ; des bouffons l'installèrent en cérémonie ; il fut harangué par quatre bègues ; il créa des cardinaux, et marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré collège était ivre d'eau-de-vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé pape. Moscou et Pétersbourg ont vu trois fois renouveler cette cérémonie, dont le ridicule semblait être sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une Eglise qui prétendait un pouvoir suprême, et dont le chef avait anathématisé tant de rois. Le czar vengeait, en riant, vingt empereurs d'Allemagne, dix rois de France et une foule de souverains. C'est-là tout le fruit que la sorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les Eglises grecque et latine.

Le voyage du czar en France fut plus utile par 1717.
fon union avec ce royaume commerçant, et peuplé d'hommes induftrieux, que par la prétendue réunion de deux Eglifes rivales, dont l'une maintiendra toujours fon antique indépendance, et l'autre fa nouvelle fupériorité.

Pierre ramena à fa fuite plufieurs artifans français, ainfi qu'il en avait amené d'Angleterre; car toutes les nations chez lefquelles il voyagea, fe firent un honneur de le feconder dans fon deffein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, et de concourir à cette efpèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, et le remit entre les mains de fes miniftres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être figné par l'ambaffadeur de France, *Châteauneuf*, que le quinze augufte 1717, à la Haie. Ce traité ne concernait pas feulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le roi de France, l'électeur de Brandebourg acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était affez faire fentir au roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, et c'était combler les efpérances de *Gortz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* et *Charles*, pour fufciter à *George* de nouveaux ennemis, et pour prêter la main au cardinal *Albéroni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le baron de *Gortz* vit alors publiquement à la Haie les miniftres du czar; il leur déclara qu'il avait un plein pouvoir de conclure la paix de la Suède.

Le czar laiffait *Gortz* préparer toutes leurs batteries fans y toucher, prêt à faire la paix avec le roi de Suède, mais auffi à continuer la guerre; toujours lié

1717. avec le Danemarck, la Pologne, la Pruſſe, et même en apparence avec l'électeur d'Hanovre.

Il paraît évidemment qu'il n'avait d'autre deſſein arrêté que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ſes nouveaux établiſſemens. Il ſavait que les négociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés éprouvent preſque tous les ans des viciſſitudes, et que ſouvent il ne reſte aucune trace de tant d'efforts de politique. Une ſeule manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un Etat que vingt traités.

Pierre ayant rejoint ſa femme, qui l'attendait en Hollande, continua ſes voyages avec elle. Ils traverſèrent enſemble la Veſtphalie, et arrivèrent à Berlin ſans aucun appareil. Le nouveau roi de Pruſſe n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial et de la magnificence que le monarque de Ruſſie. C'était un ſpectacle inſtructif pour l'étiquette de Vienne et d'Eſpagne, pour le *punctilio* d'Italie et pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un roi qui ne ſe ſervait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en ſimple ſoldat, et qui s'était interdit toutes les délicateſſes de la table et toutes les commodités de la vie.

Le czar et la czarine menaient une vie auſſi ſimple et auſſi dure, et ſi *Charles XII* s'était trouvé avec eux, on eût vu enſemble quatre têtes couronnées accompagnées de moins de faſte qu'un évêque allemand ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le luxe et la molleſſe n'ont été combattus par de ſi nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait

parmi nous de la confidération, et ferait regardé comme 1717.
un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en fa vie, par curiofité, la cinquième partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de fes Etats. De Berlin il va à Dantzick avec fa femme; il protége à Mittau la ducheffe de Courlande, fa nièce, devenue veuve : il vifite toutes fes conquêtes, donne de nouveaux règlemens dans Pétersbourg, va dans Mofcou, y fait rebâtir des maifons de particuliers tombées en ruine : de là il fe tranfporte à Czarifin fur le Volga, pour arrêter les incurfions des Tartares de Cuban : il conftruit des lignes du Volga au Tanaïs, et fait élever des forts de diftance en diftance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce temps-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a compofé : une chambre de juftice eft établie pour examiner la conduite de fes miniftres, et pour remettre de l'ordre dans les finances; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres; le prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent befoin de fa clémence : mais un jugement plus févère, qu'il fe crut obligé de rendre contre fon propre fils, remplit d'amertume une vie fi glorieufe.

CHAPITRE X.

Condamnation du prince Alexis Petrovitz.

PIERRE LE GRAND avait, en 1689, à l'âge de dix-fept ans, époufé *Eudoxie Théodore* ou *Theodorouna Lapoukin.* Elevée dans tous les préjugés de fon pays, et incapable de fe mettre au-deffus d'eux comme fon

1717. époux, les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un empire et former des hommes, vinrent de ſa femme; elle était dominée par la ſuperſtition, ſi ſouvent attachée à ſon ſexe. Toutes les nouveautés utiles lui ſemblaient des ſacriléges, et tous les étrangers dont le czar ſe ſervait pour exécuter ſes grands deſſeins lui paraiſſaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux et les partiſans des anciens uſages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes ſi graves. Enfin le czar fut obligé de la répudier en 1696, et de l'enfermer dans un couvent à Suſdal, où on lui fit prendre le voile ſous le nom d'*Hélène*.

Le fils qu'elle lui avait donné, en 1690, naquit malheureuſement avec le caractère de ſa mère, et ce caractère ſe fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires diſent qu'elle fut confiée à des ſuperſtitieux qui lui gâtèrent l'eſprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impreſſions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né ſans ouverture d'eſprit; il parlait et écrivait bien l'allemand; il deſſinait; il apprit un peu de mathématique; mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés aſſurent que la lecture des livres eccléſiaſtiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que feſait ſon père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, et il ſe laiſſa gouverner par ces prêtres.

Ils lui perſuadaient que toute la nation avait les entrepriſes de *Pierre* en horreur, que les fréquentes maladies du czar ne lui promettaient pas une longue

vie;

vie ; que fon fils ne pouvait efpérer de plaire à la nation qu'en marquant fon averfion pour les nouveautés. Ces murmures et ces confeils ne formaient pas une faction ouverte, une confpiration ; mais tout femblait y tendre, et les efprits étaient échauffés. 1717.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine*, en 1707, et les enfans qu'il eut d'elle achevèrent d'aigrir l'efprit du jeune prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener ; il le mit même à la tête de la régence pendant une année ; il le fit voyager ; il le maria, en 1711, à la fin de la campagne du Pruth, avec la princeffe de *Volfenbuttel*, ainfi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Alexis*, âgé de vingt-deux ans, fe livra à toutes les débauches de la jeuneffe, et à toute la groffièreté des anciennes mœurs qui lui étaient fi chères. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme méprifée, maltraitée, manquant du néceffaire, privée de toute confolation, languit dans le chagrin, et mourut enfin de douleur, en 1715, le premier de novembre.

Elle laiffait au prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, et ce fils devait être un jour l'héritier de l'empire fuivant l'ordre naturel. *Pierre* fentait avec douleur qu'après lui tous fes travaux feraient détruits par fon propre fang. Il écrivit à fon fils, après la mort de la princeffe, une lettre également pathétique et menaçante ; elle finiffait par ces mots : *J'attendrai encore un peu de temps pour voir fi vous voulez vous corriger ; finon, fachez que je vous priverai de la fucceffion, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider ; ne vous repofez pas fur le titre de mon fils unique : car fi je n'épargne pas ma propre vie*

1717. *pour ma patrie et pour le ſalut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner? Je préférerai de les tranſmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre eſt d'un père, mais encore plus d'un légiſlateur; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la ſucceſſion n'était point invariablement établi en Ruſſie, comme dans d'autres royaumes, par ces lois fondamentales qui ôtent aux pères le droit de déshériter leurs fils; et le czar croyait ſur-tout avoir la prérogative de diſpoſer d'un empire qu'il avait fondé.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Catherine* accoucha d'un prince, qui mourut depuis, en 1719. Soit que cette nouvelle abattît le courage d'*Alexis*, ſoit imprudence, ſoit mauvais conſeil, il écrivit à ſon père qu'il renonçait à la couronne et à toute eſpérance de régner. *Je prends* DIEU *à témoin*, dit-il, *et je jure ſur mon ame que je ne prétendrai jamais à la ſucceſſion. Je mets mes enfans entre vos mains, et je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une ſeconde fois: »Je remarque, » dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre que de » la ſucceſſion, comme ſi j'avais beſoin de votre conſen» tement. Je vous ai remontré quelle douleur votre » conduite m'a cauſée pendant tant d'années, et vous » ne m'en parlez pas. Les exhortations paternelles ne » vous touchent point. Je me ſuis déterminé à vous » écrire encore pour la dernière fois. Si vous mépriſez » mes avis de mon vivant, quel cas en ferez-vous après » ma mort? Quand vous auriez préſentement la » volonté d'être fidèle à vos promeſſes, ces grandes » barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie, et vous

» forceront à les violer....... Ces gens-là ne s'appuient 1717.
» que ſur vous. Vous n'avez aucune reconnaiſſance
» pour celui qui vous a donné la vie. L'aſſiſtez-vous
» dans ſes travaux depuis que vous êtes parvenu à
» un âge mûr ? ne blâmez-vous pas, ne déteſtez-vous
» pas tout ce que je puis faire pour le bien de mes
» peuples? J'ai ſujet de croire que, ſi vous me ſurvivez,
» vous détruirez mon ouvrage. Corrigez-vous, rendez-
» vous digne de la ſucceſſion, ou faites-vous moine.
» Répondez, ſoit par écrit, ſoit de vive voix, ſinon
» j'agirai avec vous comme avec un malfaiteur. »

Cette lettre était dure; il était aiſé au prince de répondre qu'il changerait de conduite; mais il ſe contenta de répondre en quatre lignes à ſon père qu'il voulait ſe faire moine.

Cette réſolution ne paraiſſait pas naturelle; et il paraît étrange que le czar voulût voyager en laiſſant dans ſes Etats un fils ſi mécontent et ſi obſtiné : mais auſſi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de conſpiration à craindre de la part de ſon fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne et pour la France ; le prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, et lui confirma par les plus grands ſermens qu'il voulait ſe retirer dans un cloître. Le czar lui donna ſix mois pour ſe conſulter, et partit avec ſon épouſe.

A peine fut-il à Copenhague qu'il apprit (ce qu'il pouvait préſumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ſes chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choiſir du couvent ou du trône, et que s'il voulait un jour lui ſuccéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

T 2

1717. Les confidens du prince lui perfuadaient qu'il ferait dangereux pour lui de fe trouver loin de tout confeil, entre un père irrité et une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver fon père à Copenhague; mais il prit le chemin de Vienne, et alla fe mettre entre les mains de l'empereur *Charles VI*, fon beau-frère, comptant y demeurer jufqu'à la mort du czar.

C'était à peu-près la même aventure que celle de *Louis XI*, lorfque, étant encore dauphin, il quitta la cour du roi *Charles VII*, fon père, et fe retira chez le duc de Bourgogne. Le dauphin était bien plus coupable que le czarovitz, puifqu'il s'était marié malgré fon père, qu'il avait levé des troupes, qu'il fe retirait chez un prince naturellement ennemi de *Charles VII*, et qu'il ne revint jamais à fa cour, quelque inftance que fon père pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne fe retirait point chez un prince ennemi, et retourna aux pieds de fon père fur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* fut que fon fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tirol et enfuite à Naples qui appartenait alors à l'empereur *Charles VI*, il dépêcha le capitaine aux gardes *Romanzoff* et le confeiller privé *Tolftoy*, chargés d'une lettre écrite de fa main, datée de Spa, du 21 juillet, n. ft. 1717. Ils trouvèrent le prince à Naples dans le château Saint-Elme, et lui remirent la lettre: elle était conçue en ces termes:

. . . . „ Je vous écris pour la dernière „ fois, pour vous dire que vous ayez à exécuter ma „ volonté que *Tolftoy* et *Romanzoff* vous annonceront

›› de ma part. Si vous m'obéiſſez, je vous aſſure, et je 1717.
›› promets à DIEU que je ne vous punirai pas, et que
›› ſi vous revenez, je vous aimerai plus que jamais;
›› mais que ſi vous ne le faites pas, je vous donne,
›› comme père, en vertu du pouvoir que j'ai reçu de
›› DIEU, ma malédiction éternelle; et comme votre
›› ſouverain, je vous aſſure que je trouverai bien les
›› moyens de vous punir; en quoi j'eſpère que DIEU
›› m'aſſiſtera, et qu'il prendra ma juſte cauſe en
›› main.

›› Au reſte ſouvenez-vous que je ne vous ai violenté
›› en rien. Avais-je beſoin de vous laiſſer le libre choix
›› du parti que vous voudriez prendre? Si j'avais
›› voulu vous forcer, n'avais-je pas en main la puiſ-
›› ſance? Je n'avais qu'à commander, et j'aurais été
›› obéi. ››

Le vice-roi de Naples perſuada aiſément *Alexis* de retourner auprès de ſon père. C'était une preuve inconteſtable que l'empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune prince aucun engagement dont le czar eût à ſe plaindre. *Alexis* avait voyagé avec ſa maîtreſſe *Afroſiné*; il revint avec elle.

On pouvait le conſidérer comme un jeune homme mal conſeillé qui était allé à Vienne et à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette ſeule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable. Son père prenait DIEU à témoin que non-ſeulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit ſur cette aſſurance; mais par l'inſtruction des deux envoyés qui le ramenèrent, et par la lettre même du czar, il paraît que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient

1718. confeillé, et qu'il exécutât fon ferment de renoncer à la fucceffion.

Il femblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre ferment que le czar avait fait dans fa lettre d'aimer fon fils plus que jamais. Peut-être que le père, combattu entre l'amour paternel et la raifon du fouverain, fe bornait à aimer fon fils retiré dans un cloître ; peut-être efpérait-il encore le ramener à fon devoir, et le rendre digne de cette fucceffion même, en lui fefant fentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures fi rares, fi difficiles, fi douloureufes, il eft aifé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le prince arrive, le 13 février 1718, n. ft. à Mofcou, où le czar était alors. Il fe jette le jour même aux genoux de fon père ; il a un très-long entretien avec lui : le bruit fe répand auffitôt dans la ville que le père et le fils font réconciliés, que tout eft oublié ; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes, à la pointe du jour ; on fait fonner la groffe cloche de Mofcou. Les boyards, les confeillers privés font mandés dans le château ; les évêques, les archimandrites et deux religieux de Saint-Bafile, profeffeurs en théologie, s'affemblent dans l'églife cathédrale. *Alexis* eft conduit fans épée et comme prifonnier dans le château, devant fon père. Il fe profterne en fa préfence, et lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue fes fautes, fe déclare indigne de lui fuccéder, et pour toute grâce lui demande la vie.

Le czar, après l'avoir relevé, le conduifit dans un cabinet, où il lui fit plufieurs queftions. Il lui déclara

que s'il célait quelque chofe touchant fon évafion, il y allait de fa tête. Enfuite on ramena le prince dans la falle où le confeil était affemblé; là on lut publiquement la déclaration du czar déjà dreffée. 1718.

Le père dans cette pièce reproche à fon fils tout ce que nous avons détaillé, fon peu d'application à s'inftruire, fes liaifons avec les partifans des anciennes mœurs, fa mauvaife conduite avec fa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale en s'attachant à une fille de la plus baffe extraction, du vivant de fon époufe.* Il eft vrai que *Pierre* avait répudié fa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite fupérieur, et il était juftement mécontent de fa femme, qui était fa fujette. *Alexis*, au contraire, avait négligé fa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que fa beauté. Jufque-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre, et qu'il peut pardonner.

Il lui reproche enfuite d'être allé à Vienne fe mettre fous la protection de l'empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié fon père*, en fefant entendre à l'empereur *Charles VI* qu'il était perfécuté, qu'on le forçait à renoncer à fon héritage; qu'enfin il a prié l'empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'empereur aurait pu faire la guerre au czar pour un tel fujet, et comment il eût pu interpofer autre chofe que des bons offices entre le père irrité et le fils défobéiffant. Auffi *Charles VI* s'était contenté de donner une retraite au prince, et on l'avait renvoyé quand le czar inftruit de fa retraite l'avait redemandé.

1718, *Pierre* ajoute, dans cette pièce terrible, qu'*Alexis* avait persuadé à l'empereur *qu'il n'était pas en sureté de sa vie* s'il revenait en Russie. C'était en quelque façon justifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après son retour, et sur-tout après avoir promis de lui pardonner: mais nous verrons pour quelle cause le czar fit ensuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande assemblée un souverain absolu plaider contre son fils.

›› Voilà, dit-il, de quelle manière notre fils est ›› revenu; et quoiqu'il ait mérité la mort par son éva- ›› sion et par ses calomnies, cependant notre tendresse ›› paternelle lui pardonne ses crimes: mais considérant ›› son indignité et sa conduite déréglée, nous ne ›› pouvons en conscience lui laisser la succession au ›› trône, prévoyant trop qu'après nous sa conduite ›› dépravée détruirait la gloire de la nation, et ferait ›› perdre tant d'Etats reconquis par nos armes. Nous ›› plaindrions sur-tout nos sujets, si nous les rejetions ›› par un tel successeur dans un état beaucoup plus ›› mauvais qu'ils n'ont été.

›› Ainsi, par le pouvoir paternel, en vertu duquel, ›› selon les droits de notre empire, chacun même de ›› nos sujets peut déshériter un fils, comme il lui plaît, ›› et en vertu de la qualité de prince souverain, et en ›› considération du salut de nos Etats, nous privons ›› notredit fils *Alexis* de la succession après nous à ›› notre trône de Russie, à cause de ses crimes et de ›› son indignité, quand même il ne subsisterait pas ›› une seule personne de notre famille après nous.

›› Et nous constituons et déclarons successeur audit

„ trône après nous notre fecond fils *Pierre*, (*l*) 1718.
„ quoique encore jeune, n'ayant point de fucceffeur
„ plus âgé.

„ Donnons à notre fufdit fils *Alexis* notre malé-
„ diction paternelle, fi jamais, en quelque temps
„ que ce foit, il prétend à ladite fucceffion, ou la
„ recherche.

„ Défirons auffi de nos fidèles fujets de l'état ecclé-
„ fiaftique et féculier et de tout autre état, et de la
„ nation entière, que, felon cette conftitution et fuivant
„ notre volonté, ils reconnaiffent et confidèrent notre-
„ dit fils *Pierre*, défigné par nous à la fucceffion pour
„ notre légitime fucceffeur, et qu'en conformité de
„ cette préfente conftitution, ils confirment le tout par
„ ferment devant le faint autel, fur les faints évangiles,
„ en baifant la croix.

„ Et tous ceux qui s'oppoferont jamais, en quelque
„ temps que ce foit, à notre volonté, et qui dès au-
„ jourd'hui oferont confidérer notre fils *Alexis* comme
„ fucceffeur, ou l'affifter à cet effet, nous les décla-
„ rons traîtres envers nous et à la patrie; et avons
„ ordonné que la préfente foit par-tout publiée, afin
„ que perfonne n'en prétende caufe d'ignorance. Fait
„ à Mofcou, le 14 février 1718, n. ft. figné de notre
„ main, et fcellé de notre fceau. „

Il paraît que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dreffés avec une extrême célérité, puifque le prince *Alexis* était revenu le 13, et que fon exhérédation en faveur du fils de *Catherine* eft du 14.

Le prince, de fon côté, figna qu'il renonçait à la

(*l*) C'eft ce même fils de l'impératrice *Catherine* qui mourut en 1719, le 15 avril.

1718. fucceffion. » Je reconnais, dit-il, cette exclufion pour » jufte; je l'ai méritée par mon indignité; et je jure, » au DIEU tout-puiffant en Trinité, de me foumettre » en tout à la volonté paternelle, &c. »

Ces actes étant fignés, le czar marcha à la cathédrale; on les y lut une feconde fois, et tous les eccléfiaftiques mirent leurs approbations et leurs fignatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une manière fi authentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne ferait d'aucune valeur; mais en Ruffie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver fon fils de fa fucceffion; et ce droit était plus fort dans un fouverain que dans un fujet, fur-tout dans un fouverain tel que *Pierre*.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux-mêmes qui avaient animé le prince contre fon père, et confeillé fon évafion, ne tâchaffent d'anéantir une renonciation impofée par la force, et de rendre au fils aîné la couronne transférée au cadet d'un fecond lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile et la deftruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand et d'utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Ruffie, et un feul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés; et le czar menaça encore une fois fon fils de mort, s'il lui cachait quelque chofe. En conféquence le prince fut donc interrogé juridiquement par fon père, et enfuite par des commiffaires.

Une des charges qui fervirent à fa condamnation fut une lettre d'un réfident de l'empereur, nommé

Beyer, écrite de Pétersbourg après l'évafion du prince; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée ruffe, affemblée dans le Mecklenbourg, que plufieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle czarine *Catherine* et fon fils dans la prifon où était la czarine répudiée, et de mettre *Alexis* fur le trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une fédition dans cette armée du czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune fuite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : la lettre n'était point adreffée au prince *Alexis*, et il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne. 1718.

Une accufation plus grave fut une minute de fa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux fénateurs et aux archevêques de Ruffie; les termes en étaient forts : *Les mauvais traitemens continuels que j'ai effuyés fans les avoir mérités m'ont obligé de fuir : peu s'en eft fallu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je fuis fous la protection d'un grand prince ; je vous prie de ne me point abandonner à préfent.* Ce mot d'*à préfent*, qui pouvait être regardé comme féditieux, était rayé, et enfuite remis de fa main, et puis rayé encore; ce qui marquait un jeune homme troublé, fe livrant à fon reffentiment et s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres; elles n'étaient jamais parvenues à leur deftination, et la cour de Vienne les retint; preuve affez forte que cette cour ne voulait pas fe brouiller avec celle de Ruffie, et foutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta plufieurs témoins au prince; l'un

1718. d'eux, nommé *Afanaffief*, foutint qu'il lui avait entendu dire autrefois : *Je dirai quelque chofe aux évêques qui le rediront aux curés, les curés aux paroiffiens ; et on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maîtreffe *Afrofine* dépofa contre lui. Toutes les accufations n'étaient pas bien précifes; nul projet digéré, nulle intrigue fuivie, nulle confpiration, aucune affociation, encore moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent et dépravé, qui fe plaignait de fon père, qui le fuyait et qui efpérait fa mort; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vafte monarchie de notre hémifphère, et dans fa fituation et dans fa place il n'y avait point de petite faute.

Accufé par fa maîtreffe, il le fut encore au fujet de l'ancienne czarine fa mère et de *Marie* fa fœur. On le chargea d'avoir confulté fa mère fur fon évafion, et d'en avoir parlé à la princeffe *Marie*. Un évêque de Roftou, confident de tous trois, fut arrêté et dépofa que ces deux princeffes, prifonnières dans un couvent, avaient efpéré un changement qui les mettrait en liberté, et avaient par leurs confeils engagé le prince à la fuite. Plus leurs reffentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet évêque, et quelle avait été fa conduite.

Alexis nia d'abord plufieurs faits de cette nature, et par cela même il s'expofait à la mort dont fon père l'avait menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général et fincère.

Enfin il avoua quelques difcours peu refpectueux qu'on lui imputait contre fon père, et il s'excufa fur la colère et fur l'ivreffe.

Le czar dreſſa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatrième était ainſi conçu : 1718.

Quand vous avez vu par la lettre de Beyer qu'il y avait une révolte à l'armée du Mecklenbourg, vous en avez eu de la joie ; je crois que vous aviez quelque vue, et que vous vous ſeriez déclaré pour les rebelles, même de mon vivant.

C'était interroger le prince ſur le fonds de ſes ſentimens ſecrets. On peut les avouer à un père dont les conſeils les corrigent, et les cacher à un juge qui ne prononce que ſur les faits avérés. Les ſentimens cachés du cœur ne ſont pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguiſer aiſément ; il n'était pas obligé d'ouvrir ſon ame ; cependant il répondit par écrit : *Si les rebelles m'avaient appelé de votre vivant, j'y ſerais apparemment allé, ſuppoſé qu'ils euſſent été aſſez forts.*

Il eſt inconcevable qu'il ait fait cette réponſe de lui-même, et il ſerait auſſi extraordinaire, du moins ſuivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné ſur l'aveu d'une idée qu'il aurait pu avoir un jour dans un cas qui n'eſt point arrivé.

A cet étrange aveu de ſes plus ſecrètes penſées, qui ne s'étaient point échappées au-delà du fond de ſon ame, on joignit des preuves qui en plus d'un pays ne ſont pas admiſes au tribunal de la juſtice humaine.

Le prince accablé, hors de ſes ſens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait ſervir à le perdre, avoua enfin que, dans la confeſſion, il s'était accuſé devant DIEU à l'archiprêtre *Jacques* d'avoir ſouhaité la mort de ſon père, et que le confeſſeur *Jacques* lui avait répondu : DIEU *vous le pardonnera, nous lui en ſouhaitons autant.*

1718. Toutes les preuves qui peuvent se tirer de la confession sont inadmissibles par les canons de notre Eglise; ce sont des secrets entre DIEU et le pénitent. L'Eglise grecque ne croit pas, non plus que la latine, que cette correspondance intime et sacrée entre un pécheur et la Divinité soit du ressort de la justice humaine; mais il s'agissait de l'Etat et d'un souverain. Le prêtre *Jacques* fut appliqué à la question, et avoua ce que le prince avait révélé. C'était une chose rare dans ce procès de voir le confesseur accusé par son pénitent, et le pénitent par sa maîtresse. On peut encore ajouter à la singularité de cette aventure que l'archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accusations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des ressentimens du czar contre son fils, prononcé un sermon trop favorable au jeune czarovitz, ce prince avoua dans ses interrogatoires qu'il comptait sur ce prélat; et ce même archevêque de Rézan fut à la tête des juges ecclésiastiques consultés par le czar sur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque essentielle à faire dans cet étrange procès très-mal digéré dans la grossière histoire de *Pierre I*, par le prétendu boyard *Nestesuranoy;* et cette remarque la voici.

Dans les réponses que fit *Alexis* au premier interrogatoire de son père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'empereur, il s'adressa au comte de *Schonborn*, chambellan; que ce chambellan lui dit: *L'empereur ne vous abandonnera pas; et quand il en sera temps, après la mort de votre père, il vous aidera à monter sur le trône à main armée. Je lui répondis,* ajoute l'accusé: *Je ne demande pas cela; que l'empereur*

m'accorde sa protection, je n'en veux pas davantage. Cette 1718.
déposition est simple, naturelle, porte un grand caractère de vérité : car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'empereur pour aller tenter de détrôner son père ; et personne n'eût osé faire ni au prince *Eugène*, ni au conseil, ni à l'empereur une proposition si absurde. Cette déposition est du mois de février ; et quatre mois après, au premier juillet, dans le cours et sur la fin de ces procédures, on fait dire au czarovitz dans ses dernières réponses par écrit :

„ Ne voulant imiter mon père en rien, je cherchais à „ parvenir à la succession de quelque autre manière „ que ce fût, *excepté de la bonne façon.* Je la voulais „ avoir par une assistance étrangère ; et si j'y étais par- „ venu, et que l'empereur eût mis en exécution *ce* „ *qu'il m'avait promis*, de me procurer la couronne de „ Russie, même à main armée, je n'aurais rien épargné, „ pour me mettre en possession de la succession. Par „ exemple, si l'empereur avait demandé en échange, „ des troupes de mon pays pour son service contre „ qui que ce fût de ses ennemis, ou de grosses sommes „ d'argent, j'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, et „ j'aurais donné de grands présens à ses ministres et „ à ses généraux. J'aurais entretenu à mes dépens les „ troupes auxiliaires qu'il m'aurait données pour me „ mettre en possession de la couronne de Russie ; et en „ un mot, rien ne m'aurait coûté pour accomplir en „ cela ma volonté. „

Cette dernière déposition du prince paraît bien forcée ; il semble qu'il fasse des efforts pour se faire croire coupable : ce qu'il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'empereur lui

1718. avait promis de lui *procurer la couronne à main armée*: cela était faux. Le comte de *Schonborn* lui avait fait efpérer qu'un jour, après la mort du czar, l'empereur l'aiderait à foutenir le droit de fa naiffance; mais l'empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agiffait pas de fe révolter contre fon père, mais de lui fuccéder après fa mort.

Il dit, dans ce dernier interrogatoire, ce qu'il crut qu'il eût fait s'il avait eu à difputer fon héritage; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant fon voyage à Vienne et à Naples. Le voilà donc qui dépofe une feconde fois, non pas ce qu'il a fait, et ce qui peut être foumis à la rigueur des lois, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, et qui par conféquent ne femble foumis à aucun tribunal; le voilà qui s'accufe deux fois des penfées fecrètes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant, dans le monde entier, un feul homme jugé et condamné fur les idées inutiles qui lui font venues dans l'efprit, et qu'il n'a communiquées à perfonne. Il n'eft aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accufe d'une penfée criminelle, et l'on prétend même que DIEU ne les punit que quand elles font accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces confidérations fi naturelles, qu'*Alexis* avait mis fon père en droit de le punir, par fa réticence fur plufieurs complices de fon évafion; fa grâce était attachée à un aveu général, et il ne le fit que quand il n'était plus temps. Enfin après un tel éclat, il ne paraiffait pas dans la nature humaine qu'il fût poffible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère, en

faveur

faveur duquel il était déshérité; et il valait mieux, disait-on, punir un coupable que d'expofer tout l'empire. La rigueur de la juftice s'accordait avec la raifon d'Etat. 1718.

Il ne faut pas juger des mœurs et des lois d'une nation par celles des autres; le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort fon fils pour fa feule évafion: il s'en explique ainfi dans fa déclaration aux juges et aux évêques.

›› Quoique, felon toutes les lois divines et humaines, ›› et fur-tout fuivant celles de Ruffie, qui excluent ›› toute juridiction entre un père et un enfant parmi ›› les particuliers, nous ayons un pouvoir affez abon- ›› dant et abfolu de juger notre fils, fuivant fes crimes, ›› felon notre volonté, fans en demander avis à per- ›› fonne; cependant, comme on n'eft point auffi ›› clair-voyant dans fes propres affaires que dans celles ›› des autres, et comme les médecins même les plus ›› experts ne rifquent point de fe traiter eux-mêmes, ›› et qu'ils en appellent d'autres dans leurs maladies; ›› craignant de charger ma confcience de quelque ›› péché, je vous expofe mon état, et je vous demande ›› du remède: car j'appréhende la mort éternelle, fi ›› ne connaiffant peut-être point la qualité de mon ›› mal je voulais m'en guérir feul, vu principalement ›› que j'ai juré fur les jugemens de DIEU, et que ›› j'ai promis par écrit le pardon de mon fils, et je ›› l'ai enfuite confirmé de bouche au cas qu'il me ›› dît la vérité.

›› Quoique mon fils ait violé fa promeffe, toutefois ›› pour ne m'écarter en rien de mes obligations, je ›› vous prie de penfer à cette affaire, et de l'examiner

1718. „ avec la plus grande attention, pour voir ce qu'il a „ mérité. Ne me flattez point; n'appréhendez pas „ que, s'il ne mérite qu'une légère punition et que „ vous le jugiez ainſi, cela me ſoit déſagréable; car „ je vous jure, par le grand DIEU et par ſes jugemens, „ que vous n'avez abſolument rien à en craindre.

„ N'ayez point d'inquiétude ſur ce que vous devez „ juger le fils de votre ſouverain: mais ſans avoir égard „ à la perſonne, rendez juſtice, et ne perdez pas votre „ ame et la mienne; enfin que notre conſcience ne „ nous reproche rien au jour terrible du jugement, „ et que notre patrie ne ſoit point léſée. „

Le czar fit au clergé une déclaration à peu-près ſemblable; ainſi tout ſe paſſa avec la plus grande authenticité, et *Pierre* mit dans toutes ſes démarches une publicité qui montrait la perſuaſion intime de ſa juſtice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un ſi grand empire dura depuis la fin de février juſqu'au cinq juillet, n. ſt. Le prince fut interrogé pluſieurs fois; il fit les aveux qu'on exigeait: nous avons rapporté ceux qui ſont eſſentiels.

Le premier juillet le clergé donna ſon ſentiment par écrit. Le czar en effet ne lui demandait que ſon ſentiment, et non pas une ſentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

„ Cette affaire, diſent les évêques et les archiman- „ drites, n'eſt point du tout du reſſort de la juridiction „ eccléſiaſtique, et le pouvoir abſolu établi dans „ l'empire de Ruſſie n'eſt point ſoumis au jugement „ des ſujets; mais le ſouverain y a l'autorité d'agir

„ ſuivant ſon bon plaiſir, ſans qu'aucun inférieur y „ intervienne. „ 1718.

Après ce préambule on cite le Lévitique, où il eſt dit que celui qui aura maudit ſon père ou ſa mère ſera puni de mort; et l'évangile de S[t] *Matthieu* qui rapporte cette loi ſévère du Lévitique. On finit, après pluſieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables :

„ Si ſa majeſté veut punir celui qui eſt tombé, „ ſelon ſes actions et ſuivant la meſure de ſes crimes, „ il a devant lui des exemples de l'ancien teſtament; „ s'il veut faire miſéricorde, il a l'exemple de JESUS-„ CHRIST même, qui reçoit le fils égaré revenant „ à la repentence; qui laiſſe libre la femme ſurpriſe „ en adultère, laquelle a mérité la lapidation ſelon „ la loi; qui préfère la miſéricorde au ſacrifice: il „ a l'exemple de *David*, qui veut épargner *Abſalon* „ ſon fils et ſon perſécuteur; car il dit à ſes capitaines „ qui voulaient l'aller combattre: *Epargnez mon fils* „ *Abſalon:* le père le voulut épargner lui-même, mais „ la juſtice divine ne l'épargna point.

„ Le cœur du czar eſt entre les mains de DIEU; „ qu'il choiſiſſe le parti auquel la main de DIEU le „ tournera. „

Ce ſentiment fut ſigné par huit évêques, quatre archimandrites, et deux profeſſeurs; et, comme nous l'avons déjà dit, le métropolite de Rezan, avec qui le prince avait été d'intelligence, ſigna le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent préſenté au czar. On voit aiſément que le clergé voulait le porter à la clémence, et rien n'eſt plus beau peut-être que cette oppoſition de la douceur de JESUS-CHRIST à la

1718. rigueur de la loi judaïque, mise sous les yeux d'un père qui fesait le procès à son fils.

Le jour même on interrogea encore *Alexis* pour la dernière fois; et il mit par écrit son dernier aveu : c'est dans cette confession qu'il s'accuse ›› d'avoir été ›› bigot dans sa jeunesse, d'avoir fréquenté les prêtres ›› et les moines, d'avoir bu avec eux, d'avoir reçu ›› d'eux des impressions qui lui donnèrent de l'horreur ›› pour les devoirs de son état, et même pour la per- ›› sonne de son père. ››

S'il fit cet aveu de son propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conseil de clémence que venait de donner ce même clergé qu'il accusait ; et cela prouve encore davantage combien le czar avait changé les mœurs des prêtres de son pays, qui de la grossièreté et de l'ignorance étaient parvenus, en si peu de temps, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illustres pères de l'Eglise n'auraient désavoué ni la sagesse ni l'éloquence.

C'est dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déjà rapporté, qu'il voulait arriver à la succession *de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne.*

Il semblait, par cette dernière confession, qu'il craignît de ne s'être pas assez chargé, assez rendu criminel dans les premières, et qu'en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère*, de *méchant esprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5 juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se

contentera d'obferver ici qu'il commence, comme 1718.
l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des fujets, mais au feul fouverain dont le pouvoir ne dépend que de DIEU feul. Enfuite après avoir expofé toutes les charges contre le prince, les juges s'expriment ainfi : *Que penfer de fon deffein de rebellion, tel qu'il n'y en eut jamais de femblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre fon fouverain, comme père de la patrie, et père felon la nature ?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du czar; car affurément il y a de plus grandes rebellions dans le monde, et on ne voit point par les actes que jamais le czarovitz eût conçu le deffein de tuer fon père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce prince venait de faire, de s'être confeffé un jour d'avoir fouhaité la mort à fon père et à fon fouverain : mais l'aveu fecret, dans la confeffion, d'une penfée fecrète n'eft pas un double parricide.

Quoi qu'il en foit, il fut jugé à mort unanimement, fans que l'arrêt prononçât le genre du fupplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un feul qui imagina feulement une peine moindre que la mort. Un écrit anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là, porte que fi un tel procès avait été jugé au parlement d'Angleterre, il ne fe ferait pas trouvé parmi cent quarante-quatre juges un feul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des temps et des lieux. *Manlius* aurait pu être condamné lui-même à mort par les lois d'Angleterre, pour avoir

1718. fait périr fon fils, et il fut refpecté par les Romains févères. Les lois ne puniffent point en Angleterre l'évafion d'un prince de Galles qui, comme pair du royaume, eft maître d'aller où il veut. Les lois de la Ruffie ne permettent pas au fils du fouverain de fortir du royaume malgré fon père. Une penfée criminelle fans aucun effet ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France; elle peut l'être en Ruffie. Une défobéiffance longue, formelle et réitérée, n'eft parmi nous qu'une mauvaife conduite qu'il faut réprimer; mais c'était un crime capital dans l'héritier d'un vafte empire, dont cette défobéiffance même eût produit la ruine. Enfin le czarovitz était coupable envers toute la nation de vouloir la replonger dans les ténèbres dont fon père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du czar, qu'il pouvait faire mourir fon fils coupable de défobéiffance, fans confulter perfonne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui repréfentaient la nation: ainfi ce fut la nation elle-même qui condamna ce prince, et *Pierre* eut tant de confiance dans l'équité de fa conduite, qu'en fefant imprimer et traduire le procès, il fe foumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'hiftoire ne nous a permis de rien déguifer, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique aventure. On ne favait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune prince accufé par fon père, et condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour fes fujets, ou un père qui fe croyait obligé de facrifier fon propre fils au falut de fon empire.

On publia dans plufieurs livres que le czar avait fait venir d'Efpagne le procès de dom *Carlos*, condamné à mort par *Philippe II.* Mais il eft faux qu'on eût jamais fait le procès à dom *Carlos.* La conduite de *Pierre I* fut entièrement différente de celle de *Philippe.* L'efpagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raifon il avait fait arrêter fon fils, ni comment ce prince était mort. Il écrivit à ce fujet au pape et à l'impératrice, des lettres abfolument contradictoires. Le prince d'Orange, *Guillaume*, accufa publiquement *Philippe* d'avoir facrifié fon fils et fa femme à fa jaloufie, et d'avoir moins été un juge févère qu'un mari jaloux et cruel, un père dénaturé et parricide. *Philippe* fe laiffa accufer, et garda le filence. *Pierre*, au contraire, ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait fa nation à fon propre fils, s'en remit au jugement du clergé et des grands, et rendit le monde entier juge des uns et des autres, et de lui même. 1718.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'eft que la czarine *Catherine*, haïe du czarovitz, et menacée ouvertement du fort le plus trifte fi jamais ce prince régnait, ne contribua pourtant en rien à fon malheur, et ne fut ni accufée, ni même foupçonnée par aucun miniftre étranger réfident à cette cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il eft vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grâce pour lui : mais tous les mémoires de ce temps-là, fur-tout ceux du comte de *Baffevitz*, affurent unanimement qu'elle plaignit fon infortune.

J'ai en main les mémoires d'un miniftre public, où je trouve ces propres mots : « J'étais préfent quand

1718. » le czar dit au duc de Holftein que *Catherine* l'avait » prié d'empêcher qu'on ne prononçât au czarovitz » fa condamnation. *Contentez-vous*, me dit-elle, *de* » *lui faire prendre le froc*, *parce que cet opprobre d'un* » *arrêt de mort fignifié réjaillira fur votre petit-fils.* »

Le czar ne fe rendit point aux prières de fa femme; il crut qu'il était important que la fentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte folennel, il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquiefcé lui-même, et qui, le rendant mort civilement, le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant après la mort de *Pierre*, fi un parti puiffant fe fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner?

L'arrêt fut prononcé au prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulfion à ces mots: *Les lois divines et eccléfiaftiques, civiles et militaires condamnent à mort fans miféricorde ceux dont les attentats contre leur père et leur fouverain font manifeftes.* Ses convulfions fe tournèrent, dit-on, en apoplexie; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu fes fens, et dans cet intervalle de vie et de mort, il fit prier fon père de venir le voir. Le czar vint; les larmes coulèrent des yeux du père et du fils infortuné; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiftrée folennellement au malade agonifant. Il mourut en préfence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funefte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, et dépofé dans un cercueil ouvert. Il y refta quatre jours expofé à tous les regards, et enfin il fut inhumé dans l'églife de la

citadelle à côté de ſon épouſe. Le czar et la czarine 1718.
aſſiſtèrent à la cérémonie.

On eſt indiſpenſablement obligé ici d'imiter, ſi on oſe le dire, la conduite du czar, c'eſt-à-dire de ſoumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe, et non-ſeulement ces faits, mais les bruits qui coururent, et ce qui fut imprimé ſur ce triſte ſujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti*, le plus impartial de tous, et le plus exact, qui s'eſt borné à rapporter les pièces originales et authentiques concernant les affaires de l'Europe, ſemble s'éloigner ici de cette impartialité et de ce diſcernement qui fait ſon caractère; il s'exprime en ces termes: „ La czarine, craignant „ toujours pour ſon fils, n'eut point de relâche qu'elle „ n'eût porté le czar à faire au fils aîné le procès, et „ à le faire condamner à mort; ce qui eſt étrange, „ c'eſt que le czar après lui avoir donné lui-même le „ knout, qui eſt une queſtion, lui coupa auſſi lui- „ même la tête. Le corps du czarovitz fut expoſé en „ public, et la tête tellement adaptée au corps, que „ l'on ne pouvait pas diſcerner qu'elle en avait été „ ſéparée Il arriva quelque temps après que le fils „ de la czarine vint à décéder, à ſon grand regret „ et à celui du czar. Ce dernier, qui avait décollé „ de ſa propre main ſon fils aîné, réfléchiſſant qu'il „ n'avait point de ſucceſſeur, devint de mauvaiſe „ humeur. Il fut informé dans ce temps-là que la „ czarine avait des intrigues ſecrètes et illégitimes „ avec le prince *Menzikoff*. Cela joint aux réflexions „ que la czarine était la cauſe qu'il avait ſacrifié lui- „ même ſon fils aîné, il médita de faire raſer la

1718. » czarine, et de l'enfermer dans un couvent, ainſi » qu'il avait fait de ſa première femme, qui y était » encore. Le czar avait accoutumé de mettre ſes » penſées journalières ſur des tablettes : il y avait » mis ſondit deſſein ſur la czarine. Elle avait gagné » des pages qui entraient dans la chambre du czar. » Un de ceux qui était accoutumé à prendre les » tablettes ſous la toilette, pour les faire voir à la » czarine, prit celles où il y avait le deſſein du czar. » Dès que cette princeſſe l'eut parcouru, elle en fit part » à *Menzikoff;* et un jour ou deux après le czar fut » pris d'une maladie inconnue et violente, qui le fit » mourir. Cette maladie fut attribuée au poiſon, » puiſqu'on vit manifeſtement qu'elle était ſi violente » et ſubite, qu'elle ne pouvait venir que d'une telle » ſource, qu'on dit être aſſez uſitée en Moſcovie. »

Ces accuſations conſignées dans les mémoires de *Lamberti* ſe répandirent dans toute l'Europe. Il reſte encore un grand nombre d'imprimés et de manuſcrits qui pourraient faire paſſer ces opinions à la dernière poſtérité.

Je crois qu'il eſt de mon devoir de dire ici ce qui eſt parvenu à ma connaiſſance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Ruſſie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne réſidait point dans cet empire au temps de la cataſtrophe du czarovitz; il en était abſent depuis pluſieurs années. Je l'ai connu autrefois; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, et où j'ai été ſouvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors.*

Qu'on voie par cet exemple combien il était plus aifé autrefois à un feul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorfque avant l'imprimerie les hiftoires manufcrites, confervées dans peu de mains, n'étaient ni expofées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique univerfelle, comme elles font aujourd'hui. Il fuffifait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, et même dans les auteurs des légendes, pour rendre un prince odieux au monde, et pour perpétuer fon opprobre de fiècle en fiècle. 1718.

Comment fe ferait-il pu faire que le czar eût tranché de fa main la tête de fon fils, à qui on donna l'extrême-onction en préfence de toute la cour? était-il fans tête quand on répandit l'huile fur fa tête même? en quel temps put-on recoudre cette tête à fon corps? Le prince ne fut pas laiffé feul un moment depuis la lecture de fon arrêt jufqu'à fa mort.

Cette anecdote, que fon père fe fervit du fer, détruit celle qu'il fe fervit du poifon. Il eft vrai qu'il eft très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution fubite caufée par la lecture d'un arrêt de mort, et fur-tout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les médecins avouent que la chofe eft poffible.

Si le czar avait empoifonné fon fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par-là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de le punir: tous les motifs de la condamnation devenaient fufpects, et le czar fe condamnait lui-même: s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt; n'en était-il pas le maître abfolu? Un homme prudent,

1718. un monarque fur qui la terre a les yeux fe réfout-il à faire empoifonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la juftice? Veut-on fe noircir dans la poftérité par le titre d'empoifonneur et de parricide, quand on peut fi aifément ne fe donner que celui d'un juge févère?

Il paraît qu'il réfulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus roi que père, qu'il facrifia fon propre fils aux intérêts d'un fondateur et d'un légiflateur, et à ceux de fa nation qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, fans cette févérité malheureufe. Il eft évident qu'il n'immola point fon fils à une marâtre, et à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puifqu'il le menaça fouvent de le déshériter avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, et qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un fi grand éclat, uniquement pour complaire à fa femme; il eût été faible, infenfé et lâche, et certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à fes fondations et à fa nation, fi l'on fuivait après lui fes vues. Toutes fes entreprifes ont été perfectionnées felon fes prédictions; fa nation eft devenue célèbre et refpectée dans l'Europe, dont elle était auparavant féparée; et fi *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin, quand on confidère cette cataftrophe, les cœurs fenfibles frémiffent, et les févères approuvent.

Ce grand et terrible événement eft encore fi frais dans la mémoire des hommes, on en parle fi fouvent avec étonnement, qu'il eft abfolument néceffaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent

hardiment le titre d'hiſtorien, parle ainſi dans ſon livre dédié au comte de *Bruhl*, premier miniſtre du roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le czarovitz ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accuſation eſt détruite par l'aveu que fit le czar au duc de Holſtein, que la czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloître ſon fils condamné. 1718.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette impératrice même à *Pierre* ſon époux, ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul récit de l'aventure du page et des tablettes. Un homme s'aviſe-t-il d'écrire ſur ſes tablettes : *Il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme?* Sont-ce-là de ces détails qu'on puiſſe oublier, et dont on ſoit obligé de tenir regiſtre? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils et ſon mari, elle eût fait d'autres crimes: non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par ſa douceur et par ſon indulgence.

Il eſt néceſſaire à préſent de faire voir ce qui fût la première cauſe de la conduite d'*Alexis*, de ſon évaſion, de ſa mort, et de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres et des moines; et cette ſource de tant de malheurs eſt aſſez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis* que nous avons rapportés, et ſur-tout dans cette expreſſion du czar *Pierre* dans une lettre à ſon fils : *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie.* (4)

(4) Ces longues barbes pouvaient ſignifier également ceux des ruſſes, qui malgré la loi tyrannique et ridicule du czar n'avaient pas voulu ſe faire raſer : mais il eſt certain que les prêtres entrèrent pour beaucoup, dans les diſſentions de la famille du czar.

1718. Voici presque mot à mot comment les mémoires d'un ambassadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles : „ Plusieurs ecclésiastiques, dit-il, attachés à leur „ ancienne barbarie, et plus encore à leur autorité „ qu'ils perdaient à mesure que la nation s'éclairait, „ languissaient après le règne d'*Alexis*, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie si chère. „ De ce nombre était *Dozithée*, évêque de Rostou. Il „ supposa une révélation de S[t] *Démétrius*. Ce saint lui „ était apparu, et l'avait assuré, de la part de DIEU, „ que *Pierre* n'avait pas trois mois à vivre; qu'*Eudoxie*, „ renfermée dans le couvent de Susdal, et religieuse „ sous le nom d'*Hélène*, ainsi que la princesse *Marie*, „ sœur du czar, devait monter sur le trône, et régner „ conjointement avec son fils *Alexis*. *Eudoxie* et *Marie* „ eurent la faiblesse de croire cette imposture; elles en „ furent si persuadées qu'*Hélène* quitta dans son „ couvent l'habit de religieuse, reprit le nom d'*Eudoxie*, „ se fit traiter de majesté, et fit effacer des prières „ publiques le nom de sa rivale *Catherine*; elle ne „ parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie que portaient les czarines. La trésorière du „ couvent se déclara contre cette entreprise. *Eudoxie* „ répondit hautement : *Pierre a puni les strélitz, qui* „ *avaient outragé sa mère, mon fils Alexis punira quiconque* „ *aura insulté la sienne.* Elle fit renfermer la trésorière „ dans sa cellule. Un officier, nommé *Etienne Glebo*, „ fut introduit dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'instrument de ses desseins, et l'attacha à elle par ses „ faveurs. *Glebo* répand, dans la petite ville de Susdal „ et dans les environs, la prédiction de *Dozithée*. „ Cependant les trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie*

„ reproche à l'évêque que le czar eſt encore en vie. 1718.
„ *Les péchés de mon père en ſont cauſe*, dit *Dozithée; il*
„ *eſt en purgatoire, et il m'en a averti.* Auſſitôt *Eudoxie*
„ fait dire *mille meſſes des morts; Dozithée* l'aſſure qu'elles
„ opèrent; il vient au bout d'un mois lui dire que ſon
„ père a déjà la tête hors du purgatoire; un mois après
„ le défunt n'en a plus que juſqu'à la ceinture: enfin
„ il ne tient plus au purgatoire que par les pieds; et
„ quand les pieds ſeront dégagés, ce qui eſt le plus
„ difficile, le czar *Pierre* mourra infailliblement.

„ La princeſſe *Marie*, perſuadée par *Dozithée*, ſe
„ livra à lui, à condition que le père du prophète
„ ſortirait inceſſamment du purgatoire, et que la
„ prédiction s'accomplirait; et *Glebo* continua ſon
„ commerce avec l'ancienne czarine.

„ Ce fut principalement ſur la foi de ces prédictions
„ que le czarovitz s'évada, et alla attendre la mort de
„ ſon père dans les pays étrangers. Tout cela fut bien-
„ tôt découvert. *Dozithée* et *Glebo* furent arrêtés; les
„ lettres de la princeſſe *Marie* à *Dozithée*, et d'*Hélène*
„ à *Glebo* furent lues en plein ſénat. La princeſſe *Marie*
„ fut enfermée à Shluſſelbourg; l'ancienne czarine
„ transférée dans un autre couvent où elle fut priſon-
„ nière. *Dozithée* et *Glebo*, tous les complices de cette
„ vaine et ſuperſtitieuſe intrigue, furent appliqués à
„ la queſtion, ainſi que les confidens de l'évaſion
„ d'*Alexis*. Son confeſſeur, ſon gouverneur, ſon maré-
„ chal de cour moururent tous dans les ſupplices. „

On voit donc à quel prix cher et funeſte *Pierre le grand* acheta le bonheur qu'il procura à ſes peuples; combien d'obſtacles publics et ſecrets il eut à ſurmonter au milieu d'une guerre longue et difficile, des ennemis

1718. au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée long-temps contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encore sensible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il fallait qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrassât enfin les idées de bonheur et de gloire que n'avaient pu supporter leurs pères. (5)

CHAPITRE XI.

Travaux et établissemens, vers l'an 1718 et suivans.

PENDANT cette horrible catastrophe il parut bien que *Pierre* n'était que le père de sa patrie, et qu'il considérait sa nation comme sa famille. Les supplices

(5) Cette histoire a été écrite d'après des mémoires et des pièces originales envoyés de Russie. On voit que le czar a fait condamner son fils par des esclaves dont la bassesse et la barbare hypocrisie est prouvée par le style même de la sentence. Le czarovitz mourut presque subitement le lendemain de sa condamnation. Quelle fut précisément la cause de sa mort? c'est ce qu'il est difficile de savoir. Mais si le czar voulait conserver la vie à son fils, et se contenter de le priver de la succession au trône, quelle plate et abominable comédie que cette condamnation à mort! quelle cruauté dans la lecture de cette sentence au malheureux czarovitz! cette conduite du czar qui aurait causé la mort de son fils, serait moins criminelle, sans doute, que l'assassinat juridique, ou l'empoisonnement d'*Alexis*, mais elle serait plus odieuse et plus méprisable.

On pourrait proposer cette question: Est-il permis à un despote de faire perir son successeur naturel lorsqu'il le croit imbécille? mais cette question n'en peut être une que pour ceux qui regarderaient le despotisme comme un gouvernement légitime.

dont

dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuse, étaient des sacrifices faits au public par une nécessité douloureuse. 1718.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation et de la mort de son fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ses sujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures et les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, et par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers et les peuples que la nature a séparés. Ce ne sont pas-là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amusent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéressent la curiosité ordinaire des hommes; mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique que les yeux philosophiques aiment à considérer.

Il y eut donc un lieutenant-général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal qui veillait au maintien de l'ordre, d'un bout de la Russie à l'autre. Le luxe dans les habits, et les jeux de hasard, plus dangereux que le luxe, furent sévèrement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déjà ordonnées, en 1716, dans toutes les villes de l'empire. Les maisons pour les orphelins et pour les enfans trouvés, déjà commencées, furent achevées, dotées et remplies.

Nous joindrons ici tous les établissemens utiles, auparavant projetés, et finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuse de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre

1718. métier que celui d'importuner ceux qui en ont, et de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie misérable et honteuse; abus trop souffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maisons régulières suivant leur fortune. Ce fut une excellente police de faire venir sans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques et chariots qui revenaient à vide des provinces voisines.

Les poids et les mesures furent fixés et rendus uniformes ainsi que les lois. Cette uniformité tant désirée, mais si inutilement, dans des Etats dès long-temps policés, fut établie en Russie sans difficulté et sans murmure; et nous pensons que parmi nous cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé; ces fanaux que *Louis XIV* établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encore connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg: les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues solidement pavées; tout ce qui regarde la sureté, la propreté et le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les privilèges donnés à des étrangers, et les règlemens qui empêchaient l'abus de ces privilèges; tout fit prendre à Pétersbourg et à Moscou une face nouvelle. (6)

(6) Taxer les denrées nécessaires à la vie, obliger les gens riches de faire bâtir des maisons dans une capitale nouvelle, contraindre les chariots et les bateaux qui revenaient à vide, à se charger de matériaux pour pétersbourg, ce sont autant d'actes de tyrannie qu'on peut excuser par l'ignorance qui régnait encore en Europe sur des objets si simples. La suppression de la mendicité est un projet chimerique qu'on cherche à realiser par des moyens barbares: il est contre la justice d'empêcher un

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, fur-tout celle que le czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier intendant; mille ouvriers y travaillaient fouvent fous fes yeux. Il allait donner fes ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à fcie; aux directeurs des fabriques de corderies et de voiles, des briqueteries, des ardoifes, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute efpèce lui arrivèrent de France: c'était le fruit de fon voyage. 1718.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux et étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabricans et pour tous les artiftes. Un français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les fecours du prince *Menzikoff*. Un autre fit travailler à des tapifferies de haute-lice fur le modèle de celles des Gobelins; et cette manufacture eft encore aujourd'hui très-encouragée. Un troifième fit réuffir les fileries d'or et d'argent, et le czar ordonna qu'il ne ferait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs foit d'argent, foit d'or, afin de n'en point diminuer la maffe dans fes Etats.

Il donna trente mille roubles, c'eft-à-dire, cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux

homme de faire l'aumône, et un autre de la demander. Ce font les mauvaifes lois et la mauvaife adminiftration qui multiplient les mendians: et lorfque le nombre en devient trop grand, ce ne font pas ceux qui mendient, mais ceux qui gouvernent qu'il faudrait punir.

Nous ne dirons rien de la manière d'encourager le commerce par des privileges. Le czar avait fur l'adminiftration les mêmes principes que les gens éclairés de fon fiecle, et c'eft tout ce qu'on peut exiger d'un prince.

1718. et tous les inftrumens néceffaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies et des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller fes troupes de draps faits dans fon pays: auparavant on tirait ces draps de Berlin et d'autres pays étrangers.

On fit à Mofcou d'auffi belles toiles qu'en Hollande, et à fa mort il y avait déjà à Mofcou et à Jaroflau quatorze fabriques de toiles de lin et de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorfque la foie était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, fous un climat glacé, et dans des marais inconnus, il s'élèverait une ville opulente et magnifique, dans laquelle la foie de Perfe fe manufacturerait auffi bien que dans Ifpahan. *Pierre* l'entreprit et y réuffit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais : on découvrit quelques mines d'or et d'argent ; et un confeil des mines fut établi pour conftater fi les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépenfe.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entreprifes, ce n'était pas affez de figner des patentes et de nommer des infpecteurs; il fallait dans ces commencemens qu'il vît tout par fes yeux, et qu'il travaillât même de fes mains, comme on l'avait vu auparavant conftruire des vaiffeaux, les appareiller et les conduire. Quand il s'agiffait de creufer des canaux dans des terres fangeufes et prefque impraticables, on le voyait quelquefois fe mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre et la tranfporter lui-même.

Il fit, cette année 1718, le plan du canal et des

éclufes de Ladoga. Il s'agiffait de faire communiquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandifes à Pétersbourg, fans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop fujet aux tempêtes et fouvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain ; on conferve encore les inftrumens dont il fe fervit pour ouvrir la terre et la voiturer; cet exemple fut fuivi de toute fa cour, et hâta un ouvrage qu'on regardait comme impoffible : il a été achevé après fa mort; car aucune de fes entreprifes reconnues poffibles n'a été abandonnée. 1718.

Le grand canal de Cronftadt, qu'on met aifément à fec, et dans lequel on carène et on radoube les vaiffeaux de guerre, fut auffi commencé dans le temps même des procédures contre fon fils.

Il bâtit, cette même année, la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Cafpienne au golfe de Finlande et à l'Océan; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer reçoivent les barques qui ont remonté le Volga : de ces rivières on paffe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre enfuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandifes peuvent être tranfportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient fous fes yeux, il portait fes foins jufqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'Orient, et il fit bâtir deux forts dans ce pays fi long-temps inconnu au refte du monde. Cependant des ingénieurs de fon académie de marine, établie en 1715, marchaient déjà dans tout l'empire pour lever des cartes exactes, et pour mettre fous les yeux

de tous les hommes cette vaste étendue de contrées qu'il avait policées et enrichies.

CHAPITRE XII.

Du Commerce.

Le commerce extérieur était presque tombé entièrement avant lui, il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Gréce et même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs et le Borysthène étaient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque *Tamerlan* eut conquis, sur la fin du quatorzième siècle, la Chersonèse taurique, appelée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en se rendant maître d'Azoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, et avec elle toutes les vues du commerce par la mer Noire; il restait à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caspienne. Déjà dans le seizième siècle et au commencement du dix-septième, les Anglais, qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté sur la mer Caspienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déjà dit que le père de *Pierre le grand* avait fait bâtir un vaisseau par un hollandais, pour aller trafiquer d'Astracan sur les côtes de la Perse: le vaisseau fut brûlé par le rebelle *Stenko-Rasin.* Alors

toutes les espérances de négocier en droiture avec les Perſans s'évanouirent. Les Arméniens, qui ſont les facteurs de cette partie de l'Aſie, furent reçus par *Pierre le grand* dans Aſtracan; on fut obligé de paſſer par leurs mains, et de leur laiſſer tout l'avantage du commerce; c'eſt ainſi que dans l'Inde on en uſe avec les Banians; et que les Turcs, ainſi que beaucoup d'Etats chrétiens, en uſent encore avec les Juifs; car ceux qui n'ont qu'une reſſource ſe rendent toujours très-ſavans dans l'art qui leur eſt néceſſaire: les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un ſavoir-faire qui leur manque.

Pierre avait déjà remédié à cet inconvénient, en feſant un traité avec l'empereur de Perſe, par lequel toute la ſoie qui ne ſerait pas deſtinée aux manufactures perſanes, ſerait livrée aux arméniens d'Aſtracan, pour être par eux tranſportée en Ruſſie.

Les troubles de la Perſe détruiſirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le sha ou empereur perſan *Huſſein*, perſécuté par des rebelles, implora l'aſſiſtance de *Pierre*, et comment *Pierre*, après avoir ſoutenu des guerres ſi difficiles contre les Turcs et contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perſe; mais il n'eſt ici queſtion que du commerce.

Du commerce avec la Chine.

L'entrepriſe de négocier avec la Chine ſemblait devoir être la plus avantageuſe. Deux Etats immenſes qui ſe touchent, et dont l'un poſsède réciproquement ce qui manque à l'autre, paraiſſaient être tous deux dans l'heureuſe néceſſité de lier une correſpondance utile, ſur-tout depuis la paix jurée ſolennellement entre l'empire ruſſe et l'empire chinois, en l'an 1689, ſelon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jetés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des compagnies de sibériens et de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmouks, traversèrent ensuite les déserts jusqu'à la Tartarie chinoise, et firent des profits considérables; mais les troubles survenus dans le pays des Kalmouks, et les querelles des Russes et des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seraient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avaient plus besoin des Chinois que les Chinois n'en avaient d'eux : ainsi on demanda la permission à l'empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pékin, et on l'obtint aisément, au commencement du siècle où nous sommes.

Il est très-remarquable que l'empereur *Cam-hi* avait permis qu'il y eût déjà dans un faubourg de Pékin une église russe desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du trésor impérial. *Cam-hi* avait eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, et les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans sa patrie : le climat de Pékin, la douceur des mœurs chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église grecque n'était point dangereuse au repos de l'empire, comme l'ont été les établissemens des jésuites. L'empereur *Cam-hi* favorisait

d'ailleurs la liberté de confcience; cette tolérance fut établie de tout temps dans toute l'Afie, ainfi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière jufqu'au temps de l'empereur romain, *Théodofe I.* Ces familles ruffes, s'étant mêlées depuis aux familles chinoifes, ont abandonné leur chriftianifme, mais leur églife fubfifte encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette églife, quand elles viendraient apporter des fourrures, et d'autres objets de commerce à Pékin : le voyage, le féjour et le retour fe fefaient en trois années. Le prince *Gagarin*, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreufes, et il était difficile de contenir la populace qui compofait le plus grand nombre.

On paffait fur les terres d'un prêtre lama, efpèce de fouverain qui réfide fur la rivière d'Orkon, et qu'on appelle le *Koutoukas :* c'eft un vicaire du grand lama, qui s'eft rendu indépendant en changeant quelque chofe à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion indienne de la métempfycofe eft l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques luthériens de Lubec et d'Ofnabruck, qui ont fecoué le joug de l'évêque de Rome. Ce prélat tartare fut infulté par les caravanes ; les Chinois le furent auffi. Le commerce fut encore dérangé par cette mauvaife conduite; et les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, fi on n'arrêtait pas ces défordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Ruffes : ils rapportaient de l'or, de l'argent et des

pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaiſſe dans le monde, fut apporté de la Chine au prince *Gagarin*, paſſa depuis dans les mains de *Menzikoff*, et eſt actuellement un des ornemens de la couronne impériale.

Les vexations du prince *Gagarin* nuiſirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi; mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accuſé devant la chambre de juſtice établie par le czar, et on lui trancha la tête une année après que le czarovitz fut condamné, et que la plupart de ceux qui avaient eu des liaiſons avec ce prince furent exécutés à mort.

En ce temps-là même l'empereur *Cam-hi* ſe ſentant affaiblir, et ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus ſavans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient auſſi mieux que les ſiens; il fit prier le czar, par les ambaſſadeurs qui revenaient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il ſe trouva un chirurgien anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce perſonnage; il partit avec un nouvel ambaſſadeur, et avec *Laurent Lange*, qui a laiſſé une deſcription de ce voyage. Cette ambaſſade fut reçue et défrayée avec magnificence. Le chirurgien anglais trouva l'empereur en bonne ſanté, et paſſa pour un médecin très-habile. La caravane qui ſuivit cette ambaſſade gagna beaucoup; mais de nouveaux excès, commis par cette caravane même, indiſposèrent tellement les Chinois qu'on renvoya *Lange*, alors réſident du czar auprès de l'empereur de la Chine, et qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Ruſſie.

L'empereur *Cam-hi* mourut; ſon fils, *Yontchin*, auſſi ſage et plus ferme que ſon père, celui-là même qui

chaſſa les jéſuites de ſon empire, comme le czar les en avait chaſſés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité, par lequel les caravanes ruſſes ne commerceraient plus que ſur les frontières des deux empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du ſouverain, ou de la ſouveraine de la Ruſſie, qui aient la permiſſion d'entrer dans Pékin; ils y ſont logés dans une vaſte maiſon que l'empereur *Cam-hi* avait aſſignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a long-temps qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la couronne pour la ville de Pékin. Ce commerce eſt languiſſant, mais prêt à ſe ranimer.

Du commerce de Pétersbourg et des autres ports de l'empire.

On voyait dès-lors plus de deux cents vaiſſeaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'eſt accru de jour en jour, et a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établiſſement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel : et c'eſt ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel eſt trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, et que le commerce qui ſe fait ſous les yeux d'un ſouverain appliqué eſt toujours plus avantageux. Celui de la Livonie reſta toujours ſur le même pied. La Ruſſie en général a trafiqué avec ſuccès; mille à douze cents vaiſſeaux ſont entrés tous les ans dans ſes ports, et *Pierre* a ſu joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE XIII.

Des lois.

On fait que les bonnes lois font rares, mais que leur exécution l'eft encore davantage. Plus un Etat eft vafte et compofé de nations diverfes, plus il eft difficile de les réunir par une même jurifprudence. Le père du czar *Pierre* avait fait rédiger un code fous le titre d'*Oulogénie;* il était même imprimé, mais il s'en fallait beaucoup qu'il pût fuffire.

Pierre avait, dans fes voyages, amaffé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts : il tira des inftructions du Danemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, et prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la fienne.

Il y avait une cour de boyards qui décidait en dernier reffort des affaires contentieufes : le rang et la naiffance y donnaient féance, il fallait que la fcience la donnât : cette cour fut caffée.

Il créa un procureur général, auquel il joignit quatre affeffeurs dans chacun des gouvernemens de l'empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les fentences reffortirent au fénat qu'il établit : chacun de ces juges fut pourvu d'un exemplaire de l'Oulogénie, avec les additions et les changemens néceffaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de lois.

Il défendit à tous ces juges, fous peine de mort, de recevoir ce que nous appelons *des épices :* elles font médiocres chez nous, mais il ferait bon qu'il n'y en eût point. Les grand frais de notre juftice font les falaires des fubalternes, la multiplicité des écritures, et fur-tout cet ufage onéreux dans les procédures de compofer les lignes de trois mots, et d'accabler ainfi fous un tas immenfe de papiers les fortunes des citoyens. Le czar eut foin que les frais fuffent médiocres et la juftice prompte. Les juges, les greffiers eurent des appointemens du tréfor public, et n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il inftruifait folennellement le procès de fon fils, qu'il fit ces règlemens. La plupart des lois qu'il porta furent tirées de celles de la Suède, et il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les prifonniers fuédois inftruits de la jurifprudence de leur pays, et qui, ayant appris la langue de l'empire, voulurent refter en Ruffie.

Les caufes des particuliers refforttirent au gouverneur de la province et à fes affeffeurs ; enfuite on pouvait en appeler au fénat ; et fi quelqu'un après avoir été condamné par le fénat en appelait au czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que fon appel fût injufte ; mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au fénat, ou dans les cours inférieures, des affaires fur lefquelles la loi ne s'était pas encore expliquée.

Enfin il acheva, en 1722, fon nouveau code, et il défendit, fous peine de mort, à tous les juges de

s'en écarter, et de fubftituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, et l'eft encore dans tous les tribunaux de l'empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas jufqu'à la fociété qui ne fût fon ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes fuivant leurs emplois, depuis l'amiral et le maréchal jufqu'à l'enfeigne, fans aucun égard pour la naiffance.

Ayant toujours dans l'efprit, et voulant apprendre à fa nation que des fervices étaient préférables à des aïeux, les rangs furent auffi fixés pour les femmes, et quiconque dans une affemblée prenait une place qui ne lui était pas affignée, payait une amende:

Par un règlement plus utile, tout foldat qui devenait officier devenait gentilhomme, et tout boyard flétri par la juftice devenait roturier.

Après la rédaction de ces lois et de ces règlemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroiffement des villes et des richeffes, la population de l'empire, les nouvelles entreprifes, la création de nouveaux emplois amenèrent néceffairement une multitude d'affaires nouvelles et de cas imprévus, qui tous étaient la fuite des fuccès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de fes Etats.

L'impératrice *Elifabeth* acheva le corps des lois que fon père avait commencé, et ces lois fe font reffenties de la douceur de fon règne.

CHAPITRE XIV.

De la religion.

DANS ce temps-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarchat, et cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des eccléſiaſtiques. Il voulait que l'adminiſtration impériale fût toute-puiſſante, et que l'adminiſtration eccléſiaſtique fût reſpectée et obéiſſante. Son deſſein était d'établir un conſeil de religion toujours ſubſiſtant, qui dépendît du ſouverain et qui ne donnât de lois à l'Egliſe que celles qui feraient approuvées par le maître de l'Etat, dont l'Egliſe fait partie. Il fut aidé dans cette entrepriſe par un archevêque de Novogorod, nommé *Théophane Procop* ou *Procopvitz*, c'eſt-à-dire, fils de *Procop*.

Ce prélat était ſavant et ſage ; ſes voyages en diverſes parties de l'Europe l'avaient inſtruit des abus qui y régnent ; le czar, qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ſes établiſſemens ce grand avantage, de pouvoir, ſans contradiction, choiſir l'utile et éviter le dangereux. Il travailla lui-même, en 1718 et 1719, avec cet archevêque. Un ſynode perpétuel fut établi, compoſé de douze membres, ſoit évêques, ſoit archimandrites, tous choiſis par le ſouverain. Ce collége fut augmenté depuis juſqu'à quatorze.

Les motifs de cet établiſſement furent expliqués par le czar dans un diſcours préliminaire : le plus

remarquable, et le plus grand de ces motifs, est „qu'on „ n'a point à craindre, sous l'administration d'un „ collége de prêtres, les troubles et les soulèvemens „ qui pourraient arriver sous le gouvernement d'un „ seul chef ecclésiastique ; que le peuple, toujours „ enclin à la superstition, pourrait, en voyant d'un „ côté un chef de l'Etat, et de l'autre un chef de „ l'Eglise, imaginer qu'il y a en effet deux puissances. „ Il cite sur ce point important l'exemple des longues divisions entre l'Empire et le Sacerdoce, qui ont ensanglanté tant de royaumes.

Il pensait et il disait publiquement que l'idée des deux puissances, fondée sur l'allégorie de deux épées qui se trouvèrent chez les apôtres, était une idée absurde.

Le czar attribua à ce tribunal le droit de régler toute la discipline ecclésiastique, l'examen des mœurs et de la capacité de ceux qui sont nommés aux évêchés par le souverain, le jugement définitif des causes religieuses dans lesquelles on appelait autrefois au patriarche, la connaissance des revenus des monastères et des distributions des aumônes.

Cette assemblée eut le titre de *très-saint synode*, titre qu'avaient pris les patriarches. Ainsi le czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du souverain, et tous fesant serment de lui obéir, serment que les patriarches ne fesaient pas. Les membres de ce sacré synode assemblés avaient le même rang que les sénateurs; mais aussi ils dépendaient du prince, ainsi que le sénat.

Cette nouvelle administration, et le nouveau code ecclésiastique

eccléſiaſtique ne furent en vigueur, et ne reçurent une forme conſtante que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le ſynode lui préſentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des prélatures. L'empereur choiſiſſait un évêque, et le ſynode le ſacrait. *Pierre* préſidait ſouvent à cette aſſemblée. Un jour qu'il s'agiſſait de préſenter un évêque, le ſynode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à préſenter au czar: *Hé bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choiſir le plus honnête homme, cela vaudra bien un ſavant.*

Il eſt à remarquer que dans l'Egliſe grecque il n'y a point de ce que nous appelons *abbés ſéculiers:* le petit collet n'y eſt connu que par ſon ridicule; mais par un autre abus, puiſqu'il faut que tout ſoit abus dans le monde, les prélats ſont tirés de l'ordre monaſtique. Les premiers moines n'étaient que des ſéculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui ſe retiraient dans des déſerts : ils furent raſſemblés enfin par S^t^ *Baſile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, et furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eſt ce qui remplit de moines la Gréce et l'Aſie. La Ruſſie en était inondée: ils étaient riches, puiſſans; et quoique très-ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, preſque les ſeuls qui ſuſſent écrire : ils en avaient abuſé dans les premiers temps, où ils furent ſi étonnés et ſi ſcandaliſés des innovations que feſait *Pierre* en tout genre. Il avait été obligé en 1703 de défendre l'encre et les plumes aux moines: il fallait une permiſſion expreſſe de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

Pierre voulut que cette ordonnance fubfiftât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monaftique qu'à l'âge de cinquante ans; mais c'était trop tard; la vie de l'homme eft trop courte, on n'avait pas le temps de former des évêques: il régla avec fon fynode qu'il ferait permis de fe faire moine à trente ans paffés, mais jamais au-deffous; défenfe aux militaires et aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'empereur ou du fynode: jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monaftère, même après le divorce, à moins que fa femme ne fe faffe auffi religieufe de fon plein confentement, et qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque eft au fervice de l'Etat ne peut fe faire moine, à moins d'une permiffion expreffe. Tout moine doit travailler de fes mains à quelque métier. Les religieufes ne doivent jamais fortir de leur monaftère; on leur donne la tonfure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconeffes de la primitive Eglife; et fi avant d'avoir reçu la tonfure elles veulent fe marier, non-feulement elles le peuvent, mais on les y exhorte: règlement admirable dans un pays où la population eft beaucoup plus néceffaire que les monaftères.

Pierre voulut que ces malheureufes filles, que DIEU a fait naître pour peupler l'Etat, et qui, par une dévotion mal-entendue, enfeveliffent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fuffent du moins de quelque utilité à la fociété qu'elles trahiffent: il ordonna qu'elles fuffent toutes employées à des ouvrages de la main convenables à leur fexe. L'impératrice *Catherine* fe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant et de la Hollande; elles les diftribua dans les

monaſtères, et on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* et les dames de ſa cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus ſage que toutes ces inſtitutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiècles, c'eſt le règlement que *Pierre* porta lui-même, et qu'il adreſſa au ſynode, en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très-ſavamment expliquée dans cet écrit ; l'oiſiveté monacale y eſt combattue avec force ; le travail non-ſeulement recommandé, mais ordonné; et la principale occupation doit être de ſervir les pauvres: il ordonne que les ſoldats invalides ſoient répartis dans les couvens ; qu'il y ait des religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens : il ordonne la même choſe dans les monaſtères des filles ; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins ; les autres doivent ſervir les femmes et les filles malades qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices ; il deſtine quelques monaſtères de l'un et de l'autre ſexe à recevoir les orphelins, et à les élever.

Il ſemble en liſant cette ordonnance de *Pierre le grand*, du 31 janvier 1724, qu'elle ſoit compoſée à la fois par un miniſtre d'Etat et par un père de l'Egliſe.

Preſque tous les uſages de l'Egliſe ruſſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit; et c'eſt un ſacrilège pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſitôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme : il devient prêtre,

archiprêtre ; mais pour devenir évêque il faut qu'il soit veuf et moine.

Pierre défendit à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au service de leur église, de peur qu'une famille trop nombreuse ne tyrannisât la paroisse, et il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroisse le demanderait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances ecclésiastiques tout est dirigé au bien de l'Etat, et qu'on prend toutes les mesures possibles pour que les prêtres soient considérés, sans être dangereux, et qu'ils ne soient ni avilis ni puissans.

Je trouve dans des mémoires curieux, composés par un officier fort aimé de *Pierre le grand*, qu'un jour on lisait à ce prince le chapitre du *Spectateur anglais* qui contient un parallèle entre lui et *Louis XIV* : il dit, après l'avoir écouté : ,, Je ne crois pas mériter la préférence qu'on me donne sur ce monarque ; mais j'ai ,, été assez heureux pour lui être supérieur dans un ,, point essentiel : j'ai forcé mon clergé à l'obéissance ,, et à la paix, et *Louis XIV* s'est laissé subjuguer par ,, le sien. ,,

Un prince qui passait les jours au milieu des fatigues de la guerre, et les nuits à rédiger tant de lois, à policer un si vaste empire, à conduire tant d'immenses travaux dans l'espace de deux mille lieues, avait besoin de délassemens. Les plaisirs ne pouvaient être alors ni aussi nobles, ni aussi délicats qu'ils le sont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner si *Pierre* s'amusait à sa fête des cardinaux dont nous avons déjà parlé, et à quelques autres divertissemens de cette espèce ; ils furent quelquefois aux dépens de l'Eglise

romaine, pour laquelle il avait une averſion très-pardonnable à un prince du rite grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna auſſi de pareils ſpectacles aux dépens des moines de ſa patrie, mais des anciens moines qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu'avant qu'il promulguât ſes lois eccléſiaſtiques, il avait créé pape un de ſes fous, et qu'il avait célébré la fête du conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le czar imagina de lui faire épouſer une veuve de ſon âge, et de célébrer ſolennellement cette noce; il fit faire l'invitation par quatre bègues; des vieillards décrépits conduiſaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Ruſſie ſervaient de coureurs: la muſique était ſur un char conduit par des ours qu'on piquait avec des pointes de fer, et qui par leurs mugiſſemens formaient une baſſe digne des airs qu'on jouait ſur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle et ſourd, à qui on avait mis des lunettes. La proceſſion, le mariage, le repas des noces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertiſſement.

Une telle fête nous paraît bien bizarre; mais l'eſt-elle plus que nos divertiſſemens du carnaval? eſt-il plus beau de voir cinq cents perſonnes, portant ſur le viſage des maſques hideux, et ſur le corps des habits ridicules, ſauter toute une nuit dans une ſalle ſans ſe parler?

Nos anciennes fêtes des fous et de l'âne et de l'abbé des cornards dans nos égliſes étaient-elles plus majeſtueuſes? et nos comédies de la *Mere ſotte* montraient-elles plus de génie?

CHAPITRE XV.

Des négociations d'Aland. De la mort de Charles XII. De la paix de Neuſtadt.

CES travaux immenſes du czar, ce détail de tout l'empire ruſſe et le malheureux procès du prince *Alexis* n'étaient pas les ſeules affaires qui l'occupaſſent : il fallait ſe couvrir au dehors, en réglant l'intérieur de ſes Etats. La guerre continuait toujours avec la Suède, mais mollement, et ralentie par les eſpérances d'une paix prochaine.

Il eſt conſtant que, dans l'année 1717, le cardinal *Albéroni*, premier miniſtre de *Philippe V*, roi d'Eſpagne, et le baron de *Gortz*, devenu maître de l'eſprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réuniſſant *Pierre* avec *Charles*, en détrônant le roi d'Angleterre, *George I*, en rétabliſſant *Staniſlas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe*, ſon maître, la régence de la France. *Gortz* s'était, comme on a vu, ouvert au czar même. *Albéroni* avait entamé une négociation avec le prince *Kourakin*, ambaſſadeur du czar à la Haie, par l'ambaſſadeur d'Eſpagne *Baretti Landi*, mantouan, tranſplanté en Eſpagne, ainſi que le cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverſer pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés ſujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII* donna dans tous ces projets, et le czar ſe contenta de les examiner.

Il n'avait fait, dès l'année 1716, que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avait conquises, que pour achever de l'accabler.

Déjà l'activité du baron de *Gortz* avait obtenu du czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'île d'Aland, pour traiter de cette paix. L'écossais *Bruce*, grand-maître d'artillerie en Russie, et le célèbre *Osterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès précisément dans le temps qu'on arrêtait le czarovitz dans Moscou. *Gortz* et *Gyllembourg* étaient déjà au congrès de la part de *Charles XII;* tous deux impatiens d'unir ce prince avec *Pierre*, et de se venger du roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avait un congrès et point d'armistice. La flotte du czar croisait toujours sur les côtes de Suède, et fesait des prises : il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, et qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déjà, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité qui font plus d'effet que des signatures. Le czar renvoya sans rançon le maréchal *Renschild*, que lui-même avait fait prisonnier, et le roi de Suède rendit de même les généraux *Trubletskoy* et *Collovin*, prisonniers en Suède depuis la journée de Nerva.

Les négociations avançaient; tout allait changer dans le Nord. *Gortz* proposait au czar l'acquisition du Mecklenbourg. Le duc *Charles*, qui possédait ce duché, avait épousé une fille du czar *Ivan*, frère aîné de *Pierre*. La noblesse de son pays était soulevée contre lui.

Pierre avait une armée dans le Mecklenbourg, et prenait le parti du prince qu'il regardait comme ſon gendre. Le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, ſe déclarait pour la nobleſſe : c'était encore une manière de mortifier le roi d'Angleterre, en aſſurant le Mecklenbourg à *Pierre* déjà maître de la Livonie, et qui allait devenir plus puiſſant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnait en équivalent au duc de Mecklenbourg le duché de Courlande et une partie de la Pruſſe, aux dépens de la Pologne à laquelle on rendait le roi *Staniſlas*. Brême et Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le roi *George I* que par la force des armes. Le projet de *Gortz* était donc, comme on l'a déjà dit, que *Pierre* et *Charles XII*, unis non-ſeulement par la paix, mais par une alliance offenſive, envoyaſſent en Ecoſſe une armée. *Charles XII*, après avoir conquis la Norvège, devait deſcendre en perſonne dans la Grande-Bretagne, et ſe flattait d'y faire un nouveau roi, après en avoir fait un en Pologne. Le cardinal *Albéroni* promettait des ſubſides à *Pierre* et à *Charles*. Le roi *George* en tombant entraînait probablement dans ſa chute le régent de France, ſon allié, qui, demeurant ſans ſupport, était livré à l'Eſpagne triomphante et à la France ſoulevée.

Albéroni et *Gortz* ſe croyaient ſur le point de bouleverſer l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au haſard des baſtions de Fredericshall en Norvège, confondit tous ces projets; *Charles XII* fut tué, la flotte d'Eſpagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte et diſſipée; *Albéroni* chaſſé d'Eſpagne, *Gortz* décapité à Stockholm; et de toute cette ligue terrible,

à peine commencée, il ne resta de puissant que le czar qui, ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII:* il avait été despotique; et on n'élut sa sœur *Ulrique* reine, qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le czar contre l'Angleterre et ses alliés, et le nouveau gouvernement suédois s'unit à ces alliés contre le czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas, à la vérité, rompu; mais la Suède liguée avec l'Angleterre espéra que des flottes anglaises, envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuse. Les troupes hanovriennes entrèrent dans les Etats du duc de Février
Mecklenbourg; mais les troupes du czar les en 1716.
chassèrent.

Il entretenait aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposait à la fois aux partisans d'*Auguste* et à ceux de *Stanislas;* et à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête qui devait ou faire une descente sur les côtes, ou forcer le gouvernement suédois à ne pas 1719.
faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates et de galères: le czar en était le vice-amiral, commandant toujours sous l'amiral *Apraxin.*

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre suédoise, et après un combat opiniâtre, prit un vaisseau et deux frégates. *Pierre*, qui encourageait par tous les moyens possibles la marine qu'il avait créée, donna soixante mille livres de notre

monnaie aux officiers de l'escadre, des médailles d'or, et fur-tout des marques d'honneur.

Dans ce temps-là même la flotte anglaife, fous le commandement de l'amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique pour favorifer les Suédois. *Pierre* eut affez de confiance dans fa nouvelle marine pour ne fe pas laiffer impofer par les Anglais ; il tint hardiment la mer, et envoya demander à l'amiral anglais s'il venait fimplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Ruffie. L'amiral répondit qu'il n'avait point encore d'ordre pofitif. *Pierre*, malgré cette réponfe équivoque, ne laiffa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de fe montrer, et d'engager le czar par ces démonftrations à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'amiral *Norris* alla à Copenhague, et les Ruffes firent quelques defcentes en Suède dans le voifinage même de Stockholm ; ils ruinèrent des forges
Juillet de cuivre ; ils brûlèrent près de quinze mille maifons,
1719. et causèrent affez de mal pour faire fouhaiter aux Suédois que la paix fût inceffamment conclue.

En effet, la nouvelle reine de Suède preffa le renouvellement des négociations ; *Ofterman* même fut envoyé à Stockholm : les chofes reftèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

1720. L'année fuivante, le prince de Heffe, mari de la reine de Suède, devenu roi de fon chef, par la ceffion de fa femme, commença fon règne par l'envoi d'un miniftre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant défirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte anglaife fe joignit à la fuédoife, mais

ſans commettre encore d'hoſtilités ; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie et l'Angleterre ; l'amiral *Norris* offrait la médiation de ſon maître, mais il l'offrait à main armée ; et cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède et de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, et que les autres ſont d'un abord très-difficile. Il y parut bien, lorſque l'amiral *Norris*, ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite île de l'Eſtonie, nommée Narguen, appartenante au czar : ils brûlèrent une cabane : mais les Ruſſes, dans le même temps, deſcendirent vers Vaſa, brûlèrent quarante et un villages et plus de mille maiſons, et causèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince *Gallitzin* prit quatre frégates ſuédoiſes à l'abordage ; il ſemblait que l'amiral anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque que ſe montrer à ces mêmes mers ſur leſquelles on menait les quatre frégates ſuédoiſes en triomphe au port de Cronſlot devant Pétersbourg. Il paraît que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, et trop peu s'ils étaient ennemis. Juin.

Enfin le nouveau roi de Suède demanda une ſuſpenſion d'armes ; et n'ayant pu réuſſir juſqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du duc d'*Orléans*, régent de France : ce prince, allié de la Ruſſie et de la Suède, eut l'honneur de la conciliation : il envoya *Campredon* plénipotentiaire à Pétersbourg et de là à Stockholm. Le congrès s'aſſembla Novembre 1720. Fév. 1721.

dans Neuftadt, petite ville de Finlande; mais le czar ne voulut accorder l'armiftice que quand on fut fur le point de conclure et de figner. Il avait une armée en Finlande prête à fubjuguer le refte de cette province; fes efcadres menaçaient continuellement la Suède: il fallait que la paix ne fe fît que fuivant fes volontés. On foufcrivit enfin à tout ce qu'il voulut: on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande jufqu'au fond du golfe de Finlande, et par-delà encore, le long du pays de Kexholm, et cette lifière de la Finlande même qui fe prolonge des environs de Kexholm au nord: ainfi il refta fouverain reconnu de la Livonie, de l'Eftonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg et des îles voifines qui lui affuraient encore la domination de la mer, comme les îles d'Oefel, de Dago, de Mône et beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cents lieues communes fur des largeurs inégales, et compofait un grand royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neuftadt fut fignée, le 10 feptembre 1721, n. ft. par fon miniftre *Ofterman* et le général *Bruce*.

Pierre eut d'autant plus de joie, que, fe voyant délivré de la néceffité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre et avec fes voifins, il fe voyait en état de fe livrer tout entier à la réforme de fon empire, déjà fi bien commencée, et à faire fleurir en paix les arts et le commerce introduits par fes foins avec tant de travaux.

Dans les premiers tranfports de fa joie, il écrivit à fes plénipotentiaires: „ Vous avez dreffé le traité

„ comme ſi nous l'avions rédigé nous-mêmes, et ſi „ nous vous l'avions envoyé pour le faire ſigner aux „ Suédois; ce glorieux événement ſera toujours préſent „ à notre mémoire. „

Des fêtes de toute eſpèce ſignalèrent la ſatisfaction des peuples dans tout l'empire, et ſur-tout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le czar avait étalées pendant la guerre, n'approchaient pas des réjouiſſances paiſibles au devant deſquelles tous les citoyens allaient avec tranſport : cette paix était le plus beau de ſes triomphes; et ce qui plut bien plus encore que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémiſſion entière pour tous les coupables détenus dans les priſons, et l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au tréſor du czar dans toute l'étendue de l'empire, juſqu'au jour de la publication de la paix. On briſa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les aſſaſſins, les criminels de lèſe-majeſté furent ſeuls exceptés.

Ce fut alors que le ſénat et le ſynode décernèrent 1721.
à *Pierre* les titres de *grand*, d'*empereur* et de *père de la patrie*. Le chancelier *Golofkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'égliſe cathédrale: les ſénateurs crièrent enſuite trois fois : *Vive notre empereur et notre père !* et ces acclamations furent ſuivies de celles du peuple. Les miniſtres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck, de Hollande le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, et reconnurent empereur celui qu'on avait déjà déſigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *père* et de *grand* étaient des noms glorieux

que perſonne ne pouvait lui diſputer en Europe ; celui d'*empereur* n'était qu'un titre honorifique décerné par l'uſage à l'empereur d'Allemagne, comme roi titulaire des Romains ; et ces appellations demandent du temps pour être formellement uſitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette eſt différente de la gloire. Bientôt après, *Pierre* fut reconnu empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la diſcorde diviſait toujours, et par le pape, dont le ſuffrage eſt devenu fort inutile, depuis que la cour romaine a perdu ſon crédit à meſure que les nations ſe ſont éclairées.

CHAPITRE XVI.

Des conquêtes en Perſe.

LA ſituation de la Ruſſie eſt telle, qu'elle a néceſſairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantième degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais ; et ſous un gouvernement ferme et vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé ſon règne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois et les Turcs : il finit par conduire des armées en Perſe.

La Perſe commençait à tomber dans cet état déplorable où elle eſt encore de nos jours. Qu'on ſe figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les temps de

la fronde, les temps de la St Barthelemi, de *Charles VI* et du roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant la Chine ; on aura quelque idée des fléaux qui ont déſolé la Perſe.

Il ſuffit d'un prince faible et inappliqué, et d'un ſujet puiſſant et entreprenant pour plonger un royaume entier dans cet abyme de déſaſtres. Le sha ou shac, ou ſophi de Perſe, *Huſſein*, deſcendant du grand *Sha-Abas*, était alors ſur le trône : il ſe livrait à la molleſſe ; ſon premier miniſtre commit des injuſtices et des cruautés que la faibleſſe d'*Huſſein* toléra : voilà la ſource de quarante ans de carnage.

La Perſe, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées ; elle a des ſujets immédiats, des vaſſaux, des princes tributaires, des peuples même à qui la cour payait un tribut ſous le nom de penſion ou de ſubſide; tels étaient, par exemple, les peuples du Dagueſtan, qui habitaient les branches du mont Caucaſe, à l'occident de la mer Caſpienne : ils feſaient autrefois partie de l'ancienne Albanie; car tous les peuples ont changé leurs noms et leurs limites ; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Leſguis : ce ſont des montagnards plutôt ſous la protection que ſous la domination de la Perſe : on leur payait des ſubſides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'empire, vers les Indes, était le prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce prince était un vaſſal de la Perſe, comme les hoſpodars de Valachie et de Moldavie ſont vaſſaux de l'empire turc : ce vaſſelage n'eſt point

héréditaire ; il reſſemble parfaitement aux anciens fiefs établis dans l'Europe par les eſpèces de tartares qui bouleversèrent l'empire romain. La milice des Aguans, gouvernée par le prince de Candahar, était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caſpienne, voiſins du Dagueſtan, mêlés de Circaſſes et de Géorgiens, pareils aux anciens Mamelucs qui ſubjuguèrent l'Egypte : on les appela les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, et elle reſta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perſe. C'eſt par ces Aguans et par ces Leſguis que la révolution commença.

Myr Veitz ou *Mirivitz*, intendant de la province, prépoſé uniquement à la levée des tributs, aſſaſſina le prince de Candahar, ſouleva la milice, et fut maître du Candahar jusqu'à ſa mort arrivée en 1717. Son frère lui ſuccéda paiſiblement en payant un léger tribut à la Porte perſanne : mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que ſon père, aſſaſſina ſon oncle, et voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appelait *Myr Mahmoud;* mais il ne fut connu en Europe que ſous le nom de ſon père, qui avait commencé la rebellion. *Mahmoud* joignit à ſes Aguans ce qu'il put ramaſſer de guèbres, anciens perſes diſperſés autrefois par le calife *Omar*, toujours attachés à la religion des mages, ſi floriſſante autrefois ſous *Cyrus*, et toujours ennemis ſecrets des nouveaux Perſans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perſe, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même temps les Leſguis ou Albanois, à qui le malheur des temps n'avait pas permis qu'on

payât

payât leurs fubfides, defcendirent en armes de leurs montagnes; de forte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire jufqu'à la capitale.

Ces Lefguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Cafpienne jufqu'à Derbent ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévaftèrent eft la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'eft l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis;* car nous ne connaiffons que par les Grecs la pofition et les noms de ce pays : et de même que les Perfans n'eurent jamais de prince qu'ils appelaffent *Cyrus*, ils eurent encore moins de ville qui s'appelât Cyropolis. C'eft ainfi que les juifs, qui fe mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, difaient-ils, par les Scythes auprès de la Judée; comme fi les Scythes et les anciens Juifs avaient pu donner des noms grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voifins de cette partie de la Perfe y fefaient un commerce immenfe, et *Pierre* venait d'y établir à fes frais une compagnie de marchands ruffes qui commençait à être floriffante. Les Lefguis furprirent la ville, la faccagèrent, égorgèrent tous les ruffes qui trafiquaient fous la protection de sha *Huffein*, et pillèrent leurs magafins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander fatisfaction à l'empereur *Huffein*, qui difputait encore fa couronne, et au tyran *Mahmoud* qui l'ufurpait. *Huffein* ne put lui rendre juftice, et *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* réfolut de

ſe faire juſtice lui-même, et de profiter des déſordres de la Perſe.

Myr Mahmoud pourſuivait toujours en Perſe le cours de ſes conquêtes. Le ſophi apprenant que l'empereur de Ruſſie ſe préparait à entrer dans la mer Caſpienne, pour venger le meurtre de ſes ſujets égorgés dans Shamachie, le pria ſecrètement, par la voie d'un arménien, de venir en même temps au ſecours de la Perſe.

Pierre méditait depuis long-temps le projet de dominer ſur la mer Caſpienne par une puiſſante marine, et de faire paſſer par ſes Etats le commerce de la Perſe et d'une partie de l'Inde. Il avait fait ſonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes et dreſſer des cartes exactes. Il partit donc pour la Perſe, le 15 mai 1722. Son épouſe l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On deſcendit le Volga juſqu'à la ville d'Aſtracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caſpienne, la mer Baltique et la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie ſous le règne de ſon petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ſes ouvrages, ſon infanterie, ſes munitions étaient déjà ſur la mer Caſpienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf
1722. mille dragons, quinze mille coſaques : trois mille matelots manœuvraient et pouvaient ſervir de ſoldats dans les deſcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par les déſerts où l'eau manque ſouvent; et quand on a paſſé ces déſerts, il faut franchir les montagnes du Caucaſe, où trois cents hommes pourraient arrêter une armée: mais dans l'anarchie où était la Perſe on pouvait tout tenter.

Le czar vogua environ cent lieues au midi d'Aſtracan jusqu'à la petite ville d'Andréhof. On eſt étonné de voir le nom d'*André* ſur le rivage de la mer d'Hircanie ; mais quelques géorgiens, autrefois eſpèce de chrétiens, avaient bâti cette ville, et les Perſans l'avaient fortifiée ; elle fut aiſément priſe. De là on s'avança toujours par terre dans le Dagueſtan ; on répandit des manifeſtes en perſan et en turc : il était néceſſaire de ménager la Porte ottomane, qui comptait parmi ſes ſujets non-ſeulement les Circaſſes et les Géorgiens voiſins de ce pays, mais encore quelques grands vaſſaux, rangés depuis peu ſous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puiſſant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de ſultan, et qui oſa attaquer les troupes de l'empereur ruſſe; il fut défait entièrement, et la relation porte qu'on fit de ſon pays *un feu de joie*.

Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Perſans et les Turcs appellent *Demir-cadi*, la porte de fer : elle eſt ainſi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du Midi. C'eſt une ville longue et étroite qui ſe joint par en haut à une branche eſcarpée du Caucaſe, et dont les murs ſont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer, qui s'élèvent ſouvent au-deſſus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient paſſer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds, et larges de ſix, flanqués de tours quarrées à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage paraît d'une ſeule pièce ; il eſt bâti de grès et de coquillages broyés qui ont ſervi de mortier, et le tout forme une maſſe plus dure que le marbre; on

14 ſeptemb. 1722.

peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il reste encore des débris d'une ancienne muraille semblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans le temps de la plus haute antiquité; elle était prolongée des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Noire, et c'était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perse contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition persane porte que la ville de Derbent fut en partie réparée et fortifiée par *Alexandre*. *Arrien*, *Quinte-Curce* disent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville : ils prétendent, à la vérité, que ce fut sur les bords du Tanaïs, mais c'est que de leur temps les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui passe auprès de la ville. Il serait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes caspiennes en différens passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'occident, l'orient et le septentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reste du monde; et c'est de là principalement que sont partis tous ces essaims de conquérans qui ont subjugué l'Asie et l'Europe.

Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu dans tous les temps à tromper les hommes, et combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne sais quels scythes un discours admirable, plein de modération et de philosophie, comme si les

tartares de ces climats euſſent été autant de ſages, et comme ſi *Alexandre* n'avait pas été le général nommé par les Grecs contre le roi de Perſe, ſeigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale et des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce* ſe ſont efforcés de nous faire regarder ces ſauvages du Caucaſe et des déſerts, affamés de rapine et de carnage, comme les hommes du monde les plus juſtes; ils ont peint *Alexandre*, vengeur de la Gréce et vainqueur de celui qui voulait l'aſſervir, comme un brigand qui courait le monde ſans raiſon et ſans juſtice.

On ne ſonge pas que ces Tartares ne furent jamais que des deſtructeurs, et qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays; c'eſt en quoi j'oſerais comparer *Pierre le grand* à *Alexandre* : auſſi actif, auſſi ami des arts utiles, plus appliqué à la légiſlation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre*.

Le gouverneur de Derbent, à l'approche de l'armée ruſſe, ne voulut point ſoutenir le ſiége, ſoit qu'il crût ne pouvoir ſe défendre, ſoit qu'il préférât la protection de l'empereur *Pierre* à celle du tyran *Mahmoud*; il apporta les clefs d'argent de la ville et du château : 1723.
l'armée entra paiſiblement dans Derbent, et alla camper ſur le bord de la mer.

L'uſurpateur *Mahmoud*, déjà maître d'une grande partie de la Perſe, voulut en vain prévenir le czar et l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les tartares voiſins; il accourut lui-même : mais Derbent était déjà rendu.

Pierre ne put alors pouſſer plus loin ſes conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles proviſions,



1723. des recrues, des chevaux, avaient péri vers Aſtracan,
5 janvier. et la ſaiſon s'avançait ; il retourna à Moſcou, et y entra en triomphe : là, ſelon ſa coutume, il rendit ſolennellement compte de ſon expédition au vice-czar *Romadonoski*, continuant juſqu'au bout cette ſingulière comédie qui, ſelon ce qui eſt dit dans ſon éloge prononcé à Paris à l'académie des ſciences, aurait dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

La Perſe était encore partagée entre *Huſſein* et l'uſurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à ſe faire un appui de l'empereur de Ruſſie ; le ſecond craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de ſa rebellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour ſoulever la Porte ottomane contre *Pierre* : il envoya une ambaſſade à Conſtantinople ; les princes du Dagueſtan, ſous la protection du grand ſeigneur, dépouillés par les armes de la Ruſſie, demandèrent vengeance. Le divan craignit pour la Géorgie, que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le grand ſeigneur fut près de déclarer la guerre. La cour de Vienne et celle de Paris l'en empêchèrent. L'empereur d'Allemagne notifia que ſi les Turcs attaquaient la Ruſſie, il ſerait obligé de la défendre. Le marquis de *Bonac*, ambaſſadeur de France à Conſtantinople, appuya habilement par ſes repréſentations les menaces des Allemands ; il fit ſentir que c'était même l'intérêt de la Porte de ne pas ſouffrir qu'un rebelle uſurpateur de la Perſe enſeignât à détrôner les ſouverains ; que l'empereur ruſſe n'avait fait que ce que le grand ſeigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il

ravagea les pays voifins, afin que les Ruffes n'euffent pas de quoi fubfifter. La partie de l'ancienne Hircanie, aujourd'hui Guilan, fut faccagée, et ces peuples défefpérés fe mirent d'eux-mêmes fous la protection des Ruffes, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs. 1723.

Ils fuivaient en cela l'exemple du fophi même. Ce malheureux monarque avait envoyé un ambaffadeur à *Pierre le grand* pour implorer folennellement fon fecours. A peine cet ambaffadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* fe faifit d'Ifpahan et de la perfonne de fon maître.

Le fils du fophi détrôné et prifonnier, nommé *Thamafeb*, échappa au tyran, raffembla quelques troupes, et combattit l'ufurpateur. Il ne fut pas moins ardent que fon père à preffer *Pierre le grand* de le protéger, et envoya à l'ambaffadeur les mêmes inftructions que sha *Huffein* avait données.

Cet ambaffadeur perfan, nommé *Ifmaïl-beg*, n'était pas encore arrivé, et fa négociation avait déjà réuffi. Il fut, en abordant à Aftracan, que le général *Matufkin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Dagueftan. On n'avait point encore pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Cafpienne le nom de mer de Bachu chez les Perfans. Il donna au général ruffe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait, au nom de fon maître, à fe foumettre à l'empereur de Ruffie. L'ambaffadeur continua fa route pour Pétersbourg, et le général *Matufkin* alla mettre le fiége devant la ville de Bachu. L'ambaffadeur perfan arriva à la cour en même temps que la nouvelle de la prife de la ville. Augufte.

Cette ville eft près de Shamachie, où les facteurs

Z 4

1723. ruſſes avaient été égorgés; elle n'eſt pas ſi peuplée ni ſi opulente que Shamachie, mais elle eſt renommée pour le napthe qu'elle fournit à toute la Perſe. Jamais traité ne fut plutôt conclu que celui d'*Iſmaël-beg.* L'empereur *Pierre*, pour venger la mort de ſes ſujets, et pour ſecourir le ſophi *Thamaſeb* contre l'uſurpateur, eptembre. promettait de marcher en Perſe avec des armées; et le nouveau ſophi lui cédait non-ſeulement les villes de Bachu et de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan et d'Aſterabath.

Le Guilan eſt, comme nous l'avons déjà dit, l'Hircanie méridionale; le Mazanderan qui la touche eſt le pays des Mardes; Aſterabath joint le Mazanderan; et c'étaient les trois provinces principales des anciens rois Mèdes: de ſorte que *Pierre* ſe voyait maître, par ſes armes et par les traités, du premier royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les articles de cette convention on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que ſoixante francs de notre monnaie (douze roubles:) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu-près à ſix: ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays des vrais biens qui ſont ceux de la terre, et de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention.

Tel était le ſort miſérable de la Perſe, que le malheureux ſophi *Thamaſeb*, errant dans ſon royaume, pourſuivi par le rebelle *Mahmoud*, aſſaſſin de ſon père et de ſes frères, était obligé de conjurer à la fois la Ruſſie et la Turquie de vouloir bien prendre une partie de ſes Etats pour lui conſerver l'autre.

L'empereur *Pierre*, le fultan *Achmet III* et le fophi *Thamafeb* convinrent donc que la Ruffie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, et que la Porte ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors fur l'ufurpateur de la Perfe. Ainfi ce beau royaume était à la fois démembré par les Ruffes, par les Turcs et par les Perfans mêmes. 1723.

L'empereur *Pierre* régna ainfi jufqu'à fa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Cafpienne. La Perfe continua d'être la proie des révolutions et des ravages. Les Perfans, auparavant riches et polis, furent plongés dans la misère et dans la barbarie, tandis que la Ruffie parvint de la pauvreté et de la groffièreté à l'opulence et à la politeffe. Un feul homme, parce qu'il avait un génie actif et ferme, éleva fa patrie; et un feul homme, parce qu'il était faible et indolent, fit tomber la fienne.

Nous fommes encore très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont défolé la Perfe fi longtemps; on a prétendu que le malheureux sha *Huffein* fut affez lâche pour mettre lui-même fa mitre perfane, ce que nous appelons la couronne, fur la tête de l'ufurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba enfuite en démence; ainfi un imbécille et un fou décidèrent du fort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de fa main, dans un accès de folie, tous les fils et les neveux du sha *Huffein*, au nombre de cent, qu'il fe fit réciter l'évangile de faint *Jean* fur la tête pour fe purifier et pour fe guérir. Ces contes perfans ont été débités par nos moines, et imprimés à Paris.

1723. Ce tyran qui avait aſſaſſiné ſon oncle, fut enfin aſſaſſiné à ſon tour par ſon neveu *Eshreff*, qui fut auſſi cruel et auſſi tyran que *Mahmoud*.

Le sha *Thamaſeb* implora toujours l'aſſiſtance de la Ruſſie. C'eſt ce même *Thamaſeb*, ou *Thamas*, ſecouru depuis et rétabli par le célèbre *Kouli-kan*, et enſuite détrôné par *Kouli-kan* même.

Ces révolutions et les guerres que la Ruſſie eut enſuite à ſoutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuſe, l'évacuation des trois provinces de Perſe, qui coûtaient à la Ruſſie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne ſont pas des événemens qui concernent *Pierre le grand;* ils n'arrivèrent que pluſieurs années après ſa mort : il ſuffit de dire qu'il finit ſa carrière militaire par ajouter trois provinces à ſon empire du côté de la Perſe, lorſqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.

CHAPITRE XVII.

Couronnement et ſacre de l'impératrice Catherine I. Mort de Pierre le grand.

1724. PIERRE, au retour de ſon expédition de Perſe, ſe vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il ſe déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII* dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la cour le duc de Holſtein, neveu de ce monarque; il lui deſtina ſa fille aînée, et ſe prépara dès-lors à ſoutenir
Février. ſes droits ſur le duché de Holſtein-Sleſvick; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ses Etats, jusqu'au fond du Kamshatka; et pour mieux dirigēr ces travaux il établissait à Pétersbourg son académie des sciences. Les arts florissaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les lois observées: il jouissait en paix de sa gloire; il voulut la partager d'une manière nouvelle avec celle qui, en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, disait-il, contribué à cette gloire même. 1724.

Ce fut à Moscou qu'il fit couronner et sacrer sa femme *Catherine*, en présence de la duchesse de Courlande, fille de son frère aîné, et du duc de Holstein qu'il allait faire son gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention; on y rappelle l'usage de plusieurs rois chrétiens de faire couronner leurs épouses; on y rappelle les exemples des empereurs *Basilide*, *Justinien*, *Héraclius* et *Léon* le philosophe. L'empereur y spécifie les services rendus à l'Etat par *Catherine*, et sur-tout dans la guerre contre les Turcs, lorsque son armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cents mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'impératrice dût régner après lui; mais il y préparait les esprits par cette cérémonie inusitée dans ses Etats. 18 mai.

Ce qui pouvait peut-être encore faire regarder *Catherine* comme destinée à posséder le trône après son époux, c'est que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, sous le nom de *chevaliers de l'impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'église, *Pierre* lui posa la

1724. couronne fur la tête; elle voulut lui embraffer les genoux; il l'en empêcha; et au fortir de la cathédrale, il fit porter le fceptre et le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. *Pierre* étalait dans les occafions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de fimplicité dans fa vie privée.

Ayant couronné fa femme, il fe réfolut enfin à donner fa fille aînée *Anne Petrona* au duc de Holftein. Cette princeffe avait beaucoup de trait de fon père; elle était d'une taille majeftueufe et d'une grande beauté. On la fiança au duc de Holftein, mais fans
24 novemb. grand appareil. *Pierre* fentait déjà fa fanté très-altérée, et un chagrin domeftique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers temps de fa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avait un jeune chambellan, (*m*) nommé *Moëns de la Croix*, né en Ruffie d'une famille flamande: il était d'une figure diftinguée; fa fœur, madame de *Balc*, était dame d'atour de l'impératrice: tous deux gouvernaient fa maifon. On les accufa l'un et l'autre auprès de l'empereur; ils furent mis en prifon, on leur fit leur procès pour avoir reçu des préfens. Il avait été défendu, dès l'an 1714, à tout homme en place d'en recevoir, fous peine d'infamie et de mort; et cette défenfe avait été plufieurs fois renouvelée.

Le frère et la fœur furent convaincus: tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompenfé leurs fervices, furent nommés dans la fentence, excepté le duc de Holftein et fon miniftre le comte de *Baffevitz*: il eft vraifemblable même que des préfens faits par ce prince

(*m*) Mémoire du comte de *Baffevitz*.

à ceux qui avaient contribué à faire réuffir fon mariage, ne furent pas regardés comme une chofe criminelle. 1723.

Moëns fut condamné à perdre la tête, et fa fœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan, et l'autre page, furent dégradés et envoyés en qualité de fimples foldats dans l'armée de Perfe.

Ces févérités, qui révoltent nos mœurs, étaient peut-être néceffaires dans un pays où le maintien des lois femblait exiger une rigueur effrayante. L'impératrice demanda la grâce de fa dame d'atour, et fon mari irrité la refufa. Il caffa dans fa colère une glace de Venife, et dit à fa femme : „ Tu vois qu'il ne „ faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette „ glace dans la pouffière dont elle eft fortie.„ *Catherine* le regarda avec une douleur attendriffante, et lui dit : „ Hé bien, vous avez caffé ce qui fefait l'ornement „ de votre palais, croyez-vous qu'il en devienne plus „ beau? „ Ces paroles apaisèrent l'empereur; mais toute la grâce que fa femme put obtenir de lui, fut que fa dame d'atour ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s'il n'était attefté par un miniftre témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des préfens au frère et à la fœur, fut peut-être une des principales caufes de leur malheur. Ce fut cette aventure qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui infpirait plus de crainte par fa colère que de reconnaiffance par fes bienfaits.

On fe confirma dans ces foupçons cruels par l'empreffement qu'eut *Catherine* de rappeler fa dame

1724. d'atour immédiatement après la mort de son époux, et de lui donner toute sa faveur. Le devoir d'un historien est de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les temps et dans tous les Etats à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme si la nature ne suffisait pas à nous détruire; mais le même devoir exige qu'on fasse voir combien ces bruits étaient téméraires et injustes.

Il y a une distance immense entre le mécontentement passager que peut causer un mari sévère, et la résolution désespérée d'empoisonner un époux et un maître auquel on doit tout. Le danger d'une telle entreprise eût été aussi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné czarovitz. Cependant ni cette faction, ni aucun homme de la cour ne soupçonnèrent *Catherine*, et les bruits vagues qui coururent, ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal instruits, qui se livrèrent sans aucune raison à ce plaisir malheureux de supposer de grands crimes à ceux qu'on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine;* il n'était pas sûr qu'elle dût succéder; elle avait été couronnée, mais seulement en qualité d'épouse du souverain, et non comme devant être souveraine après lui.

1725. La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie et non comme un droit de régner : elle rappelait les exemples des empereurs romains qui avaient fait couronner leurs épouses, et aucune d'elles ne fut maîtresse de l'empire. Enfin, dans le temps même de la maladie de *Pierre*, plusieurs crurent que la princesse *Anne Petrona* lui succéderait,

conjointement avec le duc de Holſtein ſon époux, ou que l'empereur nommerait ſon petit-fils pour ſon ſucceſſeur : ainſi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'empereur, elle avait beſoin de ſa conſervation. 1725.

Il était conſtant que *Pierre* était attaqué depuis long-temps d'un abcès et d'une retention d'urine qui lui cauſait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz et d'autres qu'il mit en uſage ne furent que d'inutiles ſecours : on le vit s'affaiblir ſenſiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne ſe relâcha jamais, augmentèrent ſon mal et hâtèrent ſa fin : ſon état parut bientôt mortel ; il reſſentit des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire preſque continuel : il voulut écrire dans un moment Janvier. d'intervalle que lui laiſsèrent ſes douleurs, (*n*) mais ſa main ne forma que des caractères inliſibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en ruſſe : *Rendez tout à...*

Il cria qu'on fît venir la princeſſe *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter ; mais lorſqu'elle parut devant ſon lit il avait déjà perdu la parole, et il tomba dans une agonie qui dura ſeize heures. L'impératrice *Catherine* n'avait pas quitté ſon chevet depuis trois nuits ; il mourut enfin entre ſes bras, le 28 janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta ſon corps dans la grand'ſalle du palais, ſuivi de toute la famille impériale, du ſénat, de toutes les perſonnes de la première diſtinction et d'une foule de peuple : il fut expoſé ſur un lit de parade, et tout le monde eut la liberté de l'approcher et de lui baiſer

(*n*) Mémoires mſſ. du comte de *Baſſevitz*.

1725. la main, jufqu'au jour de fon enterrement qui fe fit le $\frac{10}{21}$ mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé fon époufe *Catherine* héritière de l'empire par fon teftament; mais la vérité eft qu'il n'avait point fait de teftament, ou que du moins il n'en a jamais paru; négligence bien étonnante dans un légiflateur, et qui prouve qu'il n'avait pas cru fa maladie mortelle.

On ne favait point à l'heure de fa mort qui remplirait fon trône; il laiffait *Pierre* fon petit-fils, né de l'infortuné *Alexis;* il laiffait fa fille aînée, la ducheffe de Holftein. Il y avait une faction confidérable en faveur du jeune *Pierre*. Le prince *Menzikoff*, lié avec l'impératrice *Catherine* dans tous les temps, prévint tous les partis et tous les deffeins. *Pierre* était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit paffer l'impératrice dans une falle où leurs amis étaient déjà affemblés; on fait tranfporter le tréfor à la fortereffe, on s'affure des gardes; le prince *Menzikoff* gagna l'archevêque de Novogorod; *Catherine* tint avec eux, et avec un fecrétaire de confiance, nommé *Macarof*, un confeil fecret, où affifta le miniftre du duc de Holftein.

L'impératrice, au fortir de ce confeil, revint auprès de fon époux mourant, qui rendit les derniers foupirs entre fes bras. Auffitôt les fénateurs, les officiers généraux accoururent au palais; l'impératrice les harangua; *Menzikoff* répondit en leur nom; on délibéra pour la forme hors de la préfence de l'impératrice. L'archevêque de Plefcou, *Théophane*, déclara que l'empereur avait dit, la veille du couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après

lui;

lui; toute l'aſſemblée ſigna la proclamation, et *Catherine* ſuccéda à ſon époux le jour même de ſa mort.

Pierre le grand fut regretté en Ruſſie de tous ceux qu'il avait formés, et la génération qui ſuivit celle des partiſans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme ſon père. Quand les étrangers ont vu que tous ſes établiſſemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration conſtante, et ils ont avoué qu'il avait été inſpiré plutôt par une ſageſſe extraordinaire que par l'envie de faire des choſes étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait miſe à faire du bien, que ſes défauts n'avaient jamais affaibli ſes grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ſes taches, et que le monarque fut toujours grand: il a forcé la nature en tout, dans ſes ſujets, dans lui-même, et ſur la terre et ſur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a tranſplantés de ſes mains dans des pays dont pluſieurs alors étaient ſauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à ſon génie et éterniſé ſa mémoire; ils paraiſſent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, diſcipline militaire, marine, commerce, manufactures, ſciences, beaux arts, tout s'eſt perfectionné ſelon ſes vues; et, par une ſingularité dont il n'eſt point d'exemple, ce ſont quatre femmes, montées après lui ſucceſſivement ſur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après ſa mort; l'Etat n'en a éprouvé aucune. La ſplendeur de cet empire s'eſt augmentée ſous *Catherine I;* il a triomphé des Turcs et des Suédois ſous *Anne Petrona;* il a conquis

ſous *Eliſabeth* la Pruſſe et une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, et il a vu fleurir les arts ſous *Catherine II.*

C'eſt aux hiſtoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et des entrepriſes de *Pierre le grand;* ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans ſes travaux guerriers et politiques. Il ſuffit à un étranger, amateur déſintéreſſé du mérite, d'avoir eſſayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de *Charles XII* à le vaincre, qui ſortit deux fois de ſes Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ſes mains à preſque tous les arts néceſſaires, pour en donner l'exemple à ſon peuple, et qui fut le fondateur et le père de ſon empire.

Les ſouverains des Etats depuis long-temps policés ſe diront à eux-mêmes: ›› Si, dans les climats glacés ›› de l'ancienne Scythie, un homme, aidé de ſon ſeul ›› génie, a fait de ſi grandes choſes, que devons-nous ›› faire dans des royaumes où les travaux accumulés ›› de pluſieurs ſiècles nous ont rendu tout facile? ››

Fin de l'Hiſtoire de Pierre le grand.

PIECES ORIGINALES

Selon les traductions faites par l'ordre de Pierre I.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 juin 1718.

En vertu de l'ordonnance expresse émanée de sa majesté czarienne, et signée de sa propre main, le 13 juin dernier, pour le jugement du czarovitz *Alexis Petrovitz*, sur ses transgressions et ses crimes contre son père et son seigneur, les soussignés ministres, sénateurs, états militaire et civil, après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la régence du sénat à Pétersbourg, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux et des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de sa majesté czarienne au czarovitz, et des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, et des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, et des confessions et des déclarations du czarovitz, tant écrites de sa propre main que faites de bouche à son seigneur et père, et devant les soussignés établis par l'autorité de sa majesté czarienne, à l'effet du présent jugement: ils ont déclaré et reconnu que, quoique selon les droits de l'empire russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de sa majesté czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui, selon son importance, dépend uniquement de la volonté absolue du souverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU seul, et n'est point limité par aucune

loi ; se soumettant pourtant à ladite ordonnance de sa majesté czarienne leur souverain, qui leur donne cette liberté, et après de mûres réflexions, et en conscience chrétienne, sans crainte ni flatterie, et sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les lois divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau testament, les saintes écritures de l'évangile et des apôtres, comme aussi les canons et les règles des conciles, l'autorité des saints pères et des docteurs de l'Eglise ; prenant aussi des lumières des considérations des archevêques et du clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de sa majesté czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, et se conformant aux lois de toute la Russie, et en particulier aux constitutions de cet empire, aux lois militaires et aux statuts qui sont conformes aux lois de beaucoup d'autres Etats, sur-tout à celles des anciens empereurs romains et grecs, et d'autres princes chrétiens ; les soussignés ayant été aux avis sont convenus unanimement, sans contradiction, et ils ont prononcé que le czarovitz *Alexis Petrovitz est digne de mort* pour ses crimes susdits, et pour ses transgressions capitales contre son souverain et son père, étant fils et sujet de sa majesté czarienne ; en sorte que, quoique sa majesté czarienne ait promis au czarovitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par M. *Tolstoy*, conseiller privé, et par le capitaine *Romanzoff*, datée de Spa, le 10 juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré et volontairement, ainsi que le czarovitz même l'a avoué avec remercîment dans sa réponse à cette lettre, écrite à Naples, le 4 octobre 1717, où il a marqué qu'il remerciait sa majesté czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire ; il s'en est rendu indigne depuis par

ses oppositions aux volontés de son père et par ses autres transgressions qu'il a renouvelées et continuées, comme il est amplement déduit dans le manifeste, publié par sa majesté czarienne, le 3 février de la présente année, et parce qu'entre autres choses il n'est pas retourné de son bon gré.

Et quoique sa majesté czarienne, à l'arrivée du czarovitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, et où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père d'en avoir de son fils, et qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château, le même jour 3 de février, elle lui promît le pardon de toutes ses transgressions; sa majesté czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse, qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui czarovitz déclarerait sans aucune restriction ni réserve tout ce qu'il avait commis et tramé jusqu'à ce jour-là contre sa majesté czarienne, et qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices et généralement tous ceux qui ont su quelque chose de ses desseins et de ses menées; mais que s'il célait quelqu'un ou quelque chose, le pardon promis serait nul et demeurerait révoqué; ce que le czarovitz reçut alors et accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, et il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte croix et les saintes écritures dans l'église cathédrale.

Sa majesté czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit:

" Comme vous avez reçu hier votre pardon, à

» condition que vous déclareriez toutes les circonſtances
» de votre évaſion et ce qui y a du rapport; mais que ſi
» vous céliez quelque choſe, vous ſeriez privé de la
» vie; et comme vous avez déjà fait de bouche quelques
» déclarations, vous devez pour une plus ample ſatiſ-
» faction, et pour votre décharge, les mettre par écrit
» ſelon les points marqués ci-deſſous:

Et à la concluſion, il était encore écrit de la main de ſa majeſté czarienne dans le ſeptième article:

» Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire,
» quand même cela ne ſerait point ſpécifié ici, et purgez-
» vous comme dans la ſainte confeſſion; mais ſi vous
» cachez ou célez quelque choſe qui ſe découvre dans
» la ſuite, ne m'imputez rien; car il vous a été déclaré
» hier devant tout le monde qu'en ce cas-là le pardon
» que vous avez reçu ſerait nul et révoqué.»

Nonobſtant cela, le czarovitz a parlé dans ſes réponſes et dans ſes confeſſions ſans aucune ſincérité; il a célé et caché non-ſeulement beaucoup de perſonnes, mais auſſi des affaires capitales, et des tranſgreſſions, et en particulier ſes deſſeins de rebellion contre ſon père et ſon ſeigneur, et ſes mauvaiſes pratiques qu'il a tramées et entretenues long-temps pour tâcher d'uſurper le trône de ſon père, même de ſon vivant, par différentes mauvaiſes voies, et ſous de méchans prétextes, fondant ſon eſpérance et les ſouhaits qu'il feſait de la mort de ſon père et ſon ſeigneur, ſur la déclaration dont il ſe flattait du petit peuple en ſa faveur.

Tout cela a été découvert enſuite par les informations criminelles, après qu'il a refuſé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-deſſus.

Ainſi il eſt évident par toutes ces démarches du czarovitz, et par les déclarations qu'il a données par écrit et de bouche, et en dernier lieu par celle du 22 juin de la préſente année, qu'il n'a point voulu que la ſucceſſion à la couronne lui vînt après la mort de ſon père, de la manière que ſon père aurait voulu la lui laiſſer, ſelon l'ordre de l'équité et par les voies et les moyens que DIEU a preſcrits; mais qu'il l'a déſirée, et qu'il a eu deſſein d'y parvenir, même du vivant de ſon père et ſon ſeigneur, contre la volonté de ſa majeſté czarienne, et en s'oppoſant à tout ce que ſon père voulait, et non-ſeulement par des ſoulèvemens de rebelles qu'il eſpérait, mais encore par l'aſſiſtance de l'empereur, et avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à ſa diſpoſition, au prix même du renverſement de l'Etat, et de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'Etat pour cette aſſiſtance.

L'expoſé qu'on vient de faire fait donc voir que le czarovitz en cachant tous ſes pernicieux deſſeins, et en célant beaucoup de perſonnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait juſqu'au dernier examen, et juſqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ſes machinations, a eu en vue de ſe réſerver des moyens pour l'avenir, quand l'occaſion ſe préſenterait favorable de reprendre ſes deſſeins, et de pouſſer à bout l'exécution de cette horrible entrepriſe contre ſon père et ſon ſeigneur, et contre tout cet empire.

Il s'eſt rendu par-là indigne de la clémence et du pardon qui lui a été promis par ſon ſeigneur et ſon père; il l'a auſſi avoué lui-même, tant devant ſa majeſté czarienne qu'en préſence de tous les états eccléſiaſtiques et ſéculiers, et publiquement devant toute l'aſſemblée;

et il a auſſi déclaré verbalement et par écrit devant les juges ſouſſignés, établis par ſa majeſté czarienne, que tout ce que deſſus était véritable et manifeſte par les effets qui en avaient paru.

Ainſi, puiſque les ſuſdites lois divines et eccléſiaſtiques, les civiles et militaires, et particulièrement les deux dernières, condamnent à mort ſans miſéricorde, non-ſeulement ceux dont les attentats contre leur père et ſeigneur ont été manifeſtés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de ſe rebeller, ou d'avoir formé de ſimples deſſeins de tuer leur ſouverain ou d'uſurper l'empire; que penſer d'un deſſein de rebellion, tel qu'on n'a guère ouï parler de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon ſouverain ? premièrement comme ſon père de la patrie, et encore comme ſon père ſelon la nature; (un père très-clément qui a fait élever le czarovitz depuis le berceau avec des ſoins plus que paternels, avec une tendreſſe et une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, et de l'inſtruire avec des peines incroyables et une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable et digne de la ſucceſſion d'un ſi grand empire) à combien plus forte raiſon un tel deſſein a-t-il mérité une punition de mort ?

C'eſt avec un cœur affligé et des yeux pleins de larmes, que nous, comme ſerviteurs et ſujets, prononçons cette ſentence, conſidérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de ſi grande importance, et particulièrement de prononcer une ſentence contre le fils du très-ſouverain et très-clément czar notre ſeigneur. Cependant ſa volonté étant que nous jugions,

nous déclarons par la préfente notre véritable opinion, et nous prononçons cette condamnation avec une confcience fi pure et fi chrétienne que nous croyons pouvoir la foutenir devant le terrible, le jufte et l'impartial jugement du grand DIEU.

Soumettant au refte cette fentence que nous rendons, et cette condamnation que nous fefons, à la fouveraine puiffance, à la volonté, et à la clémente révifion de fa majefté czarienne, notre très-clément monarque.

PAIX DE NEUSTADT

Au nom de la très-fainte et indivifible Trinité.

SOIT notoire par les préfentes, que, comme il s'eft élevé il y a plufieurs années une guerre fanglante, longue et onéreufe entre fa majefté le feu roi *Charles XII* de glorieufe mémoire, roi de Suède, des Goths et des Vandales, &c. Ses fucceffeurs au trône de Suède, madame *Ulrique*, reine de Suède, des Goths et des Vandales &c. et le royaume de Suède, d'une part; et entre fa majefté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Ruffie &c. et l'empire de Ruffie, de l'autre part: les deux parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, et par conféquent à l'effufion de tant de fang innocent; et il a plu à la providence divine de difpofer les efprits des deux parties à faire affembler leurs miniftres plénipotentiaires, pour traiter et conclure une paix ferme, fincère et ftable, et une amitié éternelle entre les deux Etats, provinces, pays, vaffaux, fujets

et habitans; ſavoir, M. *Jean Lilienſted*, conſeiller de ſa majeſté le roi de Suède, de ſon royaume et de ſa chancellerie, et M. le baron *Otto-Reinhold Stroemfeld*, intendant des mines de cuivre et des fiefs des dalders, de la part de ſadite majeſté; et de la part de ſa majeſté czarienne, M. le comte *Jacob-Daniel Bruce*, ſon aide de camp général, préſident des colléges des minéraux et manufactures, et chevalier des ordres de Saint-André et de l'aigle blanc, et M. *Henri-Jean-Frédéric Oſterman*, conſeiller privé de la chancellerie de ſa majeſté czarienne: leſquels miniſtres plénipotentiaires s'étant aſſemblés à Neuſtadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; et après avoir imploré l'aſſiſtance divine, ils ont mis la main à cet important et très-ſalutaire ouvrage, et ont conclu, par la grâce et la bénédiction de DIEU, la paix ſuivante, entre la couronne de Suède et ſa majeſté czarienne.

ART. I. Il y aura dès à préſent, et juſqu'à perpétuité, une paix inviolable par terre et par mer, de même qu'une ſincère union et une amitié indiſſoluble, entre ſa majeſté le roi *Frédéric I*, roi de Suède, des Goths et des Vandales, ſes ſucceſſeurs à la couronne et au royaume de Suède; ſes domaines, provinces, pays, villes, vaſſaux, ſujets et habitans, tant dans l'empire romain que hors dudit empire, d'une part, et ſa majeſté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Ruſſie, &c. ſes ſucceſſeurs au trône de Ruſſie, et tous ſes pays, villes, vaſſaux, ſujets et habitans, d'autre part: de ſorte qu'à l'avenir, les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il ſe commette aucune hoſtilité, ſecrètement ou publiquement, directement ou indirectement, ſoit par les leurs ou par les autres: elles ne donneront non plus aucun

fecours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, fous quelque prétexte que ce foit, et ne feront avec eux aucune alliance qui foit contraire à cette paix : mais elles entretiendront toujours entre elles une amitié fincère, et tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage et la fureté mutuelle ; comme auffi de détourner, autant qu'il leur fera poffible, les dommages et les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre puiffance.

II. Il y a de plus, de part et d'autre, une amniftie générale des hoftilités commifes pendant la guerre, foit par les armes ou par d'autres voies, de forte qu'on ne s'en reffouviendra ni s'en vengera jamais ; particulièrement à l'égard de toutes les perfonnes d'Etat et des fujets, de quelque nation que ce foit, qui font entrés au fervice de l'une des deux parties pendant la guerre, et qui par cette démarche fe font rendus ennemis de l'autre partie, excepté les cofaques ruffiens qui ont paffé au fervice du roi de Suède : fa majefté czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fuffent compris dans cette amniftie générale, nonobftant toutes les inftances qui ont été faites de la part du roi de Suède en leur faveur.

III. Toutes les hoftilités, tant par mer que par terre, cefferont ici et dans le grand duché de Finlande, dans quinze jours, ou plus tôt, s'il eft poffible, après la fignature de cette paix ; mais dans les autres endroits, dans trois femaines, ou plus tôt, s'il eft poffible, après qu'on aura fait l'échange de part et d'autre : pour cet effet, on publiera d'abord la conclufion de la paix : et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vînt à commettre quelque hoftilité par mer ou par terre, de l'un ou de

l'autre côté, de quelque nom que ce ſoit, par ignorance de la paix concluë, cela ne portera aucun préjudice à la concluſion de cette paix; mais on ſera obligé de reſtituer et les hommes et les effets pris et enlevés après ce temps-là.

IV. Sa majeſté le roi de Suède cède par les préſentes, tant pour ſoi-même que pour ſes ſucceſſeurs au trône et au royaume de Suède, à ſa majeſté czarienne et ſes ſucceſſeurs à l'empire de Ruſſie, en pleine, irrévocable et éternelle poſſeſſion, les provinces qui ont été conquiſes et priſes par les armes de ſa majeſté czarienne dans cette guerre, ſur la couronne de Suède; ſavoir, la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, et une partie de la Carélie, de même que le diſtrict du fief de Vibourg, ſpécifié ci-deſſous dans l'article du règlement des limites; les villes et forteresses de Riga, Dunemunde, Pernau, Revel, Deorpt, Nerva, Vibourg, Kexholm, et les autres villes, forteresses, ports, places, diſtricts, rivages et côtes appartenans auxdites provinces, comme auſſi les îles d'Oeſel, Daghoc, Moen et toutes les autres îles depuis la frontière de Courlande, ſur les côtes de Livonie, Eſtonie et Ingermanie, et du côté oriental de Revel, ſur la mer qui va à Vibourg, vers le Midi et l'Orient; avec tous les habitans qui ſe trouvent dans ces îles, et dans les ſuſdites provinces, villes et places; et généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits et émolumens, ſans aucune expédition, ainſi que la couronne de Suède les a poſſédés.

Pour cet effet ſa majeſté le roi de Suède renonce à jamais, de la manière la plus ſolennelle, tant pour ſoi que pour ſes ſucceſſeurs et pour tout le royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues juſque

ici, ou peuvent avoir fur lefdites provinces, îles, pays et places, dont tous les habitans feront, en vertu des préfentes, déchargés du ferment qu'ils ont prêté à la couronne de Suède; de forte que fa majefté et le royaume de Suède ne pourront plus fe les attribuer dès à préfent, ni les redemander à jamais, fous quelque prétexte que ce foit, mais ils feront et refteront incorporés à perpétuité à l'empire de Ruffie; et fa majefté et le royaume de Suède s'engagent, par les préfentes, de laiffer et maintenir toujonrs fa majefté czarienne et fes fucceffeurs à l'empire de Ruffie dans la paifible poffeffion defdites provinces, îles, pays et places; et l'on cherchera, et remettra à ceux qui feront autorifés de fa majefté czarienne toutes les archives et papiers qui concernent principalement ces pays, lefquels ont été enlevés et portés en Suède pendant cette guerre.

V. Sa majefté czarienne s'engage en échange, et promet de reftituer et d'évacuer à fa majefté et à la couronne de Suède, dans le terme de quatre femaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plus tôt, s'il eft poffible, le grand duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réfervée ci-deffous dans le règlement des limites, laquelle appartiendra à fa majefte czarienne; de forte que fa majefté czarienne, et fes fucceffeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention fur ledit duché, fous quelque prétexte que ce foit. Outre cela, fa majefté czarienne s'engage et promet de faire payer promptement, infailliblement, et fans rabais, la fomme de deux millions d'écus, aux autorifés du roi de Suède, pourvu qu'ils produifent et donnent les quittances valables, dans les termes fixés, et en telle forte de monnaie dont on eft convenu par un article féparé, lequel eft

de la même force, comme s'il était inféré ici de mot à mot.

VI. Sa majefté le roi de Suède s'eft auffi réfervé, à l'égard du commerce, la permiffion pour toujours de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel et Arensbourg, pour cinquante mille roubles: lefquels grains fortiront defdites places fans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être tranfportés en Suède, moyennant une atteftation, par laquelle il paraiffe qu'ils ont été achetés pour le compte de fa majefté fuédoife, ou par des fujets qui font chargés de cet achat de la part de fa majefté le roi de Suède : ce qui ne fe doit pas entendre des années dans lefquelles fa majefté czarienne fe trouverait obligée par manque de récolte, ou par d'autres raifons importantes, de défendre la fortie des grains généralement pour toutes les nations.

VII. Sa majefté czarienne promet auffi, de la manière la plus folennelle, qu'elle ne fe mêlera point des affaires domeftiques du royaume de Suède, ni de la forme de régence qui a été réglée et établie fous ferment, et unanimement par les états dudit royaume ; qu'elle n'affiftera perfonne, en aucune manière, qui que ce puiffe être, ni directement ni indirectement, mais qu'elle tâchera d'empêcher et de prévenir tout ce qui y eft contraire, pourvu que cela vienne à la connaiffance de fa majefté czarienne; afin de donner par-là des marques évidentes d'une amitié fincère et d'un véritable voifin.

VIII. Et comme on a, de part et d'autre, l'intention de faire une paix ferme, fincère et durable, et qu'ainfi il eft très-néceffaire de régler tellement les limites qu'aucune des deux parties ne fe puiffe donner aucun ombrage, mais que chacune pofsède paifiblement ce qui lui a été

cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer que les deux empires auront dès à préfent et à jamais les limites fuivantes, qui commencent fur la côte feptentrionale de Sinus Finicus près de Vickolax, d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer jufque vis-à-vis de Villayoki, et de là plus avant dans le pays; enforte que du côté de la mer et vis-à-vis de Rohel, il y aura une diftance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale jufqu'au chemin qui va de Vibourg à Lapftrand, à la diftance de trois lieues de Vibourg, et qui va dans la même diftance de trois lieues vers le Nord par Vibourg dans une ligne diamétrale jufqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Ruffie et la Suède, et même avant la réduction du fief de Kexholm fous la domination du roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieues; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexhol jufqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commerce près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Ruffie et la Suède; tellement que fa majefté le roi et le royaume de Suède pofféderont toujours tout ce qui eft fitué vers l'Oueft et le Nord au-delà des limites fpécifiées, et fa majefté czarienne et l'empire de Ruffie pofféderont à jamais ce qui eft fitué en-deçà, du côté d'Orient et du Sud. Et comme fa majefté czarienne cède ainfi à perpétuité à fa majefté le roi et au royaume de Suéde une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'empire de Ruffie, elle promet de la manière la plus folennelle, pour foi et fes fucceffeurs au trône de Ruffie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, fous quelque

prétexte que ce soit; mais ladite partie sera et restera toujours incorporée au royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, elles resteront sur le même pied qu'elles étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux empires. On est convenu de plus de nommer des commissaires de part et d'autre, immédiatement après la ratification du traité principal, pour régler les limites, de la manière susdite.

IX. Sa majesté czarienne promet en outre de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Estonie et d'Oesel, nobles et roturiers, les villes, magistrats et les corps des métiers, dans l'entière jouissance des priviléges, coutumes et prérogatives dont ils ont joui sous la domination du roi de Suède.

X. On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences dans les pays qui ont été cédés; mais on y laissera et maintiendra la religion évangélique, de même que les églises, les écoles et ce qui en dépend, sur le même pied qu'elles étaient du temps de la dernière régence du roi de Suède, à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la religion grecque.

XI. Quant à la réduction et liquidation qui se firent du temps de la régence précédente du roi de Suède en Livonie, Estonie et Oesel, au grand préjudice des sujets et des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu roi de Suède de glorieuse mémoire à donner l'assurance par une patente qui fut publiée, le 13 avril 1700, *que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard;* et alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la

possession

poſſeſſion de leurs biens confiſqués) ſa majeſté czarienne s'engage et promet de faire rendre juſtice à un chacun, ſoit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juſte prétention ſur des terres en Livonie, Eſtonie, ou dans la province d'Oeſel, et la peut vérifier dûment; de ſorte qu'ils rentreront alors dans la poſſeſſion de leurs biens ou terres.

XII. On reſtituera auſſi inceſſamment, en conformité de l'amniſtie qui a été accordée et réglée ci-deſſus dans l'article ſecond, à ceux de Livonie, d'Eſtonie et de l'île d'Oeſel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du roi de Suède, les biens, terres et maiſons qui ont été confiſqués et donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces que dans celles de Nerva et Vibourg, ſoit qu'ils leur ſoient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, ſans aucune exception et reſtriction, ſoit que les propriétaires ſe trouvent à préſent en Suède ou en priſon, ou quelque autre part, après que chacun ſe fera auparavant légitimé auprès du gouvernement général, en produiſant ſes documens touchant ſon droit; mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre et après la confiſcation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont ſouffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la poſſeſſion de leurs biens ou terres, ſeront obligés de rendre hommage à ſa majeſté czarienne, leur ſouverain d'à préſent, et de ſe comporter au reſte comme de fidèles vaſſaux et ſujets : après qu'ils auront prêté le ferment accoutumé, il leur ſera permis de ſortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui ſont alliés et amis de l'empire de Ruſſie, et de s'engager au ſervice

des puiſſances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y ſont déjà engagés, ſuivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à ſa majeſté czarienne, on fixe et on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la paix, pour vendre dans ce temps-là leurs biens, terres, et ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, ſans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances et ſtatuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir qu'un héritage fût dévolu, ſuivant les droits du pays, à quelqu'un, et que celui-ci n'eût pas prêté le ſerment de fidélité à ſa majeſté czarienne, il ſera obligé de le faire à l'entrée de ſon héritage, ou de vendre ces biens dans l'eſpace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent ſur des terres ſituées en Livonie, Eſtonie, et dans l'île d'Oeſel, et qui en ont reçu des contrats légitimes, jouiront paiſiblement de leurs hypothèques, juſqu'à ce qu'on leur en paye et le capital et l'intérêt; mais ces hypothécaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui ſont échus pendant la guerre, et qui ne ſont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'adminiſtration des biens ſuſdits, ſeront obligés de rendre hommage à ſa majeſté czarienne. Tout ceci s'entend auſſi de ceux qui reſtent ſous la domination de ſa majeſté czarienne, leſquels auront la même liberté de diſpoſer des biens qu'ils ont en Suède et dans les pays qui ont été cédés à la couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra auſſi réciproquement les ſujets des parties pacifiantes qui ont de juſtes prétentions dans les pays des deux puiſſances, ſoit au public ou à des perſonnes particulières, et on leur rendra une prompte juſtice, afin

qu'un chacun ſoit ainſi mis et remis dans la poſſeſſion de ce qui lui appartient de droit.

XIII. Toutes les contributions en argent ceſſeront dans le grand duché de Finlande que ſa majeſté czarienne reſtitue, ſuivant l'article V, à ſa majeſté le roi et au royaume de Suède, à compter depuis la date de la ſignature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres et les fourages néceſſaires aux troupes de ſa majeſté czarienne, juſqu'à ce que ledit duché ſoit entièrement évacué, ſur le même pied que cela s'eſt pratiqué juſqu'ici; et l'on défendra et inhibera, ſous des peines très-rigoureuſes, d'enlever à leur délogement aucuns miniſtres ni payſans de la nation finlandaiſe, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laiſſera toutes les forteresſes et châteaux de Finlande dans le même état où ils ſont à préſent; mais il ſera permis à ſa majeſté czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays et places, tout le gros et petit canon, leurs attirails, magaſins, et autres munitions de guerre que ſa majeſté czarienne y a fait tranſporter, de quelque nom que ce ſoit. Pour cette fin et pour le tranſport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux et les chariots néceſſaires juſqu'aux frontières. Même, ſi l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme ſtipulé, et qu'on fût obligé d'en laiſſer une partie en arrière, elle ſera bien gardée, et remiſe enſuite à ceux qui ſont autoriſés de ſa majeſté czarienne, dans quelque temps qu'elle le ſouhaite, et on ſera auſſi tranſporter ladite partie juſqu'aux frontières. En cas que les troupes de ſa majeſté czarienne aient trouvé et envoyé hors du pays quelques archives et papiers, touchant le grand duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche,

et fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera à ceux qui font autorifés de fa majefté le roi de Suède.

XIV. Tous les prifonniers de part et d'autre, de quelque nation, condition et état qu'ils foient, feront élargis immédiatement après la ratification de ce traité de paix, fans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution fuffifante pour le paiement d'icelles. On leur fournira gratis de part et d'autre les chevaux et les chariots néceffaires dans le temps fixé pour leur départ, à proportion de la diftance des places où ils fe trouvent actuellement, jufqu'aux frontières. Touchant les prifonniers qui ont embraffé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont deffein de refter dans les Etats de l'une ou de l'autre partie, ils auront indifféremment cette permiffion-là. Ceci s'entend auffi de tous ceux qui ont été enlevés de part et d'autre pendant cette guerre, lefquels pourront auffi ou refter où ils font, ou retourner chez eux, excepté ceux qui ont, de leur propre mouvement, embraffé la religion grecque, fa majefté czarienne le voulant ainfi; pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier et afficher des édits dans leurs Etats.

XV. Sa majefté le roi et la république de Pologne, comme alliés de fa majefté czarienne, font compris expreffément dans cette paix, et on leur réferve l'accès tout de même comme fi le traité de paix à renouveler entre eux et la couronne de Suède eût été inféré ici de mot à mot. Pour cette fin cefferont toutes les hoftilités de quelque nom qu'elles foient, par-tout et dans tous les royaumes, pays et domaines qui appartiennent aux deux parties pacifiantes, et qui font fitués tant dans

l'empire romain que hors de l'empire romain, et il y aura une paix ftable et durable entre les fufdites deux couronnes. Et comme aucun miniftre plénipotentiaire de la part de fa majefté et la république de Pologne n'a affifté au congrès de paix qui s'eft tenu à Neuftadt, et qu'ainfi on n'a pu renouveler à la fois la paix entre fa majefté le roi de Pologne et la couronne de Suède par un traité folennel, fa majefté le roi de Suède s'engage et promet d'envoyer au congrès de paix fes plénipotentiaires pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du congrès, afin de conclure, fous la médiation de fa majefté czarienne, une paix durable entre ces deux rois, à condition que rien n'y foit contenu qui puiffe porter du préjudice à ce traité de paix perpétuelle fait avec fa majefté czarienne.

XVI. On réglera et on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer et par terre entre les deux puiffances, leurs Etats, fujets et habitans, dès qu'il fera poffible, par le moyen d'un traité à part fur ce fujet, à l'avantage des Etats de part et d'autre; mais en attendant, il fera permis aux fujets ruffiens et fuédois de trafiquer librement dans l'empire de Ruffie et dans le royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce traité de paix, en payant les droits ordinaires de toutes fortes de marchandifes; de forte que les fujets de Ruffie et de Suède jouiront réciproquement des mêmes priviléges et prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des fufdits Etats.

XVII. La paix étant conclue, on reftituera de part et d'autre aux fujets de Ruffie et de Suède, non-feulement les magafins qu'ils avaient avant la naiffance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux puiffances, mais on leur permettra auffi d'établir des magafins dans

les villes, ports et autres places qui sont sous la domination de sa majesté czarienne et du roi de Suède.

XVIII. En cas que des vaisseaux de guerre ou marchands suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens sur les côtes et rivages de Russie, les sujets de sa majesté czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours et d'assistances, de sauver l'équipage et les effets, autant qu'il leur sera possible, et de rendre fidèlement ce qui a été poussé à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompense convenable. Les sujets de sa majesté le roi de Suède en feront autant à l'égard des vaisseaux et des effets russiens qui auront le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, et pour prévenir toute insolence, vol et pillage, qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens, sa majesté czarienne et le roi de Suède feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, et feront punir arbitrairement les infracteurs.

XIX. Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu et résoln que si les vaisseaux de guerre suédois un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté czarienne, ils feront la salve de leur canon, et ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse russienne; et *vice versâ*, si les vaisseaux de guerre russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté le roi de Suède, ils feront la salve de leur canon, et ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse suédoise. En cas que les vaisseaux suédois et russiens se rencontrent en mer, ou en quelque

port ou autre endroit, ils se salueront les uns les autres de la salve ordinaire, de la même manière que cela se pratique en pareil cas entre la Suède et le Danemarck.

XX. On est convenu de part et d'autre de ne plus défrayer les ministres des deux puissances, comme aupa ravant; leurs ministres plénipotentiaires et envoyés, sans ou avec caractères, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes et toute leur suite, tant en voyage qu'à la cour, et dans la place où ils ont ordre d'aller résider; mais si l'une ou l'autre des deux parties reçoit à temps la nouvelle de la venue d'un envoyé, elles ordonneront à leurs sujets de lui donner toute l'assistance dont il aura besoin, afin qu'il puisse continuer surement sa route.

XXI. De la part de sa majesté le roi de Suède, on comprend aussi dans ce traité de paix sa majesté le roi de la Grande-Bretagne, à la réserve des griefs qu'il y a entre sa majesté czarienne et ledit roi, dont on traitera directement, et l'on tâchera de les terminer amiablement. Il sera permis aussi à d'autres puissances, qui seront nommées par les deux parties pacifiantes dans l'espace de trois mois, d'accéder à ce traité de paix.

XXII. En cas qu'il survienne à l'avenir quelque différens entre les Etats et les sujets de Suède et de Russie, cela ne dérogera pas à ce traité de paix éternelle; mais il aura et tiendra sa force et son effet, et on nommera incessamment des commissaires de part et d'autre, pour examiner et vider équitablement le différent.

XXIII. On rendra aussi dès-à-présent tous ceux qui sont coupables de trahisons, meurtres, vols et autres crimes, et qui passent de la Suède en Russie, et de la Russie en Suède, seuls ou avec femmes et enfans, en cas que la partie lésée du pays d'où ils se sont évadés

les réclame, de quelque nation qu'ils soient, et dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes et enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.

XXIV. L'échange des ratifications de cet instrument de paix se fera à Neustadt, dans l'espace de trois semaines, à compter de la signature, ou plus tôt s'il est possible. En foi de tout ceci, on a dressé deux exemplaires de la même teneur de ce traité de paix, lesquels ont été confirmés par les ministres plénipotentiaires de part et d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs maîtres, qui les avaient signés de leurs mains propres, et y avaient fait apposer leurs sceaux. Fait à Neustadt, le 30 auguste 1721 v. st. depuis la naissance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.

OTTO-BEINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JEAN-FREDERIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE I,

Pour le couronnement de l'impératrice Catherine.

NOUS *Pierre I*, empereur et autocrateur de toute la Ruſſie, &c. Savoir fesons à tous les eccléſiaſtiques, officiers civils et militaires, et autres de la nation ruſſienne, nos fidèles ſujets : Perſonne n'ignore l'uſage conſtant et perpétuel établi dans les royaumes de la chrétienté, ſuivant lequel les potentats font couronner leurs épouſes, ainſi que cela ſe pratique actuellement, et l'a été diverſes fois dans les temps reculés par les empereurs de la véritable croyance grecque ; ſavoir, l'empereur *Baſilide*, qui a fait couronner ſon épouſe *Zénobie;* l'empereur *Juſtinien*, ſon épouſe *Lupicine;* l'empereur *Héraclius*, ſon épouſe *Martine;* l'empereur *Léon le philoſophe*, ſon épouſe *Marie*, et pluſieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale ſur la tête de leurs épouſes, mais dont nous ne ferons point mention ici, à cauſe que cela nous mènerait trop loin.

Il eſt auſſi connu juſqu'à quel point nous avons expoſé notre propre perſonne, et affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt et un ans conſécutifs ; laquelle nous avons terminée, par le ſecours de DIEU, d'une manière ſi honorable, et ſi avantageuſe que la Ruſſie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre. L'impératrice *Catherine*, notre très-chère épouſe, nous a été d'un grand ſecours dans tous ces dangers, non-ſeulement dans ladite guerre, mais

encore dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, et nous a fervi de confeil autant qu'il a été poffible, nonobftant la faibleffe du fexe; particulièrement à la bataille contre les Turcs fur la rivière du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, et celle des Turcs compofée de deux cents foixante et dix mille hommes. Ce fut dans cette circonftance défefperée qu'elle fignala furtout fon zèle par un courage fupérieur à fon fexe, ainfi que cela eft connu à toute l'armée et dans notre empire. A ces caufes, et en vertu du pouvoir que DIEU nous a donné, nous avons réfolu d'honorer notre époufe de la couronne impériale, en reconnaiffance de toutes fes peines; ce qui, s'il plait à DIEU, fera accompli cet hiver à Mofcou; et nous donnons avis de cette réfolution à tous nos fidèles fujets, en faveur defquels notre affection impériale eft inaltérable.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE LE GRAND.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage eſt fort antérieur au temps où des circonſtances que M. de *Voltaire* ne pouvait prévoir, l'obligèrent de donner une hiſtoire de *Pierre I* ſur des mémoires envoyés ou du moins approuvés par la cour de Ruſſie. On a cru devoir le conſerver tel qu'il a été donné par l'auteur, ſans en retrancher ce qui pourrait paraître des répétitions, ſoit de l'hiſtoire de *Pierre I*, ſoit de celle de *Charles XII*.

ANECDOTES
SUR LE CZAR
PIERRE LE GRAND.

PIERRE I a été furnommé le *grand*, parce qu'il a entrepris et fait de très-grandes chofes, dont nulle ne s'était préfentée à l'efprit d'aucun de fes prédéceffeurs. Son peuple, avant lui, fe bornait à ces premiers arts enfeignés par la néceffité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils défirent fi peu ce qu'ils ne connaiffent pas. le génie fe développe fi difficilement, et s'étouffe fi aifément fous les obftacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations font demeurées groffières pendant des milliers de fiècles, jufqu'à ce qu'il foit venu des hommes tels que le czar *Pierre*, précifément dans le temps qu'il fallait qu'ils vinffent.

Le hafard fit qu'un jeune genevois, nommé *le Fort*, était à Mofcou chez un ambaffadeur danois, vers l'an 1695. Le czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce genevois, qui avait appris en peu de temps la langue ruffe, et qui parlait prefque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au prince; il entra dans fon fervice, et bientôt après dans fa familiarité. Il lui fit comprendre qu'il y avait une autre manière de vivre et de régner que celle qui était malheureufement établie de tous les temps dans fon vafte empire; et fans ce genevois la Ruffie ferait peut-être encore barbare.

Il fallait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, et pour fe dépouiller des

préjugés du trône et de sa patrie. Le czar sentit qu'il avait à former une nation et un empire ; mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses Etats, et d'aller, comme *Prométhée*, emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient, il y a trois siècles, aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussitôt qu'il l'aurait voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696 ; et ce ne fut qu'après les avoir vaincus qu'il sortit de ses Etats pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, et dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaëloff*. On l'appelait communément *maître Pierre*, (*Peterbas.*) Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il maniait la hache et le compas ; et quand il avait travaillé dans son attelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la géographie, la géométrie et l'histoire. Dans les premiers temps le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple souffrait, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit fut le hollandais ; il s'adonna depuis à l'allemand qui lui parut une langue douce, et qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'anglais dans son voyage à Londres, mais il ne sut jamais le français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous l'impératrice *Elisabeth*, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille était haute, sa physionomie fière et majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions, qui altéraient les traits de son visage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poison qu'on disait que sa sœur *Sophie* lui avait donné ; mais le véritable poison était le vin et l'eau-de-vie, dont il fit souvent des excès, se fiant trop à son tempérament robuste.

Il conversait également avec un artisan et avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de distinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme qui voulait s'instruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède son rival les craignait, et tout lui était également bon en amour comme à table. Il se piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les législateurs et les rois ne doivent point se mettre en colère; mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, et il dit même à un magistrat de Hollande, à son second voyage: *J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même.* Il est vrai que les cruautés qu'on lui reproche étaient un usage de la cour de Moscou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un czar appliquer de sa main royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs services étant ivres, ou d'essayer son sabre en fesant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de son pays; *le Fort* eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter

quelquefois fur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, et fur-tout fon goût pour les arts, qui fe développait, adoucirent un peu fes mœurs; car c'eft le privilége de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait fouvent chez un géographe avec lequel il fefait des cartes marines. Il paffait des journées entières chez le célèbre *Ruyfch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections qui ont perfectionné l'anatomie, et qui lui ôtent fon dégoût. Ce prince fe donnait lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, l'éducation qu'un artifan hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie : cette efpèce d'éducation était au-deffus de celle qu'on avait jamais reçue fur le trône de Ruffie. Dans le même temps, il envoyait de jeunes mofcovites voyager et s'inftruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureufes. Ses nouveaux difciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un qui, étant envoyé à Venife, ne fortit jamais de fa chambre, pour n'avoir pas à fe reprocher d'avoir vu un autre pays que la Ruffie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était infpirée par des prêtres mofcovites, qui prétendaient que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raifon que dans l'ancien teftament il avait été défendu aux habitans de la Paleftine de prendre les mœurs de leurs voifins plus riches qu'eux et plus adroits.

En 1698, il alla d'Amfterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiffeau, non pas auffi en celle de fouverain, mais fous le nom d'un boyard ruffe, qui voyageait pour s'inftruire. Il vit tout, et même il alla à la comédie anglaife où il n'entendait rien, mais il

il y trouva une actrice nommée mademoifelle *Groft*, dont il eut les faveurs, et dont il ne fit pas la fortune.

Le roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maifon logeable ; c'eft beaucoup à Londres, les palais ne font pas communs dans cette ville immenfe, où l'on ne voit guère que des maifons baffes, fans cour et fans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le czar trouva fa maifon encore trop belle ; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de fe perfectionner dans la marine. Il s'habillait même fouvent en matelot, et il fe fervait de ce déguifement pour engager plufieurs gens de mer à fon fervice.

Ce fut à Londres qu'il deffina lui-même le projet de la communication du Volga et du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, et réunir ainfi l'Océan, la mer Noire et la mer Cafpienne. Des anglais qu'il emmena avec lui le fervirent mal dans ce grand deffein ; et les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'opposèrent encore plus à cette vafte entreprife.

Il manqua d'argent à Londres, des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permiffion de porter du tabac en Ruffie. C'était une grande nouveauté en ce pays, et la religion y était intéreffée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient ; et le clergé regardait comme un de fes grands priviléges d'empêcher la nation ruffe de fumer. Le czar prit les cent mille écus, et fe chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des préfens à de tels voyageurs ; le préfent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux.

Il lui donna un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provifions de toute efpèce; et tous les gens de l'équipage voulurent bien fe laiffer donner auffi. *Pierre* fur fon yacht, dont il fe fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir fes charpentiers, et de là il alla à Vienne, vers le milieu de l'an 1698, où il devait refter moins de temps qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à effuyer et moins de chofes à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venife, et enfuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Mofcou, fur la nouvelle d'une guerre civile, caufée par fon abfence et par la permiffion de fumer. Les ftrélitz, ancienne milice des czars, pareille à celle des janiffaires, auffi turbulente, auffi indifciplinée, moins courageufe et non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés et moines, moitié grecs, moitié ruffes, qui repréfentèrent combien DIEU était irrité qu'on prît du tabac en Mofcovie, et qui mirent l'Etat en combuftion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévu ce que pourraient des moines et des ftrélitz, avait pris fes mefures. Il avait une armée difciplinée, compofée prefque toute d'étrangers bien payés, bien armés, et qui fumaient fous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, et qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le fultan *Ofman*, qui voulant comme *Pierre* réformer fes janiffaires, et n'ayant pu leur rien oppofer, ne les réforma point, et fut étranglé par eux.

Alors fes armées furent mifes fur le pied de celles des princes européans. Il fit bâtir des vaiffeaux par fes Anglais et fes Hollandais à Veronitz fur le Tanaïs à quatre cents

lieues de Moſcou. Il embellit les villes, pourvut à leur ſureté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute eſpèce; et ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Ruſſes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciſelés, des étoffes d'or et d'argent à Moſcou : tant eſt puiſſante l'influence d'un ſeul homme, quand il eſt maître et qu'il ſait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquiſes ſur les Ruſſes, ne l'empêcha pas, toute malheureuſe qu'elle fut d'abord, de continuer ſes réformes dans l'Etat et dans l'Egliſe : il déclara, à la fin de 1699, que l'année ſuivante commencerait au mois de janvier, et non au mois de ſeptembre. Les Ruſſes, qui penſaient que DIEU avait créé le monde en ſeptembre, furent étonnés que leur czar fût aſſez puiſſant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le ſiècle, en 1700, par un grand jubilé que le czar indiqua lui-même. Il avait ſupprimé la dignité de patriarche, et il en ſeſait les fonctions. Il n'eſt pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis ſon patriarche aux petites maiſons de Moſcou. Il avait coutume, quand il voulait ſe réjouir en puniſſant, de dire à celui qu'il châtiait ainſi : *Je te fais fou;* et celui à qui il donnait ce beau titre, était obligé, fût-il le plus grand ſeigneur du royaume, de porter une marotte, une jaquette et des grelots, et de divertir la cour en qualité de fou de ſa majeſté czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche; il ſe contenta de ſupprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abuſé au point qu'ils avaient obligé les czars de marcher devant eux une

fois l'an, en tenant la bride du cheval patriarchal, (*) cérémonie dont un homme tel que *Pierre le grand* s'était d'abord difpenfé.

Pour avoir plus de fujets, il voulut avoir moins de moines, et ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès fon temps fon pays fut, de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repouffé, par cette faibleffe naturelle qu'ont tous les religieux de vouloir augmenter leur nombre, et par cette autre faibleffe qu'ont les gouvernemens de le fouffrir.

Il fit d'ailleurs des lois fort fages pour les deffervans des églifes, et pour la réforme de leurs mœurs, quoique les fiennes fuffent affez déréglées, fachant très-bien que ce qui eft permis à un fouverain ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivaient toujours féparées des hommes; il était inoui qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il époufait. Il ne fefait connaiffance avec elle qu'à l'églife. Parmi les préfens de noces était une groffe poignée de verges que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occafion elle devait s'attendre à une petite correction maritale; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, et on enterrait vives celles qui ufurpaient ce même droit fur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes; et pour rendre les mariages moins

(*) L'auteur de la nouvelle hiftoire de Ruffie prétend que cette cérémonie n'a jamais eu lieu, et que les patriarches fe contentaient d'affecter l'égalité avec les empereurs : cette farce infolente n'a donc jamais été jouée que dans notre occident; et ceux qui l'ont jouée ne font pas encore fupprimés !

malheureux et mieux aſſortis, il introduiſit l'uſage de faire manger les hommes avec elles, et de préſenter les prétendans aux filles avant la célébration ; en un mot, il établit et fit naître tout dans ſes Etats juſqu'à la ſociété. On connaît le règlement qu'il fit lui-même pour obliger ſes boyards et ſes boyardes à tenir des aſſemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité ruſſe étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on ſeſait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort ivre et peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une eſpèce de ſociété chez un peuple qui n'en connaiſſait point. On alla même juſqu'à donner quelquefois des ſpectacles dramatiques. La princeſſe *Natalie*, une de ſes ſœurs, fit des tragédies en langue ruſſe, qui reſſemblaient aſſez aux pièces de *Shakeſpeare*, dans leſquelles des tyrans et des arlequins ſeſaient les premiers rôles. L'orcheſtre était compoſé de violons ruſſes qu'on ſeſait jouer à coups de nerf de bœuf. A préſent on a dans Pétersbourg des comédiens français et des opéra italiens. La magnificence et le goût même ont en tout ſuccédé à la barbarie. Une des plus difficiles entrepriſes du fondateur fut d'accourcir les robes, et de faire raſer les barbes de ſon peuple. Ce fut-là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'allemande, et à manier le raſoir ? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers ; les uns coupaient les robes, de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obſtinés payaient quarante ſous de notre monnaie. Bientôt on aima mieux perdre ſa barbe que ſon argent. Les femmes ſervirent utilement le czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons raſés; elles lui eurent obligation de n'être plus

fouettées, de vivre en société avec les hommes, et d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes et petites, qui fesaient les amusemens du czar, et de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jeta les fondemens de l'importante ville et du port de Pétersbourg, en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ses mains à la première maison; rien ne le rebuta : des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Astracan, des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, et dans les fatigues et la disette qu'on essuya, mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Veronitz furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens, pour avoir des flottes dans la mer Baltique, et cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne possédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambassadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut se souvenir qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui était bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, et une maîtresse qui méritait d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement, en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un ministre luthérien nommé *Gluk*, mariée à un soldat livonien, prise par un parti deux jours après ce mariage, avait passé du service des généraux *Bauer* et

Sheremetof à celui de *Menzikoff*, garçon pâtiffier qui devint prince et le premier homme de l'empire; enfin elle fut l'époufe de *Pierre le grand*, et enfuite impératrice fouveraine après la mort du czar, et digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de fon mari, et fauva beaucoup plus de dos du *knout*, et beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le général *le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un baron allemand, un écuyer d'un abbé de Fuldes n'eût point époufé *Catherine*; mais *Pierre le grand* ne penfait pas que le mérite eût auprès de lui befoin de trente-deux quartiers. Les fouverains penfent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, et que tout eft égal devant eux. Il eft bien certain que la naiffance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, et un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieufe, la fortune encore plus. *Catherine* avait eu une éducation tout auffi bonne pour le moins chez fon miniftre d'Eftonie, que toutes les boyardes de Mofcou et d'Archangel, et était née avec plus de talens et une ame plus grande; elle avait réglé la maifon du général *Bauer* et celle du prince *Menzikoff*, fans favoir ni lire ni écrire. Quiconque fait très-bien gouverner une grande maifon peut gouverner un royaume; cela peut paraître un paradoxe, mais certainement c'eft avec le même efprit d'ordre, de fageffe et de fermeté qu'on commande à cent perfonnes et à plufieurs milliers.

Le czarovitz *Alexis*, fils du czar, qui époufa, dit-on, comme lui une efclave, et qui, comme lui, quitta fecrètement la Ruffie, n'eut pas un fuccès pareil dans fes deux entreprifes; et il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père; ce fut un des plus terribles exemples

de févérité que jamais on ait donné du haut d'un trône; mais ce qui eft bien honorable pour la mémoire de l'impératrice *Catherine*, c'eft qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, et qui n'aimait rien de ce que fon père aimait; on n'accufait point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle : le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop ruffe, de défapprouver tout ce que fon père fefait de grand et d'immortel pour la gloire de fa nation. Un jour entendant des mofcovites qui fe plaignaient des travaux infupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Pétersbourg : *Confolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas long-temps*. Quand il fallait fuivre fon père dans ces voyages de cinq à fix cents lieues, que le czar entreprenait fouvent, le prince feignait d'être malade; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent fa fanté et fon efprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'inftruire : il favait la géométrie, l'hiftoire, avait appris l'allemand; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, et c'eft ce que fon père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princeffe de *Wolffenbuttel*, fœur de l'impératrice, femme de *Charles VI*, en 1711. Ce mariage fut malheureux. La princeffe était fouvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, et pour *Afrofine*, fille finlandaife, grande, bien faite, et fort douce. On prétend que la princeffe mourut de chagrin, fi le chagrin peut donner la mort, et que le czarovitz époufa enfuite fecrètement *Afrofine*, en 1713, lorfque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il fe ferait bien paffé.

Les mécontentemens entre le père et le fils devinrent de jour en jour plus férieux, jufque-là que *Pierre*, dès l'an

1716, menaça le prince de le déshériter, et le prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le czar, en 1717, renouvela ses voyages par politique et par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était-là le temps de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie et de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrètement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'empereur *Charles VI*, beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque temps très-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en fesait présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez M. le duc d'*Antin*, et la première chose qu'il vit fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnaie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce et on les lui présentait; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots : *Pierre le grand*. Le revers était une Renommée, et la légende, *vires acquirit eundo*; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* et la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il repré-

fente, le czar laiffa paraître un de ces tranfports, et dit une de ces chofes qui ne peuvent partir que de ceux qui font nés pour être de grands hommes. Il monta fur le tombeau, embraffa la ftatue; *Grand miniftre* dit-il, *que n'es-tu né de mon temps ! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'enthoufiafme que le czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue ruffe, répondit : » S'il » avait donné cette moitié, il n'aurait pas long-temps » gardé l'autre. »

Le czar après avoir ainfi parcouru la France, où tout difpofe les mœurs à la douceur et à l'indulgence, retourna dans fa patrie, et y reprit fa févérité. Il avait enfin engagé fon fils à revenir de Naples à Pétersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Mofcou devant le czar, fon père, qui commença par le priver de la fucceffion au trône, et lui fit figner un acte folennel de renonciation, à la fin du mois de janvier 1718; et en confidération de cet acte, le père promit à fon fils de lui laiffer la vie.

Il n'était pas hors de vraifemblance qu'un tel acte ferait un jour annullé. Le czar, pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, et fe fouvenant feulement qu'il était fondateur d'un empire que fon fils pouvait replonger dans la barbarie, fit inftruire publiquement le procès de ce prince infortuné, fur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On affembla des évêques, des abbés et des profeffeurs, qui trouvèrent dans l'ancien teftament, que ceux qui maudiffent leur père et leur mère doivent être mis à mort; qu'à la vérité, *David* avait pardonné à fon fils *Abfalon*

révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Abſalon*. Tel fut leur avis ſans rien conclure ; mais c'était en effet ſigner un arrêt de mort. *Alexis* n'avait, à la vérité, jamais maudit ſon père ; il ne s'était point révolté comme *Abſalon* ; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi : il avait voyagé ſans la permiſſion paternelle, et il avait écrit des lettres à ſes amis, par leſquelles il marquait ſeulement qu'il eſpérait qu'on ſe ſouviendrait un jour de lui en Ruſſie. Cependant de cent vingt-quatre juges ſéculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclut à la mort ; et ceux qui ne ſavaient pas écrire firent ſigner les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a ſouvent imprimé, que le czar s'était fait traduire d'eſpagnol en ruſſe le procès criminel de dom *Carlos*, ce prince infortuné, que *Philippe II*, ſon père, avait fait mettre dans une priſon, où mourut cet héritier d'une grande monarchie ; mais jamais il n'y eut de procès fait à dom *Carlos*, et jamais on n'a ſu la manière, ſoit violente, ſoit naturelle dont ce prince mourut. *Pierre*, le plus deſpotique des princes, n'avait pas beſoin d'exemples. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon fils mourut dans ſon lit, le lendemain de l'arrêt, et que le czar avait à Moſcou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il eſt probable que le prince *Alexis*, héritier de la plus vaſte monarchie du monde, condamné unanimement par les ſujets de ſon père, qui devaient être un jour les ſiens, put mourir de la révolution que fit dans ſon corps un arrêt ſi étrange et ſi funeſte. Le père alla voir ſon fils expirant, et on dit qu'il verſa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes*. Mais malgré ſes larmes, les roues furent couvertes des membres rompus des amis de ſon fils. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frère, le comte *Lapuchin*

frère de sa femme *Ottokesa Lapuchin* qu'il avait répudiée, et oncle du prince *Alexis*. Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux et de ses exploits, qui semblaient effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il fesait souvent des harangues à sa cour et à son conseil. Dans une de ses harangues il leur dit qu'il avait sacrifié son fils au salut de ses Etats.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suède, en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les états de Russie lui déférèrent le nom de *grand*, de père de la patrie et d'empereur. Ces états étaient représentés par le sénat, qui lui donna solennellement ces titres en présence du comte de *Kinski*, ministre de l'empereur, de M. de *Campredon*, envoyé de France, des ambassadeurs de Prusse et de Hollande. Peu à peu les princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux souverains de Russie ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambassadeurs de France n'aient par-tout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'est un héros, mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condé*, à nos *Villars*, et pour les connaissances, pour l'esprit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? non; mais il était roi, et roi mal élevé; et il a fait ce que peut-être mille souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met

un homme au-deſſus des préjugés, de tout ce qui l'environne, et de tout ce qui l'a précédé : c'eſt un architecte qui a bâti en brique, et qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût regné en France, il eût pris les arts au point où ils ſont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaiſſeaux ſur la mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'eſt le peu d'eſpérance que devait avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moſcou un homme tel que le czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les temps la Ruſſie, contre l'unité, que ce génie, ſi contraire au génie de ſa nation, ne ſerait donné à aucun ruſſe; et il y avait encore à parier environ ſeize millions qui ſeſaient le nombre des Ruſſes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au czar. Cependant la choſe eſt arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaiſons et de ſiècles, avant que la nature fît naître celui qui devait inventer la charrue, et celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Ruſſes ne ſont plus ſurpris de leurs progrès; ils ſe ſont, en moins de cinquante ans, familiariſés avec tous les arts. On dirait que ces arts ſont anciens chez eux. Il y a encore de vaſtes climats en Afrique, où les hommes ont beſoin d'un czar *Pierre*; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

F I N.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND.

par

SECONDE PARTIE.

Pièces originales concernant cette histoire.

Fin de la table des chapitres.

TABLE
DES MATIERES

contenues dans l'Histoire de Pierre le grand.

A.

Dd 2

B.

C.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

Y.

Z.

Fin de la Table des matières.

